

# MIREILLE CALMEL

A woman with her hair in a bun, wearing a long, flowing brown medieval-style dress with a lace-up back and a white lace collar, walks away from the camera down a cobblestone street in a stone-walled town. She is carrying a wicker basket filled with a white cloth bundle. The scene is bathed in warm, golden light, suggesting late afternoon or early morning.

LES  
TRUCULENTES  
AVENTURES  
D'AMELINE PETIT BON

MIREILLE CALMEL  
LES TRUCULENTES AVENTURES  
D'AMELINE PETIT BON  
roman

© Mireille Calmel, 2025  
Mireille Sansey  
33590 Grayan-et-l'Hôpital

Pour suivre mon actualité ou me contacter :  
<https://www.facebook.com/mireillecarmelofficiel>  
<https://mireillecarmel.kessel.media/posts?landing=true>  
<https://mireillecarmel.fr>

ISBN : 9798247576136

Dépôt légal : Mars 2026

Impression à la demande

Couverture : © Mireille Calmel

Toute reproduction, représentation ou traduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles

L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Toute reproduction et extraction, de quelque manière que ce soit, et par quelque procédé que ce soit, dans le cadre d'opérations de moissonnage et de fouille de textes et de données au sens des articles L. 122-5-3 III du code de la propriété intellectuelle et 4(3), directive UE 2019/790, est interdite.

Pour faciliter la lecture de ce droit d'opposition par tout dispositif de collecte automatisée de données, cette opposition est également exprimée ainsi < TDM - RESERVATION: 1 >

*Mes biens chers vous,*

*Je suis heureuse de vous présenter ce nouveau roman.*

*Depuis le début de cette année 2026, les lecteurs de ma newsletter ont découvert chaque semaine un nouveau chapitre dans leur boîte mail.*

*Il est publié aujourd'hui en version papier pour remercier ceux qui se sont abonnés à l'année : ils le recevront très bientôt, gratuitement, en contrepartie de leur fidélité et de leur confiance.*

*Si, comme eux, vous souhaitez ne rien perdre de mon actualité, mais aussi découvrir l'envers du décor de mes livres, être tenus informés de mes lieux et dates de rencontre, plonger dans des aventures inédites (voire les inspirer), partager des échanges chaleureux, sincères et emplis de bienveillance via le canal WhatsApp dédié et les visioconférences que je vous propose chaque mois, je vous invite à recopier le lien suivant :*

<https://mireillecalmel.kessel.media/>

*Je suis certaine que vous trouverez la formule qui vous correspond le mieux. Je n'ai cessé, depuis plus de vingt-cinq ans, de faire davantage pour vous. Mais je ne m'attendais pas à ce que vous soyez si nombreux à souhaiter cette complicité de plume.*

*Vous avez fait, d'une simple newsletter littéraire, un terrain de jeux, de partage et d'imaginaire qui dépasse aujourd'hui largement tout ce que j'espérais. Vous en êtes devenus plus que le cœur : vous en êtes l'âme.*

*Cette âme qui sourit à la mienne et me donne, chaque jour, la joie et l'envie de créer.*

*J'espère que ce roman en sera la continuité.*

*Merci !!*



*À toi et pour toujours, ma petite maman,*

*Il était une fois, en l'an 1476,  
dans la belle cité d'Aix-en-Provence...*





# 1.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 6 août*

Jean Petit Bon avait toujours été pingre. À peine eut-il ouvert les yeux sur le monde qu'il s'emparait de la médaille en or que sa mère portait autour du cou et refusait de la lâcher. Pour apaiser ses pleurs de nourrisson, rien ne valait le tintement d'une pièce sur le comptoir de la rôtisserie du sieur Bon, son père. Plus tard, héritier de cette enseigne prospère de la rue Saint-Laurent, à Aix-en-Provence, il lui suffisait de compter mentalement ses bénéfices pour conserver son sourire jovial.

Non qu'il fût détestable, ni détesté, même si, par-derrière, on le surnommait Petit Jambon. Il était simplement né avec cette malédiction : rien, à son goût, ne méritait plus d'égard que la richesse. Ce qui impliquait, hélas, que pour mieux la servir, il ne l'entamât point.

Ainsi, bien qu'il fréquentât en homme influent le palais du roi René, ceux qui le croisaient dans les grands corridors, les antichambres ou les cuisines selon la raison qui l'y amenait, le prenaient aisément pour un valet.

*Et pourtant*, soupira intérieurement Ameline en pliant les tabliers rapiécés de son époux, *une mise décente suffirait à faire honneur à ses qualités.*

Car Jean en possédait, à ses yeux, plus que la moyenne. Il était honnête, ne la battait pas comme tant d'hommes du quartier pour tout ou rien, travaillait avec autant de soin que de goût et, ce qui ne gâtait rien, était fort

bel homme. C'était d'ailleurs ce dernier point qui l'avait séduite, avant même qu'on songeât, de part et d'autre, à unir leurs destins.

Elle déposa le linge dans un panier et en saisit un autre. Lisser ces étoffes trop usées était devenu hasardeux. Si le tissu venait à percer sous sa pression, Jean l'obligerait à fureter dans le quartier en quête d'un fil accroché à un dormant de porte. Il faudrait ensuite qu'elle s'escrime à le glisser dans le chas d'une aiguille vétuste, en priant pour qu'il fût assez long et solide pour réparer l'accroc. Tant de peine pour si peu, quand une fortune dont elle ignorait même l'ampleur dormait dans la cave, derrière un mur dont seul Jean connaissait le mécanisme.

Ameline Cassagne se moquait bien de cette richesse. Elle regrettait seulement qu'elle ne leur offrît pas un quotidien plus confortable. Et surtout, oui, surtout, que Jean chérît ce tas d'or bien plus qu'il ne l'estimait, elle. Car elle l'aimait de tout son cœur, quand lui n'aimait personne.

Elle se souvenait parfaitement du jour de leur rencontre. Sa mère l'avait envoyée acheter un carré de cet agneau dont le plateau de la montagne Sainte-Victoire s'était fait une spécialité.

Jean allait sur ses vingt-cinq ans. Il affichait des épaules larges sous sa blouse, un front haut épaissi de boucles brunes, des yeux clairs et des lèvres gourmandes. Elle, âgée de vingt-et-un ans à peine, venait d'arriver d'Arles dans le sillage de sa mère, Marguerite Bonnot, veuve de Rémi Cassagne qu'aucune des deux n'avait pleuré.

Jean ne lui avait pas encore adressé la parole, occupé à servir, qu'elle s'était sentie balayée par une vague de chaleur. Dans sa candeur de jouvencelle, elle l'avait mise sur le compte de l'immense rôtissoire devant laquelle il s'activait. Quant aux battements désordonnés de son cœur, ils avaient trouvé pour excuse sa timidité face à une échoppe bondée d'inconnus.

Toujours était-il que Jean Petit Bon ne s'était pas attardé sur ses joues hautes et roses, sur sa bouche délicate, sur son teint de porcelaine. Il n'avait pas remarqué non plus ses longs cils recourbés qui soulignaient l'éclat émeraude de son regard. Pas davantage il ne s'était troublé devant la générosité de sa poitrine rehaussée par le corset, sa taille de guêpe et le haut de ses poignets, dévoilés par des manches trop courtes. À l'inverse des hommes qui patientaient et la renvoyaient à l'image qu'elle avait d'elle-même dans le miroir, Jean Petit Bon n'avait examiné que ses souliers et sa robe, avant de lui accorder un sourire et de lui demander ce qu'il pouvait pour son service. Dix-huit mois après un mariage sans pompe, trop coûteux sinon, cette question restait entière. Pis encore, Ameline était persuadée que Jean ne l'avait épousée que pour deux raisons.

La première était la promesse, tenue depuis, que madame veuve Cassagne, couturière du roi René et de son épouse, renouvèlerait son crédit auprès de Leurs Majestés.

La seconde aurait dû être flatteuse : Ameline était belle et bien tournée.

Il avait fini par le lui avouer, avant d'ajouter, goujat sans s'en rendre compte, que cet atout leur permettrait d'obtenir des remises sur tout, pour peu qu'elle apprît à en jouer. Il avait précisé, avec naturel, qu'elle devrait toutefois doser ses effets afin que sa réputation, à lui, ne fût point entachée. Sans songer, évidemment, que la sienne y serait sacrifiée.

*Si au moins*, pensa Ameline en rangeant le dernier tablier dans sa corbeille, *il m'avait fait un enfant...*

Mais Jean Petit Bon ne s'était servi qu'une fois de son bâton, pour leur nuit de noces. Et Ameline était certaine que c'était, comme pour le reste, par peur de l'élimer.

Quelqu'un, pourtant, veillait dans l'ombre.

Quelqu'un de déterminé, en cette après-midi du 6 août, à donner à Jean Petit Bon la plus cruelle des leçons.



## 2.

*Au fil des rues*

*Le 6 août*

Cent ans auparavant, la rue Saint-Laurent n'était qu'un vulgaire chemin de terre coincé entre deux remparts : d'un côté, le bourg Saint-Sauveur, de l'autre, la ville comtale. En 1357, les deux cités furent réunies. Les murailles abattues, leurs moellons servirent à paver cette rue qui ne dépassait pas cent toises. Moins de trente ans plus tard, les premières rôtisseries s'y installaient.

Ameline ne comptait plus les fois où son époux lui avait raconté l'histoire de Laurent de Rome. À l'inverse de Jean, elle la trouvait effroyable. Lui ne voyait en ce martyr du II<sup>e</sup> siècle qu'un homme honorable, le premier des sept diacres à qui Sixte II avait confié le trésor de l'Église romaine.

La chapelle qui lui était dédiée jouxtait la rôtisserie par un simple mur mitoyen.

Était-ce à cause de cela ou du fait qu'il priait le saint chaque jour depuis son enfance que la cupidité naturelle de Jean s'était renforcée ?

Ameline n'aurait su le dire.

Mais Jean ne retenait de la vie du saint que son rôle de gardien de fonds. Niant que c'était parce qu'il s'était mis à distribuer les revenus du clergé aux pauvres que le préfet de Rome l'avait fait saisir, ligoter, puis étendre sur un gril géant.

Selon le vieux livre enchâssé dans la crypte, près de sa statue de bois dorée, Laurent aurait supporté cette torture sans se plaindre avant, ce 10 août 258, de lancer à son bourreau :

— Voici, misérable, que tu as rôti un côté. Retourne l'autre et mange.

Ameline n'avait pas eu assez d'humour pour goûter l'ironie qui avait fait de lui, dans la foulée, le saint patron des cuisiniers et des rôtisseurs. Au contraire, elle avait eu un haut-le-cœur devant l'odeur de la viande grillée, ce qui était un comble pour une jeune femme qui, secondant son époux, allait devoir régulièrement attiser les braises dans l'immense foyer.

Même si son aversion avait été de courte durée, Ameline avait donc, dès les premiers jours de son mariage, cherché le moyen d'être dispensée de cette corvée.

Elle avait suggéré à Jean que, habile tailleuse comme sa mère, elle pourrait utiliser son talent pour enrichir le ménage de son côté. Idée qui, l'on s'en doute, avait aussitôt trouvé une oreille complaisante. Même si cela n'avait pas empêché Jean de lui confier quelques tâches supplémentaires afin qu'elle ne puisse développer un semblant d'oisiveté !

C'était ainsi, en livrant une commande de robe, qu'Ameline avait fait plus ample connaissance avec la boulangère de la rue voisine.

Gertrude Calipo était une Provençale typique : courte sur jambes, cheveux de jais, regard de braise et formes opulentes. Il n'avait pas fallu dix minutes pour qu'Ameline entende ses confidences.

Les Calipo possédaient deux boulangeries dans la ville comtale. Comme souvent, pour peu qu'un semblant de fortune échoie dans une famille, il fallait la conserver, voire l'amplifier par le biais d'un mariage. Et Gertrude était en âge de convoler. Les Calipo s'étaient donc rapprochés du propriétaire d'une solide enseigne située dans l'ancien bourg Saint-Sauveur qui ne cessait de s'étendre. L'homme avait épuisé trois femmes et de nouveau se retrouvait seul. Les noces à peine bénies, il avait sauté sur

Gertrude comme un satyre aux abois. Il l'avait croquée des six dents qui lui restaient avant d'avoir le bon goût de tomber raide mort entre ses cuisses.

Dès le lendemain, Gertrude s'était retrouvée à la tête d'une fortune conséquente qu'aucun héritier du défunt ne lui avait disputée.

Trois ans plus tard, ironie du sort, l'attelage de ses parents s'était emballé sur la route de Marseille. On les avait découverts fracassés tous les deux dans un fossé. Gertrude les avait pleurés pour la forme. Battue depuis l'enfance et jetée en pâture à leurs intérêts, elle avait jusque-là vécu de tristesse et de soumission.

Comment regretter d'en être délivrée !

Enrichie par son double héritage, elle avait engagé de solides boulangers dont le savoir-faire, ajouté à sa gestion sans faille, lui avait permis d'acquérir une solide renommée. Ce qui lui permettait toujours, à seulement vingt-deux ans, de repousser tous ses prétendants au prétexte qu'elle ne voulait retomber sous le joug de personne et avait les moyens de l'assumer.

Aussi, invariablement, lorsque Ameline, désespérée devant son célibat, lui vantait les bienfaits du mariage, Gertrude éclatait d'un rire affectueux avant de conclure le discours qu'elle avait écouté sans sourciller :

— ... dit celle dont l'époux n'embroche ou ne fourre rien d'autre que le cul de ses volailles !

Force était, pour Ameline, de le reconnaître : elle était bien la seule, dans son couple, à aimer.

Ce jour-là, sitôt son rangement achevé, elle emprunta l'escalier qui reliait leur petit logis à la rôtisserie pour y prendre les commandes des clients de son époux.

Les commerçants du quartier bouclaient tard leurs devantures en cette saison. Jean avait très vite proposé de les livrer contre un petit supplément. Ameline devant déjà ramener le linge qu'on lui confiait, il l'avait dévolue à

cette tâche. En charge pour elle de vendre, en plus, et grâce à sa joliesse avenante, les pâtés qu'elle prenait soin d'emporter.

Depuis le temps que ce manège durait, Ameline savait que personne n'était dupe. Dévouée à son mariage plus qu'à son mari, elle repoussait gentiment tous ceux qui avaient voulu l'en détourner. Elle n'écoulait son surplus que parce que son époux avait du talent pour assaisonner les grives, les lapins ou les alouettes.

Même le roi René, gourmand comme pas deux, s'en pourléchait les babines.

Tirant sa petite charrette, elle remontait les rues en chantonnant, fidèle à sa nature enjouée, déposait linge ou rôti, encaissait, glanait quelques potins, jusqu'à parvenir enfin chez Gertrude où, là, elle s'attardait au moins une heure.

Jean ne se souciait guère du temps qu'elle mettait à revenir, puisque, selon lui, non seulement elle ne dépensait rien, mais en plus elle rapportait.

Ainsi fut de ce jour comme de tous ceux qui avaient précédé depuis qu'Ameline Cassagne était devenue Ameline Petit Bon. Ses corvées comme sa tournée étant achevées, elle se dirigea d'un pas léger vers la boulangerie de son amie, indiquée par son enseigne de fer forgé :

« Aux miches gourmandes ».



### 3.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 6 août*

À la grande surprise d'Ameline, la porte vitrée qu'elle poussait chaque soir avec entrain était close. Derrière, un écriteau suspendu au chambranle invitait à revenir dans une heure, sans préciser laquelle.

Elle fronça un sourcil.

En dix-huit mois, elle n'avait jamais vu la boulangerie fermer si tôt. S'il était arrivé malheur, on l'aurait prévenue. Gertrude et elle étaient comme les deux doigts d'une main.

Sans doute son amie avait-elle dû se rendre, inopinément, chez l'un de ses fournisseurs, se dit-elle. À moins que son boulanger ne fût tombé malade, ce qui expliquerait à la fois son absence et la nécessité pour Gertrude de battre campagne afin d'assurer la fournée du lendemain.

Quelques secondes durant, Ameline piétina dans la rue, hésitant à retourner chez elle. Rentrer plus tôt que d'ordinaire risquait de donner à Jean l'idée qu'elle pourrait en faire autant les jours suivants.

*Pas question !*

Ces moments passés près de Gertrude étaient une récréation dont elle refusait de se priver. Sans compter qu'avec cette chaleur, elle n'avait aucune envie de devoir s'activer derrière la rôtissoire.

Elle décida de gagner la cour intérieure de la boulangerie. Un pied de châtaignier voisinait la margelle d'un puits. Elle y serait au frais pour attendre le retour de son amie.

Ameline longea la bâtisse sur cinq toises, dédaigna la massive porte cochère puis fit tourner le loquet d'un portillon à peine assez large pour sa charrette. Elle la déposa hors du passage principal, puis après s'être désaltérée, se rinça le visage.

Elle venait de rattacher le seau vide à son crochet de fer lorsque des gémissements l'interpellèrent.

Surprise, elle balaya d'un regard circulaire les fenêtres de l'imposante bâtisse. Les volets étaient cabanés<sup>1</sup>, comme toujours en cette saison, la porte de service close.

Elle pensa avoir rêvé, mais un nouveau râle s'éleva.

Cette fois, un frisson la traversa.

Le mois précédent, une affaire avait secoué les commerçants de la cité comtale. Un boucher avait été sauvagement agressé à son comptoir par quatre malandrins venus s'emparer de la recette. Depuis la fin de la guerre entre la France et l'Angleterre, quantité de routiers désœuvrés traversaient le comté. Les agresseurs du boucher avaient été pendus, mais d'autres erraient encore, le ventre creux.

Se pourrait-il qu'une nouvelle bande se soit attaquée à Gertrude et à son boulanger ? Que tous deux soient blessés, espérant secours ? Les vauriens étaient-ils encore en la place ? Déjà loin ?

*Que faire ?* se demanda Ameline, angoissée. *Quérir de l'aide ?*

Elle fit quelques pas en direction du portail puis se ravisa en se souvenant que les plus proches voisins de Gertrude étaient âgés. Ils ne se déplaceraient pas, l'enverraient prévenir la maréchaussée au château comtal. Tout cela prendrait du temps, auquel il faudrait qu'elle ajoute celui de convaincre une escouade de sortir malgré la chaleur, sans preuve.

Gertrude y survivrait-elle ?

Ameline revint vers la bâtisse. Tendit l'oreille. Les gémissements continuaient. Une voix de femme.

Prenant son courage à deux mains, elle se précipita sur le tas de rondins destiné au four à pain. Elle choisit une bûche et s'en arma pour le cas où un vaurien serait resté à la traîne. Puis elle chercha l'origine des plaintes. Elles provenaient d'un soupirail qui éclairait la resserre de la boulangerie.

Impossible de voir à l'intérieur. Pour jauger de la situation et secourir son amie, il fallait qu'elle s'y rende.

Gertrude avait pour habitude de dissimuler une clé de secours dans le socle d'une Madone, nichée dans le mur de façade. Ameline la récupéra puis déverrouilla la porte de service. Heureusement, elle connaissait bien les lieux. À droite, le passage menant à l'espace de vente et au fournil. À gauche, l'escalier desservant le sous-sol d'où s'échappaient des lamentations de plus en plus terribles.

Tremblante malgré sa détermination, elle descendit.

Elle était à mi-chemin quand la lueur d'une lanterne s'ajouta à celle du fenestron, dévoilant une vision partielle de la pièce, mais suffisante pour la convaincre qu'elle avait eu raison de se hâter. Dans le nuage de farine qui s'échappait des sacs renversés, les râles de Gertrude trahissaient une douleur intense.

Ameline affermit sa prise sur le morceau de bois puis dévala les dernières marches.

L'homme qui chevauchait Gertrude, lui arrachant cris et tentatives désespérées pour se dégager, tournait le dos à l'escalier.

Ameline ne réfléchit pas davantage. Tout à son agression, il ne l'avait pas entendue arriver. Alors, levant son gourdin, elle le frappa de toutes ses forces.

L'homme s'affala sur le côté, le nez dans la poussière, arrachant un soupir de soulagement à Ameline et un grognement de frustration à Gertrude, aussitôt redressée, la gorge délacée, les cheveux en bataille et l'œil furibond.

— En voilà des manières, Ameline ! Au moment où j'allais jouer !  
Ameline en resta si pantoise qu'elle lâcha son gourdin.



## 4.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 6 août*

Jour.

Voici bien un mot dépourvu de sens pour Ameline.

Dans la soudaine confusion de son esprit, elle ne retint que cette évidence : elle avait commis une bévue. Une bévue qui gisait encore à terre, tachant de sang la blancheur de la farine. Gertrude s'assit au milieu du désastre, rabattit son jupon sur sa toison, pencha la tête vers son amant inerte et exhala un long soupir.

— Tu n'y es pas allée de main morte.

— Tu crois qu'il est passé ? balbutia Ameline en reconnaissant enfin Bertrand, le boulanger.

Gertrude se pencha sur lui, chercha son pouls.

— Juste estourbi. Il s'en remettra. Mais ça ne va pas le rendre de belle humeur à son réveil. Quelle poisse ! Pour une fois qu'un de mes ouvriers offrait d'aussi gaillardes pelletées à mon four... Que t'a-t-il donc pris ?

Ameline se laissa choir sur l'une des marches, près de la lanterne. Piteusement, elle raconta son aventure, son inquiétude, jusqu'à s'excuser platement.

Gertrude lâcha un rire de gorge.

— Pour commettre un crime, il faut en avoir conscience, ma bonne ! Devrais-je t'en vouloir d'avoir voulu me sauver ? Tu n'as cherché que mon bien, quand visiblement je ne me suis guère souciée du tien.

Ameline ne l'entendait pas ainsi. Gertrude était sa bouffée d'air frais. Par sa spontanéité, son impertinence, elle la faisait rire. Par son indépendance, elle lui servait de modèle.

— Il n'y a rien que tu puisses m'apporter de plus, assura-t-elle, contrite. Gertrude secoua la tête.

— Ma pauvre Ameline ! Il est grand temps, je crois, de t'ouvrir à d'autres médicaments !

À force de respirer la farine, Bertrand se mit à tousser, puis à gémir.

*Une bonne chose*, songea Ameline, avant de se rappeler qu'elle allait devoir assumer son geste.

Jean ne serait pas content. Non, pas content du tout de devoir délier son porte-monnaie.

Le boulanger reprenait conscience, mais une vilaine bosse maculée de sang grossissait sur sa tempe.

Ameline se mordit la lèvre.

— J'ai quelques économies que Jean ignore... crois-tu que Bertrand s'en contentera en guise de dédommagement ?

Gertrude leva les yeux et les bras au plafond.

— Comme s'il était question d'argent !

— Tout de même, insista Ameline, s'il restait hagard, débile, impotent...

— Et pourquoi pas paralytique tant que tu y es ? Là, regarde donc. Il remue, grogne. Crois-moi, un bougre pareil ne s'inquiètera que d'une chose : pouvoir encore fourbir son bâton. Allez, aide-moi donc à le redresser, qu'il reprenne ses aises.

Ameline se demanda un instant comment on pouvait accorder plus d'importance à son vit qu'à sa santé, avant d'admettre qu'en la matière elle était presque aussi ignorante qu'une nonne. Non que le désir ne la chatouillât jamais. Elle n'avait pas trouvé désagréable d'être caressée,

embrassée et pénétrée lors de sa nuit de noces. Cela n'avait simplement pas duré assez longtemps pour qu'elle pût vraiment s'en faire une idée. Et cela ne s'était jamais reproduit.

*Et à présent que le pli est pris...* pensa-t-elle en aidant Gertrude à rabattre son boulanger sur le dos.

Sans qu'elle l'eût cherché, le regard d'Ameline glissa vers cette fameuse corne d'abondance. Pour l'heure, à l'instar du visage de son propriétaire, elle pendouillait mollement de côté.

Gertrude lui asséna une chiquenaude.

— Pfff ! Quel gâchis.

— Mmm...

La boulangère fronça les sourcils. Ce gémissement-là ne ressemblait plus à de la souffrance. Elle pianota sur le gland.

— Que... que fais-tu ? s'embarrassa Ameline.

— Tu le vois bien. Je vérifie l'état de la marchandise. Il faut toujours tâter pour juger.

Un soupir de satisfaction s'échappa de la poitrine de Bertrand tandis que son palet reprenait consistance.

— Là ! Que te disais-je ! Même à l'article de la mort, ce bienheureux bande !

— Tu ne vas pas... protesta Ameline en voyant son amie relever de nouveau son jupon.

Gertrude la foudroya d'un œil habité d'une lueur étrange qui mit plus encore Ameline mal à l'aise. Elle voulut se lever et partir, mais la voix de Gertrude résonna sous les voûtes de la réserve.

— Taratata ! Pas question pour toi de fermer tes mirettes ! Vois donc ce que tu rates.



## 5.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 6 août*

Ameline retomba sur la marche, abasourdie par le tour que prenait la situation. Elle se sentait bien trop coupable pour ne pas entendre cet ordre comme sa punition. Par ailleurs, il fallait bien qu'elle jugeât par elle-même si Bertrand avait recouvré toutes ses facultés, afin de mesurer l'éventuelle indemnisation.

Elle regarda donc Gertrude se mouvoir sur ce bas-ventre musculeux, gémir et tant râler de nouveau que, réveillé enfin et préférant de toute évidence entendre plus tard la cause de sa migraine, le boulanger se remit en mouvement.

*Quelle chevauchée ! s'époustoufla Ameline.*

Rien de comparable avec sa nuit de noces. Elle découvrait, avec dépit, que son époux l'avait empalée comme ses volailles. Professionnellement. Lui, si doué pour assaisonner ses hachis, ses civets et ses rôties, n'avait révélé aucune once d'imagination. J'embroche, je débrosche. Au troisième aller-retour, il avait hoqueté contre son oreille avant de rouler sur le côté. Dix-huit mois après, la pintade qu'il avait mise au feu n'était toujours pas cuite !

Ameline soupira.

Force lui était de l'admettre. Voir ces deux-là se donner l'un à l'autre ne révélait pas seulement sa misère : cela lui ouvrait des horizons. Elle comprit soudain qu'elle ne verrait plus Jean de la même manière. Ah ça, non.

Couillon, couille molle, couille bénie, couille en or, partir en couilles. Jusqu'à ce jour, elle avait fait peu de cas des quolibets accrochés aux pas de son époux. Mais il fallait bien reconnaître, à voir cogner ces protubérances contre les fesses rebondies de Gertrude, que d'autres avaient bien compris ce dont on la privait. Pas étonnant qu'ils soient si nombreux à vouloir la chatouiller.

Malmenée comme un navire en perdition, Gertrude semblait désormais prise de convulsions. Elle n'était qu'une plainte rauque et ininterrompue au milieu d'envolées de plus en plus opaques de farine.

*Une vraie corne de brume.*

Ameline se racla la gorge.

*La poussière*, voulut-elle se raisonner.

Peine perdue.

Un désir incongru commençait à tendre ses seins sous le corset, à chatouiller son bouton de rose. Elle tenta de s'y soustraire, mais il eût fallu pour cela qu'elle cessât d'observer. Or, elle ne le pouvait. Une part d'elle se sentait encore trop coupable d'avoir fauché le plaisir de son amie. Et la tempe de Bertrand.

Elle attendit, soumise au raz-de-marée qui lui retournait les sens.

Bertrand devina-t-il son trouble ?

À peine Gertrude eut-elle succombé d'aise qu'il se tournait vers elle, l'œil impérieux.

— Toi. Viens donc par ici.

Ameline se liquéfia. Pouvait-elle refuser ? Après tout, elle était en dette. Oui, mais Jean ?

— Je... bredouilla-t-elle en proie à ce dilemme d'autant plus cruel qu'un petit diable fourchu lui piquetait l'entrejambe.

Bertrand s'empoigna la hampe.

— Pas de minauderie ! Pour ce qui est d'estourbir, mon gourdin vaut le tien.

— Ah ça ! couina Gertrude en se redressant sur les coudes.

Jamais Ameline n'avait vu son amie dans un état semblable. Hirsute, blanchie par la farine, les lèvres gonflées, l'œil aussi bovin que celui d'un chérubin.

Si elle revenait ainsi à la rôtisserie... Mon Dieu, que dirait Jean ?

Ce sursaut de conscience eut raison de sa faiblesse.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux pas tromper mon époux. Il est ce qu'il est, mais je l'aime.

Gertrude clappa du bec. Le boulanger se gratta les bourses. Tous deux affichaient la même stupéfaction et Ameline en devina le sens quand bien même ils n'en dirent rien : était-elle donc gourde à ce point ?

L'index du boulanger changea de bosse. Il se frotta la tempe, soumis, Ameline le devina, à une profonde réflexion. Enfin, un sourire gourmand fleurit sur son visage.

— J'ai une autre idée...

— Ah oui ? s'étonna Gertrude qui lorgnait de nouveau sur son branle.

— Je promets de ne pas te prendre, Ameline, mais je veux que tu goûtes la douceur de la farine. Nue.

— Nue ? répéta Ameline en tremblant.

— C'est ça où je fais cracher fortune au Petit Jambon, décida le boulanger en croisant les bras sur sa détermination.

Aucun argument n'aurait eu meilleure grâce.

Ameline défit son chapeau, ses souliers, la croix provençale en sautoir offerte par sa mère, puis, réprimant sa gêne devant ces deux paires d'yeux réjouis, ôta un à un tous ses habits.



## 6.

*Palais royal*

*Le 6 août*

René d'Anjou était de ces hommes que rien n'arrête. Depuis sa naissance, le 16 janvier 1409, il cumulait les titres de noblesse : comte de Guise, duc d'Anjou, de Bar et de Lorraine, comte de Provence, de Forcalquier, de Piémont et de Barcelone, roi de Naples, roi titulaire de Jérusalem et de Sicile, fondateur respecté du second ordre du Croissant... On eût donc, légitimement, pu le craindre. À défaut, ses féaux l'appelaient « le Bon Roi René ».

Généreux, érudit et curieux, René l'était de nature. Il parlait de nombreuses langues, raffolait du latin et du grec, s'émerveillait devant l'alphabet arabe et la culture orientale, excellait dans de longs débats sur les mathématiques, les sciences, la biologie ou encore la médecine. En Anjou comme à Aix-en-Provence où il s'était retiré depuis trois ans avec sa seconde épouse, Jeanne de Laval, il avait d'ailleurs favorisé la prospérité des universités, mais aussi l'entretien des forêts et des vignobles. Car s'il était un art dans lequel toute la bonhommie de René s'exprimait, c'était sans conteste celui du vin. Avec, par voie de conséquence, celui de la fête, des tournois, de la musique et du théâtre. Pour preuve, il entretenait une troupe dirigée par Triboulet, son bouffon, qui avait écrit et monté pour lui *La Farce de Maître Patelin*, une rouerie des plus truculentes.

René n'était d'ailleurs pas en reste de bons mots. Sa bibliothèque était d'une richesse époustouflante, autant par la diversité des ouvrages que par

la qualité de leurs enluminures. Il n'avait cessé, où que ses pas l'aient mené, de s'entourer de peintres, d'orfèvres, de brodeurs célèbres. Il avait employé nombre d'entre eux, aussi bien pour décorer ses palais que pour orner les pages de ses propres ouvrages, lesquels s'inscrivaient dans la lignée des romans courtois et de chevalerie.

Ameline avait lu, comme bien des lettrés, *Le Livre du cœur d'amour épris*, que le monarque avait rédigé en 1457 et que Barthélemy d'Eyck avait illustré. Jean, lui, avait préféré *Le Mortifiement de vaine plaisance*.

Quant à Marguerite Bonnot, veuve Cassagne, mère de l'une et belle-mère de l'autre, elle ne jurait que par *Le Traité de la forme et devis comme on fait les tournois*. Ce qui, ajouté à la finesse de ses coutures, lui avait très vite valu l'intérêt du monarque, puis de ses prestigieux invités.

En moins d'une année, le peintre avignonnais Nicolas Froment, les frères Gréban et plusieurs élèves des ateliers angevins — le Maître de Jouvenel, celui du Boccace de Genève ou encore du psautier de Jeanne de Laval — étaient devenus des fidèles clients de son atelier. Si bien que Marguerite Bonnot croulait sous les commandes.

Comme si cela ne suffisait pas, René et Jeanne continuaient de promener ses mérites, de la même manière qu'ils promenaient leur cour, en récitant des vers, le long de jardins enchanteurs peuplés de biches et de paons ou aux abords de la ménagerie habitée par des lions et des léopards. Ce fut à la faveur de l'une de ces flâneries à laquelle participaient plusieurs des familiers du couple royal, que ce qui devait arriver arriva.

Marguerite Bonnot, veuve Cassagne, frémit devant le regard prédateur de l'un des fauves. À ceci près que, malgré sa puissance, il ne leva pas la patte pour la griffer mais pour la caresser.

Sa crinière était rousse et lui auréolait les traits.

Il s'appelait Georges Trubert.





## 7.

*Palais royal*

*Le 6 août*

À l'heure où sa fille était tamponnée de fleur de farine par le savoir-faire d'un boulanger, Marguerite Bonnot se trouvait à quatre pattes par terre, le jupon retroussé sur la coiffe.

— Quoi de plus normal pour une couturière que de vérifier le piquant d'une aiguille ? avait suggéré Georges Trubert lorsqu'elle l'avait rejoint dans sa salle de travail, isolée des allées et venues du palais.

Même si le parquet en bois d'olivier lui meurtrissait les genoux, Marguerite Bonnot ne pouvait que se féliciter de cette initiative. Son amant était aussi doué pour enluminer les ouvrages que lui commandait le roi, que pour lui découdre la fente. À chacune de ses visites, elle rajeunissait d'une année.

À ce rythme-là, elle aurait bientôt l'âge de sa fille !

Georges Trubert, lui, portait la quarantaine comme d'autres une armure. Avec panache. Il troussait avec l'allégresse d'un bon vivant et détonait parmi ses confrères par sa gouaille. Là où beaucoup d'entre eux affichaient une mise et un sérieux cléricaux, il offrait aux regards des tenues aussi colorées que ses toiles. Tenues dont plus personne, et le roi moins que personne, ne doutait qu'elles avaient été façonnées avec autant d'amour que de tissu.

Ah l'amour !

Marguerite Bonnot en avait, ce jour-là, moins dans le cœur que dans le fondement.

Elle le chantait, le criait, l'époumonait avec tellement de béatitude qu'elle devint rouge de confusion et de stupeur lorsque, Georges s'étant servi à son tour, leur soupir commun de contentement déclencha une salve d'applaudissements.

— Merci, Votre Majesté ! entendit-elle Georges Trubert s'époumoner.

Aussitôt elle rejeta en arrière la masse de ses jupons. Embarrassée au plus haut point, elle redressa le buste.

— Allons, ma chère, ne rougissez pas, il y a fort longtemps qu'on ne m'avait régalié d'un tel spectacle, se mit à rire le roi.

Marguerite Bonnot aurait volontiers concédé cette faveur au monarque, si généreux à son égard, s'il n'était escorté par une dizaine de courtisans.

Elle se contenta de déglutir puis de sourire sottement, en évitant, autant que possible, les regards goguenards que Trubert, lui, soutenait de manière effrontée.

— Me permettez-vous ?

La main du roi s'était tendue devant son nez.

Elle y déposa la sienne. Relevée avec elle, sa dignité remonta d'un cran. René d'Anjou lui imposa un pas de danse qui la ramena face à l'enlumineur.

— Alors, mon cher Trubert, n'avez-vous rien à me demander ? lança gaiement le roi.

Les traits du sieur pâlirent.

— C'est que j'envisageais cela à un autre moment...

— Vous n'en trouverez pas de meilleur, mon ami.

Marguerite Bonnot fronça les sourcils.

*Que diable...*

Elle n'eut guère le temps de s'interroger davantage. Dans un sursaut de courage qui dissimulait à peine son désarroi, Georges Trubert demanda sa main au roi.

— Accordé ! trancha René dans un éclat de rire.

Avant même que Marguerite ait compris que les applaudissements nourris ne flattaient plus ses exploits, René lui apposait une bise sonore sur chaque joue, remettait sa main dans celle de Trubert et leur souhaitait tout le bonheur du monde.

Preuve que la bonté du roi René pouvait parfois manquer de discernement ! Car, malgré sa belle entente avec l'affable couturière, Georges Trubert était conçu pour le mariage comme un destrier pour du bât.

Il resta là, oscillant dans ses bottes, le vit recroquevillé dans ses chausses, jusqu'à ce que le roi et sa suite aient disparu.

Alors seulement il grimaça un sourire à sa promesse.

— Eh bien... Voilà...Voilà.

Marguerite Bonnot enroula deux bras potelés autour de son cou et darda dans ses yeux le plus brûlant des regards.

— Sommes-nous obligés de nous marier demain ?

Il souleva un sourcil broussailleux et rouquin.

Elle éclata de rire.

— J'ai appris à vous connaître, mon ami, et je vous aime pour ce que vous êtes : un fieffé coquin. Dieu me préserve de perdre une miette de ce qu'il m'a promis.

Georges Trubert se troubla.

— Vous ne voulez donc pas m'épouser ?

— Oh si. Mais pas avant que nous soyons rassasiés l'un de l'autre. N'est-ce point ce que les gens font ? Mariage de raison ?

Ragaillardi par tant d'à-propos, Georges Trubert l'attira violemment contre lui. Il allait l'embrasser tout aussi gaillardement lorsque le roi, seul

cette fois, repassa le seuil de l'atelier d'enluminure.

— Puisque la reine vous a passé commande, chère Marguerite, pensez à rajouter à sa liste quelques chemises fendues du devant et du derrière. Vous ferez doublement mon content. Quant à vous, mon cher Trubert, vous devenez mon nouveau valet de chambre. Disons que c'est mon cadeau de mariage.

Un éclat de reconnaissance éclaircit le regard de Trubert. Délaissant sa promesse, il s'inclina devant le roi.

— C'est un honneur dont je saurai me montrer digne, Votre Majesté.

— Bien. Je vous laisse foutre. Le monde se porterait mieux si au lieu de guerroyer, les lames des chevaliers restaient aux fourreaux ! Ah, que je regrette l'heureux temps où ces mêmes fourreaux réchauffaient ma hampe ! L'âge, mon ami, l'âge... N'y succombez point !

La porte à peine refermée, Trubert colla Marguerite contre l'un des murs blanchis à la chaux.

— Haute fonction vaut raison, je crois. Sauras-tu admettre cette évidence et m'épouser sans attendre ?

— Et toi ?

Pour toute réponse, il lui prit la main et la lui plaqua sur son vit ragaillardi.

Elle gloussa.

Il s'agenouilla devant elle, puis, soulevant ses jupons, s'en recouvrit la tête. Tandis que, d'une langue gourmande, il entreprenait de lui déguster le calisson, Marguerite sentit couler en elle le fruit de sa chance. Dans un râle, elle pressa contre elle la nuque de son fiancé et s'abandonna à ce plaisir qui montait, montait et, autant que la perspective de leur renommée, émerveillait son horizon.

## 8.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 6 août*

Jean Petit Bon fronça le sourcil devant le voile blanc qui affadissait la chevelure d'Ameline. Plus encore devant cet éclat dans ses prunelles, éclat qu'il retrouva dans le carmin du sourire. Il l'avait déjà vu briller dans son propre miroir et en déduisit ce que sa nature lui permettait d'en comprendre : Ameline avait conclu une bonne affaire.

— Voici ! lança-t-elle fièrement en déballant une belle miche sur le comptoir de la pâtisserie.

Jean Petit Bon resta circonspect. De quelque angle qu'il l'observât, cette boule de quatre livres ressemblait à s'y méprendre à celle que son épouse ramenait chaque soir, après son passage chez Gertrude.

— C'est du pain, conclut-il.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Et ? s'enquit-il au comble de l'expectative.

Encore fébrile des largesses dont on venait de la couvrir, Ameline gonfla le buste.

— C'est moi qui l'ai fait.

Jean Petit Bon darda sur son épouse le poids de sa soudaine incompréhension. Ameline souriait jusqu'aux oreilles.

— Oui, je sais, je ne suis pas encore bien douée pour me garder des envolées de farine. Gertrude m'a prêté l'un de ses tabliers, mais...

— Pardonnez-moi, ma mie, si je vous semble nigaud, l’interrompit-il, mais de quoi diable me parlez-vous ? N’avez-vous pas vendu mes pâtés, accompli votre tournée habituelle ?

— Si fait ! Voici !

Arrachant bourse à sa ceinture, elle en vida le contenu à côté de ce qu’elle affichait comme une merveille. Jean, d’un seul coup d’œil, compta recette, jugea qu’elle était en tout point conforme à ce qu’il en espérait et reconsidéra donc, en homme prudent, l’effervescence de son épouse.

— J’ai pétri, façonné et cuit ce pain. Pour vous, mon époux, se glorifia Ameline, ravie que Gertrude ait trouvé ce subterfuge pour pallier les traces laissées par son « initiation ».

Jean resta coi.

— Pour moi ?

Ameline hocha la tête plusieurs fois, plongea sa main dans sa poche et lui tendit un sou.

— Ce que l’on fait ne coûte rien. N’est-ce pas votre devise ?

Jean Petit Bon approuva. Voilà qui changeait tout.

— Et donc, si vous êtes d’accord et puisque Gertrude me le propose, continua Ameline...

— ... Chaque soir, nous mangerons pain gratuit... devina Jean, suspicieux, car il connaissait suffisamment Gertrude Calipo pour savoir qu’elle ne donnait rien sans y trouver, d’une manière ou d’une autre, son compte.

— N’est-ce pas belle idée ? insista Ameline.

— Ma foi, admit-il tout en cherchant la raison de la générosité de la boulangère.

— Goûtons-le, voulez-vous ? J’ai grand-faim.

Sans attendre son approbation, elle passa derrière le comptoir, rompit la miche et s’en fut la tremper dans le jus que Jean n’avait pas encore enlevé

de la rôtissoire pour assaisonner ses hachis. Un des secrets de ses pâtés venait, Ameline devait le reconnaître, de ce qu'il ne jetait rien. Elle mordit dans la mie avec d'autant plus de gourmandise que celle-ci était imprégnée du souvenir de douces voluptés.

— Puisque tu as besoin d'un philtre d'amour pour ragailardir ton époux, pas question de perdre cette farine épicée de plaisir, avait décidé Bertrand en puisant entre ses cuisses ouvertes, la laissant remettre ensuite de la décence dans ses esprits et dans sa mise, pendant qu'il façonnait le pain.

Étant le premier à chercher l'intérêt derrière le geste, Jean se demandait encore celui qui avait motivé Gertrude Calipo quand Ameline, rayonnante, lui tendit un morceau dégoulinant de jus de rôti.

Il faillit s'étrangler en se souvenant brusquement que Gertrude n'y connaissait rien en panification.

*Son boulanger, en revanche...*

Le sourire éclatant d'Ameline. Son air innocent, son timbre mielleux. Trop.

Il toussa, déglutit avec peine. Un poignard dans la poitrine.

Il se ressaisit, avala le morceau.

— Tout ce qui nous est offert ne gagne-t-il pas en saveur, mon époux ?

Il devait le reconnaître. Elle avait bien retenu la leçon. Et lui la sienne, inculquée depuis l'enfance par son père. Il ne pouvait y déroger.

— Je n'ai jamais mangé de pain si goûtu, mentit-il.

— Ne trouveriez-vous pas judicieux que j'affine cette nouvelle compétence ?

Il répondit d'un hochement de tête.

Que dire d'autre ? Son esprit se heurtait à une pensée détestable. Et cette pensée portait un prénom :

*Bertrand.*

Ameline regardait son époux savourer le fruit de son déshonneur entre malice et tendresse. Malice car une part d'elle lui en voulait de n'avoir su l'initier à si douces festoies. Tendresse, car elle aurait bien voulu que cette mie ait contenu un véritable philtre d'amour et que ce philtre réveillât Jean. Enfin.

Las, il mordait dans un jus qui ne produisait rien.

*Gertrude avait raison*, songea-t-elle au souvenir de l'éclat de rire qui avait emporté son amie tandis qu'elle saisissait cette miche chaude et parfumée. *Nous sommes deux à présent à avoir été roulés dans la farine.*

Comme elle eût préféré pourtant que Jean le fût d'autre façon !

Ah, pouvoir l'en caresser à son tour. Aah, lui faire découvrir cette douceur qui, soudain, rend chaque attouchement d'une infinie délicatesse. Aaah, ce glissement de peau, semblable au froissement d'une aile de papillon. Aaaaah, cet effleurement sur sa toison jusqu'à, de charbon, la rendre immaculée. Aaaaaah ! la quête délicate d'un edelweiss au milieu des ravines. Aaaaaah ! le souffle discret du boulanger pour la dégager. Aaaaaah ! cette langue impertinente tandis que les mains de Gertrude, telles des luges, escaladaient puis glissaient sur ses monts. Aaaaaah !

— Tout va bien, Ameline ?

Arrachée à ses souvenirs, Ameline sursauta.

— Vous soupiriez.

Elle s'étira.

— La satisfaction du devoir accompli.

Malgré ce doute pernicieux qui lui rongait le cœur, Jean se fendit d'un sourire pour mentir de nouveau.

— Je suis fier de vous.

Ameline s'accrocha à son cou.

*Domage*, pensa-t-elle en le sentant se raidir de partout, sauf de son bout.

Elle l'embrassa néanmoins sur la joue.

— Puisqu'il ne faut pas manger ce que l'on peut vendre, gardons ce jus pour vos brouets. Nous finirons le pain avec la soupe.

— Parfait.

Elle s'écarta et gagna le pied de l'escalier qui ramenait vers leur logis. Lorsqu'elle se retourna, Jean était toujours à la même place, à la fixer avec, dans le regard, ce que, pour la première fois depuis leur mariage, elle prit pour de l'attention.

*Faut-il donc que je sois caressée par un autre pour que Jean soit gagné par la grâce, pour qu'il me voie enfin ?* se dit-elle, balayée par un souffle de confiance. *Tout n'est peut-être pas perdu.*

— Ne tardez pas à fermer boutique, mon époux. Je ne suis rien sans vous, lança-t-elle, sincère.

Elle disparut dans le colimaçon. Et il resta seul avec la sensation, pour la première fois depuis très longtemps, qu'il l'était vraiment.

Il attendit de l'entendre aller et venir à l'étage pour boucler son échoppe et se glisser derrière le comptoir.

Chaque soir, il s'adonnait au même rituel.

Il déverrouillait la trappe prise dans le sol, puis, muni de sa lanterne et de sa cassette contenant la recette du jour, descendait l'escalier conduisant à la cave. Non sans avoir pris soin de refermer soigneusement le rabat derrière lui. Ce n'était pas de la défiance envers Ameline. Il avait eu le temps, depuis leur mariage, de vérifier à quel point l'idée de sa fortune la laissait froide. C'était juste sa maladie. Il avait essayé plusieurs fois d'en vaincre les symptômes, mais à peine touchait-il le sol de terre battue au bas des marches, qu'une sueur froide lui interdisait d'avancer davantage. Il lui fallait remonter, quel que fût le temps qu'il luttât, et remettre le cadenas. Ensuite seulement, il s'allégeait suffisamment pour faire jouer le mécanisme secret permettant d'accéder à la caverne.

Cette fois, il n'en fit rien.

Il était si torturé qu'il ne pensa qu'à s'écrouler vite sur son or, à l'écouter ruisseler entre ses doigts. Seule cette chanson, la plus douce à ses oreilles, berceuse de son enfance, du souvenir de son père, pouvait apaiser sa souffrance. Il en avait eu peu pourtant, depuis qu'Ameline était entrée dans sa vie, si peu qu'il avait fini par croire que rien ne l'atteindrait plus.

Fallait-il qu'il ait été orgueilleux !

Le pas lourd, il s'en fut vider sa recette sur le tas d'or le plus récent. Il ne garda que de quoi, au lendemain, rendre sa monnaie. Puis s'asseyant, il s'adossa à l'un des piliers de sa fortune et renversa la tête en arrière.

Tandis que quelques pièces lui glissaient sur le front, l'image d'Ameline tendant sourire et pain le submergea au point de lui étreindre la poitrine. Il n'était pas sot même si pour dissimuler son sinistre secret, il feignait parfois de l'être.

Gertrude n'avait pas été généreuse, elle avait seulement aidé Ameline à masquer la nature de son contentement.

Il se prit la tête entre les mains, soupira lourdement.

Dix-huit mois. Dix-huit mois qu'il négligeait son épouse. À quoi d'autre pouvait-il s'attendre ? Pouvait-il même seulement s'indigner ? Lui reprocher d'avoir goûté à un plaisir dont il la privait sciemment ?

Qu'il le veuille ou non, le mal était fait. Et il était ancien. Si ancien qu'il en portait la malédiction depuis sa naissance. Alors autant qu'il se rende à l'évidence.

Il était cornecocu.

Et n'apaiserait sa souffrance qu'en l'acceptant.

Lorsqu'il remonta dans leur logis, de longues minutes plus tard, Ameline chantonnait.

*Une bien jolie chanson, songea-t-il douloureusement.*

Mais parce qu'elle était heureuse, de ce bonheur qu'il ne pouvait lui offrir, il décida, une fois pour toutes, qu'il continuerait de se montrer heureux.

Quitte à jouer les imbéciles.

## 9.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

La canicule s'installa dès l'aube. Au point que même les cigales, cachées sous les pierres entre la farigoule et le romarin, refusèrent de crisser. Les petits porteurs d'eau allaient devoir, sans relâche, sillonner les rues d'Aix, économisant leur souffle, les pieds enveloppés de guenilles pour se garder des pavés brûlants. Et encore, devraient-ils plonger profondément leur seau dans les nombreux puits de la cité. La sécheresse sévissant depuis mai, les nappes étaient basses. Il faudrait même s'attendre, disaient les anciens, à ce qu'elles soient bues avant que l'été n'ait pris fin.

Dans la rôtisserie Petit Bon, comme dans toutes les échoppes de la Grand-Rue, l'air était déjà irrespirable. Jean suait à grosses gouttes devant les rares commandes de ses clients. Personne n'avait envie de rajouter à cette chaleur. On rêvait à de longues tables dressées sous les platanes, à des plateaux garnis de pêches veloutées, d'abricots crémeux, d'amandes et d'olives croquantes, de melons coulants, au milieu de montagnes de pâtés posés sur des tranches de miche gourmande.

Comme Jean, le boulanger de Gertrude cuisait aux heures les plus fraîches, lorsque, au-dessus de la Sainte-Victoire, le bleu de minuit s'illuminait assez pour permettre aux bergers, appuyés sur leurs bâtons, la tête de leur chien sur les genoux, de guetter les étoiles filantes.

Au petit matin, anticipant la fournaise et l'esprit chatouillé de parfums, on se précipitait chez l'un puis chez l'autre de ces deux commerçants, avant

de se mettre au travail ou de se terrer dans un coin d'ombre. Ce qu'avaient admis, de mauvaise grâce mais depuis longtemps, les autres rôtisseurs ou boulangers du quartier qui privés de talent original, comptaient, eux, leurs clients.

Ce matin avait donc commencé comme les précédents. L'aurore avait décoré de couleurs orientales leurs devantures ouvertes tandis que, profitant de cette lumière mordorée qui préfaçait l'embrasement solaire, Ameline s'attelait à sa couture.

La grande horloge sur laquelle donnait la rue n'avait pas encore marqué six heures que l'échoppe de Jean était pleine. Il finissait d'empaqueter soigneusement une demi-douzaine de cailles rôties à point et fleurant bon le romarin, quand l'un des traîne-guenille de la cité poussa d'une main alerte la porte de la rôtisserie en beuglant :

— Crêpage de chignon ! Crêpage de chignon chez les Flandrin !

Il était à peine reparti pour hurler de même chez le voisin, que Jean se retrouvait seul, son emballage à la main et qu'Ameline dévalait les escaliers.

— Du grabuge chez les Flandrin, crut lui apprendre Jean, agacé, comme chaque fois, par le comportement puéril de sa clientèle.

— J'ai entendu. Vous ne sortez pas ?

Jean ne sut quoi répondre. Ce type d'incident était fréquent et n'avait, jusque-là, suscité ni intérêt ni émotion chez son épouse.

— Voilà autre chose ! lâcha-t-il à voix haute en la voyant détalier à son tour.

Ce diable de boulanger lui aurait-il aussi fait monter le levain ?

Durant quelques secondes, il regarda passer le défilé bruyant des curieux sous sa fenêtre. Avant qu'il fût long, tout ce que la rue comporterait d'êtres vivants, hommes, femmes, enfants, vieillards, mulets et même les chiens gagnés par le mouvement, se retrouveraient quatre maisons plus

haut. Un coup d'œil à sa pendule lui donna à mesurer le temps et donc l'argent qu'il perdrait avant que tous n'aient décidé de repasser dans l'autre sens. Déconfit, il soupira, enleva des braises la viande qu'il venait d'y mettre à griller, plaça cette dernière en attente, sous cloche, pour la protéger des mouches, puis dénoua les lacets de son tablier.

— Puisque je n'ai rien de mieux à faire ! grinça-t-il.

Au moins, cette fois, pourrait-il, au retour de sa clientèle, participer à son caquetage, voire envisager avec Ameline le moyen d'en tirer avantage. Elle était douée pour écouter les gens, en déduire ou anticiper leurs besoins. S'il avait seulement pu, lui, lui rendre la pareille !

*Fi donc ! Tu sais bien que c'est impossible !* se fustigea-t-il intérieurement.

Eh bien qu'il eût aimé le contraire, il ne pouvait revenir en arrière, ni dévoiler à Ameline les raisons pour lesquelles il ne la touchait pas.

La porte verrouillée, il allait remonter la venelle, guidé, s'il en était besoin, par les vociférations de deux harpies qui, cela le dépassait, se disputaient aigrement les faveurs du vieux Flandrin, lorsque la voix de sa belle-mère, l'interpellant, lui fit faire volte-face.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-elle en acceptant sa main pour descendre de cheval.

— Affres de cornecocu.

— Je vois ! lui sourit la future madame Trubert en rajustant son chapeau malmené par un courant d'air, déjà chaud.

Craignant soudain d'avoir trahi sa propre misère, Jean s'empressa d'ajouter :

— Dieu vous bénisse, mère ! Vous avez si chastement éduqué votre fille, que jamais, moi, je n'aurai à souffrir pareil scandale !

*Éduqué, éduqué ! C'est l'amour qu'elle te porte, oui, qui la maintient dans ton nid, certainement pas les conseils que je lui donne, hélas !* se

lamenta intérieurement Marguerite Bonnot en le regardant attacher le licol de sa monture à la boucle scellée au mur.

La cloche de la chapelle s'ébranlant, Marguerite entra dans la rôtisserie devant le seuil de laquelle, la porte ouverte, son gendre venait de s'effacer.

Il leur fallut attendre la fin du carillon pour échanger la moindre phrase. Échange qui se borna pour la future madame Trubert à réclamer sa fille, puis à s'étonner, comme l'avait été Jean, de la savoir au théâtre. Lorsque Jean ajouta qu'Ameline était d'humeur guillerette depuis la veille, sans doute pour avoir conçu le moyen d'accroître leur fortune, un élan d'espoir étira un sourire sur les lèvres peintes de sa belle-mère.

— Et de quelle manière ?

— Elle a fait notre pain.

— Du pain...

— Avec Gertrude. Ainsi nous ne paierons plus notre miche quotidienne.

*Brave Gertrude*, s'alléga Marguerite en revoyant le visage affable et l'allure musculeuse de Bertrand. Le boulanger n'était sans doute pas étranger à l'affaire. Les rares fois où elle s'était trouvée en même temps qu'Ameline « Aux miches gourmandes », elle n'avait pas manqué de remarquer la manière dont il regardait sa fille. En favorisant leur complicité, Gertrude avait dû vouloir les récompenser tous deux, Ameline pour son amitié, Bertrand pour son savoir-faire.

Jean, quant à lui, semblait ravi en retournant devant sa rôtissoire. Oui, vraiment, une vraie figure de crèche !

Dépitée, Marguerite retint un soupir.

Elle aimait bien son gendre. Mais tudieu ! fallait-il qu'il soit conçu d'étrange manière pour être affublé d'une telle inertie à l'entrecuisse et de si peu de discernement ! Un autre aurait déjà deviné qu'une femme finissait toujours par prendre ce qu'on lui refusait ! Lui sifflotait en piquant sa

broche dans le cul d'une poularde. Au moins ne battrait-il pas Ameline pour le plaisir qu'elle continuerait de se donner.

*Encore faut-il, pria Marguerite, que je ne me trompe pas.*

Ses derniers doutes à l'égard de la soudaine infidélité de sa fille s'envolèrent à l'entrée de cette dernière. Les joues roses, le sourire en bouton carminé, les cheveux encore poudrés malgré les longs et énergiques brossages de la veille, l'œil pétillant, Ameline Cassagne épouse Petit Bon portait, jusque dans le rebondi de sa poitrine, la marque délicieuse du plaisir.

Réjouie qu'Ameline se fût libérée enfin du joug de son mariage stérile, Marguerite ne résista pas plus longtemps à la serrer dans ses bras.

— Comment était-ce, mon enfant ?

— Hilarant ! Je me demande comment on peut s'écharper pour si piteux vieillard, et je comprends d'autant mieux, à présent, qu'on en écrive des farces !

Cette réponse suffit à Marguerite pour deviner celle du non-dit de sa question. Ameline avait joui de la plus délicieuse des façons.

— Vous auriez dû venir, Jean ! C'était fort instructif, insista la bienheureuse.

— D'autant, comme vous venez de le souligner, mon gendre, que vous, au moins, vous ne risquez jamais de souffrir semblable situation ! ne put s'empêcher de le piquer Marguerite, d'un ton trop léger pour qu'il ne l'entendît.

Jean sentit de nouveau son cœur se pincer. À voir Ameline si rayonnante, combien, comme sa belle-mère, comprendraient demain ? Tout Aix sans doute !

*C'est mieux ainsi ! Accrochée au cou d'un autre, elle te laissera tranquille,* susurra la voix de son démon.

Ce démon qui lui rappelait sans cesse, contre son gré, qu'il n'était pas né comme les autres et que le prix à payer pour cela ne se gagnerait que dans l'abnégation.

À *passer pour un couillon*, songea-t-il douloureusement devant leur échange de regard, *autant aller jusqu'au bout*.

Alors, il reprit son air niais, salua à nouveau la confiance qu'il portait en son épouse, félicita sa mère puis, sa clientèle caquetante revenant, les laissa gagner l'étage dans le sillage l'une de l'autre.

## 10.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

— Ainsi donc tu fais du pain... lança Marguerite Bonnot en s'asseyant sur une antique chaise, par deux fois déjà rempaillée, près d'un grand panier en osier empli de linge en attente.

Elles s'étaient réfugiées à l'étage, dans le petit salon de couture d'Ameline. Surplombant une resserre, la pièce était à l'abri des bruits de la rôtisserie. Un endroit parfait pour les confidences. Et Marguerite Bonnot avait décidé qu'elle ne repartirait pas sans celles de sa fille.

— Oui, s'empourpra Ameline, je....

— Taratata ! Pas à moi, ma fille ! Et non, ne dis rien. Je te contemple et j'ai ma réponse : tu rougis, la cueillit Marguerite par le menton.

— Cela se voit-il donc tant ? s'inquiéta Ameline en se mordant la joue.

— Il suffit que Jean, lui, n'y voie rien ! Et crois-moi, s'il n'avait naturellement des œillères, il s'en fabriquerait lui-même. L'essentiel est que ton fourneau serve enfin.

— Il ne sert pas.

La future madame Trubert sursauta. Cette fois, Marguerite ne douta plus de la sincérité de sa fille. Le ton trahissait sa frustration.

— Comment cela, il ne sert pas. Tu as bien joué hier, non ?

— Oh oui, mère ! Et je n'aurais jamais imaginé que ce fût si bon.

Un soupir navré ébranla Marguerite.

— Plaisir saphique...

Les yeux d'Ameline s'arrondirent.

— Qu'est-ce ?

— Tu l'as pris avec Gertrude.

— Ah non, se défendit Ameline. Elle m'a caressée un peu, mais c'est son boulanger qui...

— Et il n'a pas...

Ameline secoua la tête.

— Diantre ! Ne serais-tu donc destinée qu'aux branle-misères ? Ce serait une fâcheuse malédiction, ma fille.

Ameline sourit tristement. Elle ne croyait pas si bien dire !

Reprenant son ouvrage, acceptant que sa mère l'aide à reprendre les chausses du charpentier, et puisque Jean ne pouvait rien entendre, elle finit par tout raconter.

Dans ce petit logis qui avait vu naître Jean et que, transmission familiale oblige, l'avarice avait meublé de peu, Ameline se montra généreuse de détails. Pas au commencement, non. Elle s'adressait tout de même à sa mère, pas à son confesseur ! Mais très vite, elle jugea qu'il lui fallait un avis propre à ses seuls intérêts. Car le boulanger avait été de parole. Il avait joué de ses doigts savants jusque dans les profondeurs ruisselantes de sa caverne, mais rien d'autre n'y avait coulissé. C'était Gertrude qui s'était appliquée, d'une bouche gourmande, à le remercier, une fois de plus, de ses largesses. Gertrude encore qui l'avait invitée, en lui fournissant le prétexte de la façon du pain, à recommencer autant qu'elle le voudrait. Gertrude enfin qui avait accepté de l'entendre : Ameline voulait bien des caresses mais pas d'un autre, en elle, que Jean.

— Te voilà bien, ma fille, se désola Marguerite, l'aiguille levée. Je ne dis pas. Jean est vaillant et bien tourné. Mais tout de même ! Il ne t'a contentée qu'une seule fois depuis votre mariage ! Ce n'est plus un miracle

qu'il te faut espérer, c'est une résurrection ! Tu me l'as avoué toi-même devant mon inquiétude à ne pas te voir enceinte : il ne bande plus.

— C'est ce que je croyais...

Les yeux de Marguerite s'arrondirent autant que les deux assiettes en céramique de Valence qui ornaient un dressoir en bois d'olivier.

— Oooh, toi, tu lui as tâté le bâton.

Ameline soupira.

— Cette nuit. Comme Bertrand me l'a montré. Je n'arrivais pas à dormir et Jean ronflait, couché sur le dos. Je me suis dit que peut-être...

— Et ?

Ameline lissa le col de la chemise de ce sieur Flandrin qui avait attiré tant de convoitise.

— J'aurais finalement préféré n'en rien faire. Il a eu une bien curieuse réaction : à peine durci, et toujours sommeillant, voilà qu'il s'est mis à compter au rythme de mes va-et-vient. Un sou, deux sous, trois sous et ainsi de suite.

Marguerite en laissa choir son ouvrage.

— Il compte... On le branle et il compte !

— Quand j'ai senti qu'il se réveillait, j'ai pris peur. Je l'ai lâché et fait semblant de dormir. Pendant quelques secondes, il est resté là, à soupirer, dans le noir, sans bouger. Puis il s'est levé et a descendu l'escalier. J'aurais dû rester au lit, à l'attendre, mais, comme vous là, j'étais bien trop ahurie. Ahurie et curieuse. J'ai atteint le palier sur la pointe des pieds et je me suis allongée pour voir dessous. Pour voir, mère, j'ai vu, car, lui si pingre n'a pas hésité, cette fois, à rallumer la lampe à huile. Pauvre de moi, si j'avais su !

— Quoi ? Aurait-il fait pis ?

Ameline poussa un soupir si profond que Marguerite Bonnot sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Je peux tout entendre, assura-t-elle.

Et c'était vrai. Depuis la mort de Rémi Cassagne, par le secret qu'elles partageaient, toutes deux étaient bien plus que mère et fille.

Ameline baissa la voix, comme si chuchoter pouvait atténuer l'horreur de la scène.

— Il a ouvert sa cassette, étalé sa monnaie sur le comptoir puis il a repris son comptage.

— Tout en se fourbissant ?

Ameline hocha la tête.

— Ooohhh ! s'indigna Marguerite.

*Hélas*, songea Ameline, avant d'ajouter, désespérée encore :

— Un tas de petite monnaie. J'ai cru qu'il allait la déverser dans ce pot en terre cuite qu'il avait mis à côté mais quand je lui ai vu le porter à la braguette...

— Un pot ? Il s'est soulagé dans un pot ? s'étrangla Marguerite dont la réaction suivante fut de se signer.

— Avant de le bouchonner et de le descendre à la cave.

— Mais enfin, ça n'a pas de sens !

— Je le sais bien. J'ai voulu me convaincre qu'il agissait selon son habitude, refusant que quoi que ce soit se perde, mais son attitude me reste un mystère, se lamenta Ameline, si consternée encore par cette effroyable vision qu'elle avait, ce matin, couru au-devant de la première distraction.

— Que vas-tu faire ? s'apitoya Marguerite Bonnot en lui prenant les mains.

Elle qui était venue lui crier son bonheur découvrait sa fille dans une misère pis que d'ordinaire, une misère définitivement, cette fois, guérie d'illusion.

Ameline haussa les épaules.

— Demander conseil à Gertrude, puisque visiblement, vous, vous restez sans voix.

— C'est que, ma pauvrette, je ne m'attendais pas à ça.

— Et moi donc !

Marguerite Bonnot lui déposa un baiser tendre sur le front.

— Au moins n'auras-tu plus de scrupule à te laisser foutre par Bertrand. Ameline se glaça.

— Mais enfin, mère, ça n'a rien à voir ! J'aime mon époux. J'ai payé ma dette à Bertrand. J'y ai trouvé mon compte, soit, et un peu plus puisque me voici déniaisée, mais cela ne change rien. C'est Jean que je veux, c'est sur lui que je veux m'embrocher comme Gertrude le fait sur Bertrand. Et il faudra bien qu'il l'entende !

— Et avec quels arguments ? Ceux de son incohérence ?

— Je ne sais pas encore. Mais une chose est sûre. Je ne veux pas qu'il découvre que je l'ai surpris.

Marguerite Bonnot se frotta le menton.

— Soit. Je vais y réfléchir de mon côté. Je connais déjà le moyen de t'offrir, davantage que tu n'en as, l'occasion de quitter ces murs.

— Ah ? se ragaillardit Ameline.

Un éclat d'allégresse perça les yeux clairs de Marguerite Bonnot.

— Le nombre de mes commandes ne cesse d'augmenter. Hier encore, le roi me réclamait des chemises fendues. Tu pourrais m'aider à les confectionner.

— Jean n'y consentira jamais si nous n'y gagnons rien.

Un éclat de rire emporta Marguerite Bonnot.

— Fais-moi confiance, il y trouvera son compte et toi le tien, si tu lui en offres une.

— Je ne demande pas mieux, mère.

Marguerite Bonnot se leva.

— Allons, descendons. Je voulais te le dire d'abord, mais ton mari doit l'entendre aussi : je me remarie !



## 11.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

Son gril et son comptoir s'étant vidés, Jean Petit Bon reçut l'annonce des fiançailles de sa belle-mère avec une joie sincère. Espérant que ce mariage avec l'un des favoris du roi allait rejaillir sur sa propre enseigne, il félicita Marguerite Bonnot avant de les inviter à dîner, elle et son promis, le lendemain soir. Il alla même jusqu'à proposer de mettre une oie en broche.

Ameline soupira intérieurement devant ce généreux enthousiasme qu'elle savait dicté par l'appât du gain. Jean ne donnait rien sans rien.

*Enfin, songea-t-elle, au moins cela nous vaudra-t-il un joyeux moment de table.*

Elle en avait besoin après cette nuit agitée et déconcertante. Et puis, voir sa mère heureuse lui faisait du bien. Elle l'aimait tellement son Georges Trubert ! Ameline se souvenait de la première fois où elle lui avait parlé de lui. C'était juste après leur rencontre. Un transport tel, avait confié Marguerite, qu'elle avait failli s'évanouir. Et pourtant, face à si grand coureur de jupons, elle avait feint l'indifférence pour mieux se laisser approcher, vaincre et aimer. Marguerite Bonnot se doutait bien, depuis ce matin, que le roi René, son protecteur, n'était pas entré dans l'atelier de l'enlumineur par hasard, mais pour faire son bonheur.

— À moi, avait-elle confié à sa fille avant de descendre l'escalier, de le garder.

Pour l'heure, pourtant, Marguerite Bonnot ne songeait pas à son mariage, mais à celui, en piteux état, de sa fille. Voir son gendre se fendre autant dans l'espoir d'un retour lui fit mesurer à quel point ce dernier était cupide. De la semence en bocal ! Pfff ! Une hérésie ! Une provocation diabolique ! Elle en était retournée encore, tandis qu'il insistait, le bougre, sur le talent de Georges Trubert dont on l'avait souvent abreuvé.

*Qui donc y aurait songé ?* se demanda-t-elle, sceptique, *Jean a pour réputation de ne s'intéresser qu'à lui-même et aux bénéfices de sa pâtisserie !*

Par bravade et un peu aussi pour venger sa fille, elle décida à son tour de lui servir un mensonge. Un mensonge dans lequel elle entraînerait Trubert et qui virerait ensuite, si tous deux manœuvraient bien, à l'avantage d'Ameline.

— Ah, mais mon Georges pourrait vous retourner le compliment, mon cher gendre ! s'époumona-t-elle en forçant le trait sous l'œil surpris d'Ameline. Il a déjà eu l'occasion de goûter vos pâtés à la table du roi et même, d'en offrir, avec succès, à Avignon. Il me l'a assuré lui-même : vous tiendriez échoppe là-bas qu'elle ne désemplirait pas !

Face aux étoiles qui s'allumèrent dans les yeux de Jean, une question faucha Ameline. Son époux bandait-il chaque fois qu'il anticipait fortune ou comptait ses sous ? Elle ne put s'empêcher de lui observer l'entrejambe par-delà l'usure du tablier. Ne sut si elle devait être rassurée ou déçue : le tissu était resté mou.

*Cela ne signifie rien. Après tout, il s'est délesté les bourses cette nuit.*

Une nouvelle interrogation la rattrapa. Gardait-il son sperme dans la caverne ? Avec le restant de son trésor ? Elle imagina deux montagnes voisines. L'une de fioles, l'autre d'or.

Un frisson la parcourut des pieds à la tête. Tant qu'elle dut d'adosser au comptoir.

Elle qui n'avait, jusque-là, jamais eu l'envie de forcer sa cachette fut soudain prise d'une curiosité malsaine. Cette semence qu'il mettait en bocal, cette semence dont il lui refusait les fruits, n'était-elle pas la seule richesse qu'elle eût aimé recevoir ?

*Gertrude ! Gertrude saura forcément comment faire changer Jean de calice !*

— Il faudra du pain, lança-t-elle en ramenant la conversation au dîner du lendemain. Deux miches au moins. Et des oublis. Je pourrai livrer mon rapiéçage maintenant, puis directement passer chez Gertrude. Si je m'entraîne bien, pour le dessert nous aurions de belles friandises. Imaginez, Jean, un repas qui ne coûterait que le prix d'une oie !

— D'autant que les blanches, qui rôtissent le mieux dit-on, sont les plus recherchées. Quel délicat festin vous nous promettez, mon fils. Nul doute que Trubert saura s'en souvenir, ajouta Marguerite en s'efforçant au sérieux.

Jean serra les poings dans ses poches mais garda son sourire de façade.

— Allez-y, ma femme, allez-y ! Nous y trouverons tous notre compte, assura-t-il, la mort dans l'âme, mais sans tricher pour autant.

— Je t'emboîte le pas, ma fille ! Je ne vous l'ai pas encore dit, Jean, mais j'agrandis mon atelier afin de mieux servir le roi et sa cour. Je ne voudrais pas faire attendre le maître d'œuvre, conclut Marguerite Bonnot en remettant son chapeau.

Elles le plantèrent là.

Durant quelques minutes Jean resta à fixer cette porte close, cette salle vide, ce comptoir désert. Un étau de fer lui broyait la poitrine.

*Ne laisse pas la douleur gagner, tout détruire !* se reprit-il.

Il devait mettre ce temps à profit. Oui. C'était cela. Se concentrer sur l'essentiel. Celui qui valait tous les sacrifices.

Son travail clandestin.



## 12.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 7 août*

Bertrand s'activait, guilleret, à la besogne. Outre qu'il aimait son métier, il espérait la visite d'Ameline. Il gardait encore en mémoire le bonheur qu'il avait lu sur ses traits tandis qu'il l'initiait au plaisir et balayait ses niaiseries. Il ne l'attendait pourtant pas avant la soirée. Aussi, lorsqu'il la vit frapper à la porte de la boulangerie encore fermée, son cœur s'emballa-t-il dans sa poitrine.

Il se hâta de déverrouiller.

— Eh, mais c'est ma jolie meunière ! lança-t-il en s'écartant pour la laisser entrer.

Elle n'avait pas dit un mot qu'il l'attirait à lui et qu'elle s'en dégageait aussitôt, gênée.

— Gertrude n'est pas là ?

Douché, il se renfrogna.

— Elle ne devrait pas tarder. Si tu veux patienter...

— Oui, merci Bertrand.

Il retourna dans l'arrière-salle où se trouvait le pétrin. Ameline l'entendit battre la pâte à pain avec des gestes plus brusques qu'à l'accoutumée. Se sentant toujours redevable, et plus encore depuis qu'à sa dette pour le coup qu'elle lui avait porté s'était ajouté le plaisir qu'il lui avait donné, elle s'avança jusqu'au passage reliant la devanture à l'atelier.

— Comment va ta bosse ? s'enquit-elle d'une voix plus douce.

— Elle va, répondit-il, toujours maussade, en enfournant une vingtaine de petites boules rondes comme le poing.

Elle hésita un instant, puis, comprenant qu'elle ne s'en tirerait pas à si bon compte, lui offrit un regard contrit.

— Pardonne-moi de t'avoir repoussé tout à l'heure. Tout ceci est nouveau pour moi. J'ai besoin d'un peu de temps.

Il referma la lourde porte de fonte et pivota vers elle, un sourire regagné sur ses traits.

*C'est vrai qu'il est joli garçon*, nota Ameline qui le regardait vraiment pour la première fois.

— Je comprends. C'est juste que...

Il déglutit. Elle baissa les yeux.

— Enfin. Bref. Ça avait l'air de te plaire, alors, c'est quand tu voudras.

Elle allait le remercier de sa proposition et la décliner en suivant, lorsque Gertrude franchit le seuil de la porte de service.

— Qué cagnard<sup>2</sup> déjà ! Tiens, te voilà, toi ? ajouta-t-elle en remarquant Ameline.

— Il fallait que je te parle.

— Dis plutôt que tu as pris goût à la boulange ! se mit à rire Gertrude en la baisant sur les joues.

Ameline ne rougissant ni n'approuvant, Gertrude fronça les sourcils, inquiète.

— Houu ! Toi, ça va pas !

— C'est Jean...

— Allons bon ! Qu'est-ce qu'il a fait, Jean ?

Ameline ourla un regard de biais en direction de Bertrand qui s'était remis à l'ouvrage, mais Gertrude refusa d'en tenir compte.

— Taratata. Tu lui as montré tes fesses, tu peux bien lui ouvrir ton cœur.

Ameline en convint. Quoique dévoiler les aberrations de son mari à son amant lui semblât plus gênant. Encore fallait-il considérer Bertrand comme son amant, ce qu'elle était loin d'être disposée à faire.

Elle inspira profondément pour chasser son embarras, puis, comme elle l'avait fait avec sa mère, raconta son cauchemar éveillé.

Elle s'attendait à de la pitié de la part de Gertrude, son rire lui explosa à la figure.

— Il compte ! Non mais tu entends ça, Bertrand ?

Bertrand se contenta de hocher la tête. Il percevait le désarroi d'Ameline et plus encore sa tristesse. Il aurait aimé la prendre à nouveau dans ses bras pour l'en guérir, mais ce n'était visiblement pas le moment. Quant à Gertrude...

*Bah !* maugréa-t-il intérieurement au souvenir des méchantes raisons qui la poussaient à paraître si bonne.

Ce n'étaient pas ses affaires. Il devait juste, lui, dans l'histoire, récupérer son content.

Devant la mine penaude d'Ameline, Gertrude cessa de se moquer pour la plaindre.

— Tu ne t'en doutais pas un peu ? Pas qu'il comptait, non, mais qu'il se soulageait seul ? C'est un homme tout de même !

— Tu sais bien que je n'entendais rien à ces choses avant de te voir, hier, avec Bertrand.

— Pardon, pardon, pécaire<sup>3</sup> ! Je suis si sotté parfois, s'excusa Gertrude en l'attirant dans ses bras. Alors dis, qu'attends-tu de moi ?

— Un conseil. Que ferais-tu à ma place ?

— Je le quitterais pardi !

Ameline s'écarta, atterrée.

— Mais je ne suis pas toi, soupira Gertrude.

— Non, tu n’es pas moi. Et je ne veux pas quitter Jean, je veux qu’il m’aime.

— Attise sa jalousie, lâcha Bertrand dans son propre intérêt.

— Mais encore ? chercha Ameline que cette solution n’égayait pas non plus.

— Venge-toi ! décida Gertrude, l’œil allumé d’une lueur fourbe.

Ameline fronça les sourcils.

— Me venger ?

— Oui, donne-lui du fil à retordre. Montre-toi caressante, enjôleuse, excite son désir, réclame ton dû.

— Ma mère veut que je confectionne des chemises fendues. Elle pense que cela pourrait aider si j’en rapportais une à la maison.

— Pardi ! Amène aussi Jean à t’expliquer pourquoi il préfère jouir en solitaire !

— Ah non, ça je ne saurai pas faire, se défendit Ameline, gênée par l’étincelle sombre brusquement apparue dans le regard de Gertrude.

Bertrand vint lui saisir les mains.

— Bien sûr que si. Avec tes mots à toi. Donne-lui envie de jouir de toi... Comme tu l’as fait avec moi.

— En t’assommant ? s’étonna Ameline.

Ce fut au tour de Bertrand de rire.

— Non, ça, ça aurait pu avoir l’effet contraire. Je te désirais bien avant cela, Ameline Petit Bon et je ne suis pas le seul ! Tu es une très jolie femme.

Ameline lui renvoya la chaleur de son regard. Si Jean pouvait s’en souvenir aussi, pour son propre compte et pas ceux de la pâtisserie.

— Alors, c’est cela votre conseil : briser sa carapace ?

— Il n’est pas fait de bois tout de même, cet homme ! ricana Gertrude, amère.

Ameline se laissa choir sur un tabouret blanchi de farine.

— De bois je ne sais pas, mais d'or sûrement.

— Alors ruine-le ! gronda Gertrude avec véhémence.

Ameline en fut émue. Gertrude mettait tant de cœur à chercher des solutions que, l'espace d'un instant, tout en elle lui avait semblé s'être flétri. Elle soupira lourdement.

— Tout de même, ce ne serait pas bien...

Mais en son for intérieur, elle se demandait si Gertrude n'avait pas raison, si pour jouir d'un vrai mari, elle ne devrait pas en arriver là.

— Tu ne veux pas d'un petit câlin, pour te donner du courage ? insista Bertrand en s'accroupissant devant elle.

Elle le laissa approcher ses lèvres, prendre les siennes, parce que Gertrude était là et qu'elle ne voulait pas passer pour une dinde encore une fois, mais quand il passa ses doigts sous son jupon, elle les repoussa.

— Ne te fâche pas Bertrand, mais c'est mon mari que je veux. Pas toi.

Il n'insista pas, s'écarta, la laissa se lever et leur faire face, embarrassée de nouveau.

— Ma mère nous a annoncé ses fiançailles avec Georges Trubert tout à l'heure. Et Jean les a invités tous deux à dîner demain. Il me faudra du pain et quelques gourmandises. J'ai dit à Jean que je ne paierais rien, alors si tu veux bien, Gertrude, et si tu acceptes de m'apprendre le métier, Bertrand, je m'acquitterai de ma dette en vous aidant à pâtisser un peu tous les soirs.

Gertrude haussa les épaules.

— Crois-tu donc que vendre en plus quelques massepains à l'anis m'enrichira davantage ? Fi donc. Tu emporteras ce que tu veux. Mais à la condition que tu viennes goûter de temps en temps aux recettes de Bertrand.

— Quand tu en retrouveras le goût, cela va de soi, ajouta Bertrand en la voyant blêmir.

Elle les remercia tous deux pour leurs largesses et leurs conseils, promit de revenir leur donner des nouvelles et quitta la boulangerie devant laquelle les premiers clients s'agglutinaient bientôt.

À peine Ameline eut-elle quitté place que Gertrude s'accolait au dos de Bertrand. Il n'attendit pas qu'elle lui ait dégrafé le haut de chausses pour bloquer sa caresse.

— Ne te fâche pas, Gertrude, mais c'est elle que je veux. Pas toi, répétait-il sourdement pour faire écho à Ameline dont le refus lui brisait le cœur plus que l'élan.

— Comme si tu pouvais oublier à qui tu dois d'y avoir goûté, crissa Gertrude à son oreille.

La gorge brusquement nouée, Bertrand lui libéra les doigts.

## 13.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

En tout début d'après-midi, chacun ayant regagné sa chacunière<sup>4</sup>, Jean tira ses volets, retourna sa pancarte pour donner l'heure de réouverture puis tout en étouffant un bâillement, suivit Ameline à l'étage. Se tournant le dos selon une habitude prise au lendemain de leur mariage, tous deux se dévêtirent, enfilèrent une longue chemise de lin puis rabattirent dessus un simple drap. Davantage pour rajouter de la décence à leur sommeil que par nécessité. On cuisait dans cette chambre.

Jean était sur le point de s'endormir lorsque le soupir d'Ameline lui fit tourner la tête.

— Un ennui ? La matinée a été bonne pourtant. J'ai vendu six pâtés de mieux, douze rôties et je n'ai presque plus de civet de lièvre.

— J'en suis fort aise mon époux. Je pense seulement à ma mère...

Jean se surleva sur un coude. La lumière du jour filtrait suffisamment par les persiennes pour qu'il pût voir une larme glisser de ses paupières closes. La première depuis leur mariage.

Il s'en attrista sincèrement.

— Suis-je sot. Il doit vous être pénible de la voir heureuse avec un autre que votre défunt père.

*Décidément, songea Ameline, amère. Il ne comprend vraiment rien ! Eh bien tant pis pour lui ! Qu'il frémissse donc un peu à l'idée de ce dont je suis capable quand le malheur m'étreint.*

Elle tourna la tête vers lui et lui offrit l'émeraude éteinte de son regard.

— Cassagne cognait si fort sur ma mère et sur moi, que nous n'avons eu, croyez-moi, aucune peine à le porter en terre.

Jean sursauta.

— Que dites-vous ?

— Qu'un soiffard avale tout.

Il blêmit, appuya, refusant de comprendre.

— Tout...Tout ?

— Tout. Sans se soucier du goût. Certains poisons en ont un, c'est indéniable, mais infusés, parfois, ils bonifieraient presque le vin.

Jean se mit à transpirer.

— Vous vous moquez...

Ameline lui sourit avec tendresse.

— Et pourquoi donc ? Vous ne me cachez rien. Il est temps que je vous dise mon secret. Rassurez-vous, je n'ai fait que cueillir le toxique. Mère s'est chargée du reste. Il n'a pas souffert. Nous l'avons regretté d'ailleurs. Mais c'eût été péché que de s'y attarder davantage. N'êtes-vous point d'accord ?

Tant de sincérité peignait le visage d'Ameline.

Jean déglutit.

— Évidemment, s'il était si mauvais...

— Le diable était son cousin.

— Est-ce un remords tardif qui vous chagrine ?

— Non.

Jean s'en trouva si embarrassé qu'il insista :

— Non ?

Ameline prit quelques secondes de fausse réflexion.

— Non. Vraiment.

*Ah ça*, pensa Jean, voilà qui lui sciait les jambes. Il eût préféré continuer de ne rien savoir. Mais puisqu'il était désormais dans la confidence, il se devait de l'entendre jusqu'au bout.

— Alors si tout est bien, pourquoi pleurez-vous ?

— Vous ne serez pas content.

*Existe-t-il pis ?* se demanda-t-il, inquiet.

— Dites.

— Ma mère croule sous les commandes de chemises, fendues au bon endroit pour le plaisir des amants. Elle souhaite m'en confier la confection, ce qui accroîtra un peu plus encore notre fortune. Je me suis empressée d'accepter, mais comment chanter des mérites que je ne connais pas ?

*Aïe !* se tétanisa de nouveau Jean, devant l'évidence. Sa femme avait pris goût au plaisir. Le boulanger ne lui suffisait déjà plus. Glacé, il retomba sur le dos.

Quelques secondes durant, le silence plomba cette chambre austère.

Puis Ameline murmura :

— Je savais que vous ne seriez pas content.

Content, content, comme s'il pouvait être content d'une chose pareille ! Embarrassé, oui. Terrorisé, oui !

Elle pivota vers lui et à son tour, se suréleva. Il était blême. Elle posa une main brûlante sur son torse. Il pâlit plus encore.

— Nous n'avons jamais... enfin, vous savez bien... depuis cette nuit-là...

Comprenant qu'il ne pourrait se dérober davantage, il chercha ses mots, puis en désespoir de cause, lâcha piteusement :

— Ce n'était pas nécessaire.

Ameline sentit monter en elle une onde de déception. Son ton se glaça.

— Nécessaire ? Est-ce là tout votre argument ? L'amour ne vous est pas nécessaire...

Jean soupira.

— Ne confondez pas tout, Ameline. L'amour et la fornication sont deux choses bien distinctes.

— Si je vous suis bien, donc, vous m'aimez mais vous ne me désirez pas.

Il s'éclaira d'un sourire inattendu.

— Voilà !

— Donc, si je mets ma main là, que je presse, que je malaxe, il ne se passera rien ! dit-elle en joignant le geste à la parole.

Tétanisé, les yeux au plafond et les poings serrés brusquement le long du corps, Jean lui apparut comme un supplicié devant son bourreau. Réveillé, il était plus raide qu'une statue de glace.

*Raide, mais pas au bon endroit* s'agaça Ameline.

— Cela ne vous est-il pas agréable ? Voyez... un, je gaine votre manche, deeuux, je fais coulisser mes doigts vers le haut, troiiiiis, je fais coulisser vers le bas, qua....

— Il suffit ! décida-t-il en lui retirant sa main. Ce n'est pas nécessaire vous dis-je. Je n'ai pas besoin de cela pour vous chérir et vous estimer.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, l'œil furibond dans son intense frustration, car, elle l'avait senti, en l'entendant compter, il s'était mis en branle.

— Et moi ? Ne croyez-vous pas que j'aurais envie, moi, de goûter ce que d'autres expérimentent ? De quoi aurais-je l'air devant ces dames, bien mariées, nobles et grandes, qui me demanderont si cette fente s'ouvre bien ? Vendez-vous vos pâtés sans y avoir goûté au préalable ? Non. Faudra-t-il, moi, que je mente ? Ne m'avez-vous pas appris qu'on ne peut tromper un client ? Qu'on y perd sa fortune ? Je ne veux que la nôtre et voici comment, au lieu de m'encourager, vous nous préparez à la ruine et à m'en rejeter la faute ?

Jean suspendit son souffle. Jamais encore Ameline ne l'avait tancé de cette façon. Au demeurant, il devait reconnaître que ses arguments étaient plus solides que les siens. Et pourtant... son secret à lui était trop inqualifiable pour qu'il puisse en défendre les conséquences. Il chercha une échappatoire. La trouva dans cette pointe ravivée en son cœur. Ameline n'avait-elle pas appris ce qu'elle réclamait de lui entre les mains de Bertrand ?

Il rajusta la chemise sur son bas-ventre comme une fin de non-recevoir, puis la regarda avec une feinte commisération.

— Pardonnez-moi ma mie. C'est vous qui avez raison. Vous voulez notre bien, je ne peux en douter. Mais...

Ameline se désarma.

— Mais quoi Jean ? Nous nous aimons, quel mal y aurait-il à ce que nous nous unissions l'un à l'autre ?

— Je ne peux pas.

De nouveau la colère d'Ameline remonta.

— Vous ne voulez pas !

Qu'attendait-elle de plus de lui ? Une bénédiction ?

*Quelle déchéance*, hurla son cœur. *Quelle aubaine*, ricana sa raison.

Il éructa douloureusement.

— Prenez un amant.

Elle resta sans voix. Il en profita.

— Oui, prenez un amant. Un bon amant, bien gaillard, qui vous enseignera tout ce qu'il faut en la matière. Je ne pourrai davantage y trouver à redire que lorsque vous boulangez avec Gertrude. Les deux cas sont semblables. Vous apprenez pour mieux asseoir notre richesse. Car, sans conteste, vous avez raison. Un client s'aperçoit vite qu'on le trompe. Et ces chemises fendues sont une manne...

— Un amant... Vous voulez que je prenne un amant... le coupa Ameline, suffoquée par son emphase.

Jouer les imbéciles, les indifférents, les goujats. Rôtir sur les braises de sa propre ignominie. S'infliger, lui infliger cela. Il était au supplice. Pourtant il lui saisit les doigts, les pressa, un sourire faussement réjoui aux lèvres, la voix ferme quand tout en lui tremblait de douleur et d'effroi à ce consentement infâme.

— C'est la meilleure des solutions.

Elle s'arracha à son étreinte, à la fois glacée des mains et bouillante du dedans.

— Mais je ne veux pas d'un amant, Jean.

*Menteuse*, se rembrunit Jean tout en insistant :

— Puisque je vous dis que je n'y vois que notre chance !

Des larmes perlèrent aux yeux d'Ameline.

— Je ne veux pas forniquer, je veux faire l'amour.

*Oh, c'est donc cela qui te chagrine, ma douce ! Si seulement... !*

Ce pincement, plus fort, plus douloureux encore dans le secret de sa poitrine.

*Il faut en finir*, décida Jean derrière son masque béat.

— Eh bien, aimez-le ! Vos arguments auprès de ces dames n'en seront que plus sincères.

— Et s'il me fait un enfant ?

Redevenu blême, Jean se figea. Puis, comme s'il se trouvait soudain libéré d'un fardeau, nota Ameline, il plongea dans son regard mouillé.

— Ce sera une bénédiction.

Elle baissa les yeux.

— Alors c'est ainsi... soit mon époux, puisque vous le voulez, vous serez cornecocu.

*Je le suis déjà. Et n'en veux qu'à moi-même, je te l'assure,* se poignarda de nouveau Jean avant de conclure :

— Soyez simplement discrète. Pour le bien de notre enseigne, s'entend.

Sans le regarder, ravagée de tristesse, elle se leva, ôta sa chemise puis renfila ses habits.

— Vous ne dormez plus ?

— Vous m'en avez coupé l'envie, dit-elle avant d'un pas lourd, de descendre l'escalier.

Il avait gagné. Elle serait comme les autres, offerte au vent qui passe, stérile de lui. Elle n'avait pas posé le pied sur la dernière marche qu'elle l'entendait ronfler. Fallait-il donc qu'il fût sûr de lui, sans état d'âme. Généreux avec elle pour mieux asseoir son avarice. De désespoir, elle balaya d'un revers de main les galettes dans leur présentoir. Le ronflement cessa, mais Jean ne s'enquit de rien. Si elle avait pu savoir à cet instant combien il mordait dans sa souffrance, dans cette comédie qu'il explorait sans fin. Feignant de dormir lourdement pour mieux cacher ses larmes.

Mais non.

Elle se laissa couler de dos contre le comptoir, remonta ses genoux, cala son visage entre ses bras repliés, emportée par la vague d'un sanglot.

Devant ce désespoir qui appuyait le sien, il se fit violence pour ne pas courir vers elle.

*S'extraire de la douleur. Dormir,* décida-t-il en fermant les yeux sur sa détermination.

Cette dernière était toujours venue à bout de tout. Y compris du pire.

Sa tête dodelina doucement. Il coula dans son trésor, emporté par la tempête d'Ameline.



## 14.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

Jean Petit Bon était réglé comme une horloge. Sitôt commencée, sa sieste durait deux heures. Pas une minute de moins ou de plus.

*Il ne redescendra pas de sitôt, jugea Ameline.*

Jusqu'à ce jour, elle ne s'était jamais trouvée en pareille situation. D'ordinaire, elle somnait avec Jean et se réveillait avec Jean.

Que faire ? Hors de question, là, de quitter l'abri, pourtant trop chaud, de la rôtisserie. La fournaise du dehors vous cuisait sur l'instant. Quant aux préparatifs du dîner, c'était trop tôt. Déranger sa mère ? Georges Trubert ? Ensommeillés aussi ! Ou occupés à en donner l'air. Il faudrait donc qu'elle reste là, à attendre. Mais attendre quoi ? De Jean, plus rien. Plus rien en tous les cas de consenti.

Elle moucha son nez, quitta son inconfortable assise, puis engloba la pièce d'un œil désabusé.

Celle-ci était aussi spacieuse que confortable pour les clients. Tout à son sens du commerce, Jean y avait veillé.

Dans l'angle de la façade, l'escalier qui ramenait à leur logis s'enroulait autour d'un lourd pilier de pierre. Sa proximité avec la porte permettait à Ameline de quitter l'échoppe pour livrer ses reprisages ou faire ses courses quelle que soit l'affluence.

À droite de l'entrée, se trouvait, adossé au mur mitoyen à la chapelle, le dressoir dans lequel pendaient, l'hiver, des saucisses et des jambons. Là,

seule une cane de céramique suivie de ses quatre canetons emplissait la vaste étagère, entourée de pancartes vantant les mérites de la maison. Pour l'heure, nul ne les voyait de l'extérieur car Jean avait pris soin de descendre, sur la vitre de la porte, le joli rideau de tissu qu'Ameline avait confectionné pour limiter la chaleur. De l'autre côté, à gauche, s'ouvraient, en enfilade, trois fenêtres à meneaux, dont Jean était très fier. Là encore, si les volets intérieurs étaient fermés, des rais lumineux filtraient entre les lamelles d'olivier, dorant par endroit le plateau d'une belle table.

Tandis qu'ils attendaient leur tour, installés sur des bancs qu'Ameline avait adoucis de rembourrage, les visiteurs pouvaient déguster des petits tranchoirs de pain caressés de pâtés. Point trop, Jean était Jean, mais suffisamment pour qu'ils salivent et achètent. Un immense comptoir divisait la pièce en deux, comme une barrière infranchissable entre le rôtiisseur et ses clients. Au-delà de ce plateau, régulièrement ciré, c'était son domaine exclusif.

Jean trônait devant une immense cheminée à hauteur d'homme. À l'intérieur de celle-ci, soigneusement graissé, se tenait le tournebroche à plusieurs étages, que, de sa musculature devenue puissante, il actionnait des heures durant. Le gril, lui, était plus bas, de sorte que les viandes qu'il y déposait bénéficiaient du jus coulant de celles du dessus. On avait incrusté les fours de part et d'autre du foyer. Jean en entretenait soigneusement la température en chargeant le bois par-dessous, presque au ras du sol.

C'était un bien bel ouvrage, unique en son genre, conçu par feu Auguste Petit Bon avec l'aide de l'un de ses amis forgerons. Aucune autre rôtiisserie, d'Avignon à Marseille, ne possédait un meilleur et plus bel espace de cuisson. Jean affirmait, à qui voulait l'entendre, que c'était par amour du métier que son père l'avait rêvé une nuit puis fait construire. Et qu'il était fier de perpétuer le savoir-faire de cette maison tout en créant régulièrement

de nouvelles recettes dont il gardait jalousement le secret. Ameline devait le reconnaître : dans ce domaine, nul ne lui arrivait à la cheville.

Quel dommage qu'il refusât, avec elle, d'élargir le champ de ses exceptionnelles compétences !

Entre le comptoir et l'entrée de la resserre se trouvait l'accès à la cave. Cette cave, fermée par une trappe, dont Jean, seul, possédait la clé.

C'est sur cette plaque de bois avalée par l'obscurité, qu'Ameline attarda son regard. Elle ne l'avait franchie qu'une fois, le lendemain de ses noces.

Elle se souvenait d'avoir compté dix-sept marches de pierre avant de déboucher dans une salle voûtée, de la moitié, environ, du rez-de-chaussée. Là, dans cette fraîcheur qu'aucune saison ne troublait, Jean mettait à sécher ses venaisons, entreposait ses épices, son vin et, sur une étagère, des ustensiles fatigués, mais impossible, pour lui, à jeter.

— Il existe une pièce secrète au-delà de ces murs, dans laquelle je garde notre fortune, lui avait-il annoncé. J'ai pris soin d'en révéler l'accès dans mon testament, afin, s'il m'arrivait malheur, que tu ne sois pas démunie. Ma mère n'y a jamais mis un pied, aussi me pardonneras-tu de ne t'en rien montrer de mon vivant. Non que je n'aie pas confiance en toi, mais la vue d'un trésor amène toujours, quoi qu'on y fasse, le désir de le dépenser. Et cela m'indisposerait au plus haut point de te rendre vénale quand tu ne l'es.

Ainsi avait été éduquée Ameline par son époux. Dépourvue de convoitise, elle avait accepté son choix et laissé sa curiosité derrière elle en remontant les marches. Elle n'avait jamais mis le nez dans ses comptes depuis.

Elle aurait sans doute gardé le même désintéressement si Jean avait montré à son égard le moindre semblant de tendresse. Mais force était d'admettre, une fois pour toutes, qu'il ne l'aimait pas.

Quel homme admettrait de vendre ainsi son épouse ? Car, au fond, n'était-ce point de cela qu'il s'agissait ?

*Non, non, non et non*, se renfrognait Amélie. Rien à faire. Soit elle se donnerait pour rien, soit c'était lui qui paierait. Il faudrait donc, puisque la première hypothèse ne faisait son content, qu'elle se servît elle-même.

Forte de cette nouvelle et vengeresse détermination, elle ôta ses souliers et remonta l'escalier. Retenant son souffle, elle se coula sur la pointe des pieds jusqu'à leur chambre. Elle s'immobilisa sur le seuil. Jean respirait de manière régulière. Il dormait profondément. Elle lui en voulut plus encore. Comment pouvait-il être si paisible après l'avoir si goujatement expédiée dans les bras d'un autre ?

À pas comptés, elle traversa la pièce, fouilla ses affaires, puis redescendit, le cœur battant à tout rompre, la clé de la cave écrasée entre ses doigts.



## 15.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

Confiné, l'espace souterrain exhalait, non point une odeur de tourbe ou de moisissure comme certains, mais le parfum suave des jambons et des saucissons que Jean y conservait. À l'inverse de ses confrères, il se procurait ses viandes directement à la ferme royale grâce au bon vouloir du roi René. La rumeur ayant fait de Marguerite Bonnot la maîtresse du roi comte, Jean s'était souvent demandé si les faveurs dont il bénéficiait n'avaient pas été négociées sur l'oreiller. Ameline, elle, s'était toujours interdit d'y chercher réponse. Sa mère pouvait bien faire et vivre ce qu'elle voulait. Toutes deux avaient suffisamment souffert du joug méchant d'un homme pour trouver leur compte d'un bienfaisant.

*De là pourtant à ce que j'aïlle me faire engrosser par le boulanger !* se fustigea-t-elle, profondément blessée par le comportement de Jean.

Elle resta quelques secondes immobile au centre de la pièce que soutenait une belle voûte.

*Derrière l'un de ces murs,* avait autrefois dit Jean en parlant de sa cache secrète.

Ameline releva la lanterne. Le plafond en plein cintre reposait sur les arêtes des murs, sauf à un endroit où un pilier discrètement en saillie laissait supposer un bâti moins épais. On pouvait fort bien l'avoir élevé pour diviser la largeur de la pièce.

Un sourire lui étira les lèvres, jusque-là pincées.

C'était là que devait se trouver le passage secret, derrière cette rangée d'étagères sur laquelle nombre de vieilleries s'entassaient.

De longues minutes durant, elle promena son falot d'avant en arrière, de haut en bas, cherchant le mécanisme. Puis, soudain, alors qu'elle désespérait de le découvrir avant le réveil de Jean, elle remarqua une assiette ébréchée, dénuée de poussière et adossée à la paroi. Elle la retira.

Une pierre saillait derrière.

Ameline la manipula.

L'instant suivant, l'étagère tout entière s'enfonçait, libérant un passage obscur et étroit.

Consciente de pénétrer dans un lieu qu'aucune femme n'avait encore visité, Ameline s'avança en retenant son souffle, avant d'écarquiller des yeux comme des soucoupes.

— Alors ça ! ne put-elle s'empêcher de lâcher, saisie d'autant de surprise que d'effroi.

Devant elle, envahissant l'espace au milieu d'imposantes jarres de terre cuite, quatre tas de pièces d'or atteignaient presque le plafond. Une cinquième lui arrivait à la taille.

Elle vacilla.

Ce n'était pas une fortune. C'était un trésor digne d'un conte.

Elle approcha de ces collines étincelantes, les caressa, les contourna, ahurie. Jusqu'à ce que son regard ne s'en détache et ne se pose sur une étagère que supportait un mur de roche. Une étagère sur laquelle des dizaines de petits bocal de terre cuite étaient soigneusement rangés et étiquetés. Des bocaux identiques à celui dont elle avait vu Jean se servir.

Le cœur suspendu, elle leva son falot devant eux.

*Des dates. Seulement des dates.*

La dernière indiquait la veille.

Elle ne se trompait pas. Jean conservait bien sa semence dans cet endroit. Pis encore, il en tenait registre.

Un sentiment de vide, d'inutilité autant que d'horreur la submergea.

Elle pivota, remarqua alors une longue et épaisse table sur laquelle reposait un athanor.

Elle recula. Glacée.

Même avec une vie entière de labeur, même en comptant l'héritage de ses parents, Jean n'aurait pu amasser une telle fortune. L'évidence était là sous ses yeux et elle eût été sotte de ne pas l'admettre : son époux était un alchimiste.

Mais pas n'importe lequel.

Là où, racontait-on, certains arrachaient des cœurs de nourrissons pour fabriquer de l'or, lui utilisait sa semence<sup>5</sup>. La semence d'un avare.

*Quoi de plus puissant pour servir un besoin, éperdu, de richesse ?*

Un sanglot lui remonta la gorge.

— Un monstre. Mon époux est un monstre, murmura-t-elle, la voix brisée.

Elle tourna les talons, écoeuvée.

Avant de refermer, elle avisa une statue prise dans une niche. Saint Laurent. Jean l'entretenait d'une rangée de cierges. La sculpture était identique à celle qui se trouvait de l'autre côté du mur, dans la crypte de la chapelle où Ameline priait chaque jour depuis son mariage.

Une statue à deux faces.

Comme Jean. Comme elle qui, désormais, allait devoir vivre de semblant.

Elle remonta les deux escaliers, remit la clé à sa place, discrètement. Sans un seul regard pour Jean.

Lui dormait toujours, avalé par ses certitudes, ses faux-semblants, son immense douleur et ses renoncements.

Réfugié dans ce sommeil, il ne vit pas qu'une tempête s'annonçait, prête à tout ravager sur son passage.

## 16.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 7 août*

— Je veux jouir, lança Ameline en poussant la porte de la boulangerie, fort heureusement déserte.

Derrière son comptoir, Gertrude éclata d'un rire joyeux.

— Faudrait savoir !

— Je veux jouir avec ça, insista Ameline en arrachant de sa besace l'objet le plus précieux aux yeux de Jean. Après sa fortune.

Gertrude écarquilla des yeux.

— Est-ce ce que je crois ?

Ameline hocha la tête.

— Ah ça ! Bertrand ! Viens vite ! beugla Gertrude en direction de l'arrière-salle.

Le boulanger parut aussitôt, les mains couvertes de farine.

— Regarde ! On dirait que nos conseils ont porté, gloussa Gertrude.

Ameline ne répondit pas. Elle ruisselait de colère.

— Foutredieu ! s'exclama Bertrand, surpris.

Il ne s'attendait pas à un tel revirement. Aussi rapide surtout. Cela le chagrina pourtant plus qu'il n'en fut ravi.

— C'est que j'ai une fournée à surveiller, Ameline.

— Je m'en charge, lui accorda Gertrude. Allez dans la réserve et refermez bien les trappes, les clients seront là d'ici une demi-heure.

— Oh ce sera amplement suffisant ! affirma Ameline.

— C'est ça ! se mit à rire Gertrude en lui envoyant un baiser du plat de la main.

Ameline n'y prêta pas attention. Elle ne songeait qu'à sa vengeance. Une vengeance qu'elle avait ruminée chemin faisant, sous le cagnard. Point de caresses, point de farine, point de fioritures.

Ah Jean jouait à l'alchimiste ! Ah Jean voulait la voir enfournée pour avoir la paix ! Ah Jean voulait qu'elle s'en régalât ! Eh bien lui aussi allait s'en régaler !

Que Bertrand, derrière, descendît les marches, le cœur aussi gourmand que chagriné ne lui vint même pas à l'idée.

À peine arrivée en bas, singeant Gertrude la veille, elle se mit donc à quatre pattes puis jeta ses jupons par-dessus sa nuque.

Quelques secondes passèrent ainsi, sans que rien ne vînt. Au bout d'une minute, elle repoussa le tissu et tourna la tête vers Bertrand. Il s'était assis sur la dernière marche de l'escalier.

Une bouffée de rage emporta Ameline. Il n'allait pas lui bouter froid, lui aussi !

— Alors quoi ? Qu'attends-tu ? l'invectiva-t-elle.

— Pas comme ça.

— C'est pourtant ce que tu voulais hier ! Et ce matin ! Et moi, maintenant, c'est comme ça que je veux.

Il la couvrit d'un regard et d'un timbre affectueux.

— Je ne sais pas ce que tu veux, Ameline Petit Bon, mais je sais que ce n'est pas de cela dont tu as besoin.

Elle resta sottée. Regagnée par une pudeur qu'il avait su faire taire, hier, par sa douceur, elle s'assit au milieu des sacs, cette fois, bien fermés, de farine.

— Et de quoi ai-je besoin ? demanda-t-elle, résignée.

— Certainement pas d’être pilonnée. Tu es en colère. Et la colère ne sert pas l’amour.

— Ce n’est pas de l’amour, c’est de la fornication, s’avilit-elle en reprenant les mots de Jean.

Bertrand vint s’agenouiller devant elle, son long visage gaillard soudain altéré.

— Dommage que tu penses cela.

— Pourquoi ?

— Parce que c’est la première fois que nous sommes seuls toi et moi.

— Et ?

Pour toute réponse, il prit entre ses doigts ce menton provocateur qu’elle tendait vers lui, puis se pencha sur ses lèvres. Il les cueillit avec une délicatesse qu’elle ne lui connaissait pas. Il n’enroula pas sa langue à la sienne, il la butina. La fureur d’Ameline se liquéfia, fondue à cette caresse humide. Il lui sembla soudain qu’on la douchait d’une eau tiède. Bertrand la fit lentement basculer en arrière. Il ne se coucha pas sur elle mais à côté d’elle, sans pour autant cesser de l’embrasser, jouant de la douceur farineuse de ses mains sur ses joues, son front, sa nuque, la base de son cou. Peu à peu, Ameline sentit son corps se détendre, son esprit quitter l’ancre secret de Jean, s’évader, suivre le cours de cette rivière sur laquelle ondulait le radeau de Bertrand. Instinctivement ses mains s’enroulèrent aux siennes, à son visage, tandis qu’en elle, la rivière grossissait, cherchant une issue à ce souterrain voyage.

Lorsqu’il la laissa enfin reprendre souffle, ce lui fut comme un déchirement.

— Chut, murmura-t-il, en apposant un doigt sur cette bouche qui voulait retrouver la sienne.

Vaincue, elle s’abandonna.

Sans la quitter des yeux, il délaça sa gorge, prenant toutefois le temps de tracer des arabesques sur sa naissance, d'apaiser de sa paume ouverte les battements désordonnés de son cœur. Lorsque ses seins jaillirent à l'air libre, il sembla à Ameline qu'on venait de la détacher de fers invisibles. Elle laissa couler sa nuque dans l'inconfort des sacs, appela, de ses mains, celles de Bertrand au-dessus de ses monts blancs. Il y imprima son souffle, la morsure délicate de ses dents étonnamment soignées, lécha, palpa, enroula, jusqu'à ce que le désir de lui s'imprégnât si fort en elle qu'elle l'implora de l'embrasser plus bas, entre ses cuisses. Il prit son temps, écarta les jupons, la déshabilla comme on effeuille une marguerite, lui refusant grâce pour mieux la sentir s'ouvrir.

Ameline Petit Bon ne songeait plus au pilon en bois d'olivier qu'elle avait ravi à son époux. Ce pilon qui lui servait, depuis toujours, à broyer ses épices avant de les rajouter à ses pâtés. Ce pilon avec lequel elle avait voulu que Bertrand la prenne. Afin de le profaner, de le souiller. Par esprit de vengeance. Quand bien même elle n'y aurait trouvé aucun plaisir.

Non.

Elle ne songeait plus qu'à s'offrir à cette vague douce, bienfaisante, qui, étouffant sa rancœur, la ramenait vers la vie, vers cette part d'elle, facétieuse et joviale, que Jean avait abîmée.

Bertrand l'embrassa tendrement avant de revenir la butiner, l'oppresser de désir, la tendre comme la corde d'un arc. Jusqu'à chuchoter contre son oreille :

— Quel pilon veux-tu maintenant ?

— Le tien, murmura-t-elle, vaincue.

Bertrand n'attendait que cela.

Il s'enfonça en elle avec la même attention, la regarda s'arquer, se pâmer, puis, lentement, lorsqu'il plongea son regard dans le sien ébloui, rouler des hanches pour accompagner son va-et-vient.



## 17.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 7 août*

Deux heures plus tard, la colère d'Ameline avait été usée par de nombreuses et extravagantes positions. Mais le poids du secret de Jean n'avait pas disparu de son cœur pour autant. Il fallait qu'elle le partage. Et si elle ne se trompait pas, ayant reçu ses clients, tenu comptoir et compté sa caisse tandis que Bertrand lui donnait son content, Gertrude aurait tout le temps d'écouter ses confidences.

Elle n'eut pas besoin de le lui demander. Quand elle reparut dans la boulangerie, les lèvres gonflées et la mine réjouie, Gertrude pencha la tête de côté, satisfaite, puis planta ses poings sur ses hanches.

— À présent que te voilà repue, vas-tu donc nous dire ce qui justifiait ta belle impatience ? Un autre méchant tour de Jean, je présume.

— Ah ça ! soupira Ameline. J'ai suivi le conseil que tu m'as donné. J'ai réclamé mon dû à Jean. Quelle déconfiture !

Elle se tourna vers le boulanger qui, arrivé derrière elle d'un pas lent, rajustait encore ses braies :

— Plutôt que de me fourbir lui-même, Jean m'a suggéré l'usage d'un amant ! Peux-tu croire une chose pareille, Bertrand ?

— Moi, tant que tu me reviens !... Eh oh ! Qu'est-ce que tu as ? Tu es blanche comme farine !

C'était vrai. Trop d'émotions et de plaisir venaient de faire chanceler Ameline.

— La faute à qui ? ricana Gertrude, ravie, à l'attention de Bertrand. Va donc chercher des chaussons aux pêches et de la citronnade !

— Est-ce bien raisonnable, à l'heure presque de se mettre à table ? s'inquiéta Ameline, dont les jambes avaient si soudainement refusé de la porter que sans le support de Bertrand, elle aurait chu sur les dalles cirées.

— Eh bien il mangera tout seul, ton Jean ! Allez installe-toi, lui imposa Gertrude.

Ils l'attablèrent dans l'arrière-salle, près du pétrin et du fournil, et sans rien demander de plus, la laissèrent boire, manger et reprendre enfin des couleurs. Elle finit par lever vers eux un regard empreint d'amitié affectueuse autant que de reconnaissance.

— Qu'il est bon de vous avoir, quand tout s'écroule autour de moi.

— Allons ! Ton mari se branle, c'est détestable pour toi mais ce n'est pas la fin du monde, se mit à rire Gertrude.

— Et qu'est-ce quand on se met à fabriquer de l'or avec sa propre semence ?

Ils restèrent cois.

— Raconte, demanda Gertrude en lui tendant un torchon et un baquet d'eau.

Alors, tout en rinçant ses doigts poisseux, Ameline raconta. Jusqu'à pousser un soupir à pierre fendre. Pour récupérer son époux, elle ne voyait qu'une solution. Celle qu'en dernier recours, Gertrude lui avait suggérée : le délester de son trésor. Dès le lendemain.

— Le priver de tout cela, soit, mais on ne vide pas une caverne en une nuit. Et puis, s'il moule de l'or avec son mandrin... Ma pauvre, s'époumona Gertrude.

Cette fois, Ameline avait reçu suffisamment de réconfort pour redresser la tête.

— Non, je refuse d'être plainte cette fois. Vous m'avez rendue à la raison tous deux. Il veut de la farce, il en aura. Il veut des cornes, il en portera. Je lui servirai de tout. Mais je me paierai en échange. Avec de la mie de pain, je prendrai l'empreinte de la clé de la cave et m'en ferai faire une pour pouvoir y descendre à ma guise. Enfin, toi tu m'en feras une. Si tu veux bien. On s'étonnerait sinon. Et tu sais à quel point la rumeur...

Gertrude ne la laissa pas terminer.

— Il ne me faudra pas plus de temps que celui que tu prendras à Bertrand, sois tranquille, assura-t-elle, un éclat sombre dans le regard.

— Parfait ! concéda Ameline cette fois. Dès que j'aurai cette clé, je profiterai de l'heure de la sieste pour récupérer les premiers ballotins. Vous en aurez autant que je pourrai en porter, discrètement, chaque jour. Distribuez-les aux pauvres, dans les églises, usez-en pour votre compte. Cela m'est indifférent. J'en ferai de même. Il faudra bien, un jour qu'il me demande des comptes. Au moins, jusque-là, aurais-je allégé la misère des autres à défaut de la mienne !

— Je te reconnais bien là ! s'attendrit Gertrude, en la serrant dans ses bras.

— Oh, Gertrude ! Si je suis généreuse, c'est bien parce que tu m'en as donné le modèle !

*Si tu savais, pauvrete, ce qu'il en est vraiment !* s'étouffa Bertrand, en évitant le regard gourmand de Gertrude par-delà l'épaule d'Ameline.

Ameline qui enchaînait déjà :

— Je veux juste que nul ne sache d'où vient cette manne.

— Nul ne le saura, sois tranquille, assura Gertrude d'une voix rauque.

Ameline se dégagea, soulagée soudain d'une part de son fardeau.

— Je vais rentrer maintenant.

Au passage, Bertrand lui garrotta la taille d'une main possessive :

— Mon palet vaut bien plus que l'or fabriqué par le sien. Ne l'oublie pas.

Ameline se laissa embrasser voluptueusement pour n'avoir pas à répondre. Tout flamboyant qu'il fût, ce gourdin avait apaisé son ventre, pas son cœur. Et moins encore sa rancune.



## 18.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 7 août*

Comme elle s'en doutait, durant son absence, Jean Petit Bon avait rouvert sa devanture, fait son chiffre puis, le soir tombant, avait tourné l'écriteau indiquant la fermeture de la rôtisserie. Il nettoyait le tournebroche quand elle poussa la porte. Malgré son retard, il l'accueillit comme à l'accoutumée, avec un sourire.

Ameline le lui retourna du bout des lèvres.

Elle n'avait pas envie d'être aimable. Mais pas envie non plus de reprendre une discussion stérile. À quoi bon ? Ce n'était pas par la force qu'elle gagnerait son attention et son amour, mais par la ruse.

Si elle y parvenait un jour.

Elle dénoua les lacets de son chapeau et accrocha ce dernier près de la porte, sur l'arrondi d'une patère.

Derrière elle, Jean lança, faussement jovial :

— Il reste du lapin. Je pourrai le vendre demain mais je sais à quel point vous en êtes friande...

Elle se mordit la lèvre quelques secondes, tentant de tempérer le cinglant de sa réponse. Elle n'y réussit pas.

D'un mouvement dansant, elle pivota vers lui.

— J'étais... Mais vous l'avez dit vous-même, mon mari. Il fallait que mes goûts changent. Le lapin est si pressé de détalier qu'il en chie sous lui, souillant même sa partenaire. Désormais, je lui préfère le cochon, le cochon

bien charnu au groin vaillant et fouissant, qui lui, au moins, sait labourer la terre et changer le purin en blé.

Jean devint blême. Sa voix tomba.

— J'en déduis que vous n'avez pas malaxé que du pain...

Une moue dédaigneuse aux lèvres, elle sortit une miche de sa besace et la posa devant lui.

— Savourez-le... pour ce qu'il vous coûte cette fois et vous coûtera désormais. Moi, je n'ai pas faim.

Elle gravit l'escalier avec plus de larmes dans le cœur que de mérite. Elle avait été vulgaire. Cela ne lui ressemblait pas.

Elle entendit Jean soupirer. Davantage de satisfaction que de regret, en déduisit-elle avant d'ouvrir grand les volets sur le crépuscule.

Une étoile s'éclaira.

C'est à ce moment, très précis, que l'évidence foudroya Ameline Petit Bon. Quel qu'il soit, elle aimerait toujours cet homme. Alors, plus encore que puni ou roué, Jean devait, à tout prix, être sauvé.

## 19.

*Cabane d'Annie Souche*

*Le 8 août*

C'était au pied de la Sainte-Victoire, dans une cabane de berger qu'elle tenait de son père, qu'Annie Souche recevait ses patients. Patient, il fallait l'être, car la file d'attente était longue devant cette défaisieuse de maux. On racontait, et Ameline était toute prête à le croire, que le don de la guérisseuse lui venait de la foudre. Elle en aurait été frappée trois fois. Comme si le ciel, en lui tombant sur la tête, avait voulu s'y ancrer profondément. Du coup, disait-on, elle bénéficiait de faveurs particulières. Pour certains, ces faveurs venaient de Dieu, pour d'autres du diable. Fille de l'un ou fille de l'autre, peu lui importait, à elle.

Ronde, l'œil pétillant et le cheveu brun piqueté d'argent, elle avait traversé les âges avec la même dévotion. On la craignait bien moins qu'on ne l'estimait. Car, de mémoire, si Annie Souche avait jeté des sorts, personne ne s'en était jamais plaint ou ne l'avait vérifié. Parfois, elle repoussait la mort, arrachant à ses téméraires visiteurs des hurlements effroyables. Hurlements qui auraient fait fuir les suivants s'ils n'avaient vu des boiteux repartir sans leur canne, des grêlex le teint frais et des souffreteux la louant. D'autres fois au contraire, au lieu de plonger ses mains, ses ongles dans les chairs, de triturer les viscères pour les détordre, de rajuster les os, les tendons ou les nerfs et, prétendaient ceux qui l'avaient vécu, de les secouer à l'aide de l'un de ces éclairs foudroyants qui prenaient désormais source en elle, elle devenait délicatesse.

D'un pouvoir apaisant, elle accompagnait les incurables sur leur dernier chemin, affirmant, avec une sagesse toute particulière, que chacun faisait son temps et qu'il fallait passer pour renaître autrement. Ils mouraient l'âme sereine, certains de connaître, grâce à elle, les visions sublimes de rivières et de jardins dans des enclos de lumière.

Sa renommée avait, depuis longtemps, franchi les portes de la Provence. Même le roi René avait fait appel à elle, un jour que, tombé de cheval à quelques lieues de là, il s'était foulé la cheville. Depuis il parlait d'elle avec respect, s'inclinait lorsque, avertie qu'il était souffrant, elle lui faisait remettre l'un de ses onguents par l'intermédiaire d'un patient. Des onguents, des potions, elle en possédait pour tout. Pour les jambes lourdes, les menstrues douloureuses, les plaies, les bosses, les coups, la toux, la courante... et même, affirmait la reine dont la beauté ne fanait pas, pour préserver les traits des ravages du temps.

— Allez, hop, suivant ! clamait Annie Souche sur le pas de sa porte vermoulue, sans jamais tendre la main pour recueillir un sou.

Elle n'était pas de ceux qui réclament une aumône. On la gratifiait de ce que l'on possédait. Une douzaine d'œufs, quelques simples, du gibier. On s'occupait de son maigre linge, de sa frêle maison. Tout lui convenait. Tout pourvu qu'en la quittant, d'une manière ou d'une autre, un mieux-être eût envahi les corps, les cœurs et les esprits. Tout pourvu que, d'avoir défait la misère des autres, la sienne ne pesât rien.

Ameline se souvenait d'elle. Elle venait d'avoir dix ans lorsque ses jambes avaient chu sous elle. Tous les médecins d'Arles s'étaient penchés sur son cas, davantage par curiosité que pour la guérir, puisque, en ce temps-là, Marguerite Bonnot n'avait pas les moyens de payer leurs services. Ameline ne comprenait pas pourquoi elle devenait difforme, décharnée, pourquoi elle ne pouvait plus marcher, bouger, pourquoi son corps jusque-là orgueilleux et fidèle la lâchait brusquement, au point que physiquement on

ne voyait plus en elle qu'un monstre. Et puis Annie Souche s'était présentée devant leur porte. En la regardant paraître, ce flot d'incompétents s'était enfui sans demander leur reste. Ameline s'en souvenait, oui, de cette petite femme énergique qui avait plongé dans ses yeux comme au fond de son âme, qui l'avait embrassée sur le front avant de chuchoter :

— Aie confiance.

Ameline avait eu confiance.

Les mains s'étaient posées sur elle. Ameline s'était sentie ravagée par des picotements, des brûlures, partout dans ses membres qui, quelques secondes auparavant, ne sentaient plus rien. Elle se rappelait aussi qu'elle avait pleuré. Longtemps.

Enfin, Annie Souche avait dit à Marguerite Bonnot qui se tordait les mains d'angoisse :

— Je vais la guérir. Mais il faudra de la patience.

Ameline n'avait jamais oublié le goût amer de la potion qu'elle lui avait fait avaler ensuite, les sarcasmes de Cassagne, puis la peur de ce dernier devant le regard sombre et méprisant que lui avait jeté Annie Souche avant de dérouler sa couverture dans un coin de la pièce. Trois mois durant, la guérisseuse était restée là, s'occupant d'elle régulièrement. Et d'autres gens d'ailleurs, avertis de sa présence.

Le jour où Ameline s'était remise à chanter et à danser, rose enfin éclosée dans son écrin d'épines, Annie Souche avait ramassé son baluchon et était repartie, non sans lancer, désinvolte, à Marguerite :

— Il y a certains maux que seul le courage ou la Pipe<sup>6</sup> peuvent guérir. Je préfère le premier à la seconde, mais je ne suis pas toi.

Quatre ans plus tard, avec la signification réelle de cette Pipe, Marguerite découvrait qu'elle pouvait allier les deux. Sans plus d'état d'âme envers son abominable époux, elle concassait les graines de l'une des plantes les plus toxiques de Provence.





## 20.

*Cabane d'Annie Souche*

*Le 8 août*

— Allez, hop ! Suivant !... Mais je te reconnais toi ! Tu es ma petite Ameline ! Allons, entre. Antonin, au lieu de soupirer qu'elle n'a pas l'air malade, je te rappelle que toi tu l'es encore moins ! Tire donc la brebis et sers du lait à tes voisins. Après, si poireauter te décourage, reviens demain ! asséna d'un trait Annie Souche avant de refermer la porte, laissant le sieur Antonin penaud sur l'une des pierres qui bordait le chemin.

Il faisait doux dans la cabane de moellons. Le toit de tuiles bénéficiait de l'ombre d'un platane à la ramure si puissante qu'une bonne trentaine de personnes trouvaient refuge dessous en plus de l'habitation.

Ameline ne sut si elle devait suivre l'élan de son cœur et serrer Annie Souche dans ses bras. Elle était encore à se le demander, quand la guérisseuse trancha pour elle en lui claquant deux bises sonores sur les joues. Annie Souche, c'était connu, n'était démonstrative que de ses dons. Avec les adultes du moins, car les enfants sautaient sur ses genoux et la câlinaient à tour de bras. Ameline en ressentit plus d'émotion encore. Elle la retrouvait telle qu'en son souvenir : joviale, chaleureuse, quand bien même la guérisseuse ne s'embarrassait ni de cérémonial ni de tact.

— Roi ou mendiant, tout du pareil au même ! Je n'attends pas plus de l'un que de l'autre et ils chient tous par le même endroit, affirmait-elle toujours à qui s'inquiétait de sa trop grande franchise.

Force était de le reconnaître : un tempérament semblable ne s'achetait pas. C'était à la fois ce qui faisait la puissance et la faiblesse de ce petit bout de femme, car comme chacun le savait, ceux qui réussissaient le mieux en ce monde n'avaient pas « un cœur, gros comme ça ! ».

La gorge nouée face à ce regard protecteur, affectueux et permanent qui, elle en fut convaincue, traverserait les vies futures d'Annie Souche, Ameline resta immobile, à sourire stupidement.

Émue autant qu'elle, la guérisseuse lui tapota la joue.

— Faut que je termine la préparation d'Antonin. Il me gonfle, celui-là, à piailler tous les matins ! Comme si j'y pouvais quelque chose que sa femme ronfle ! À moins de lui casser le nez pour le remettre droit ! Mais je ne le lui dis pas, cet idiot n'attend que ça !

Elle retourna vers un mortier d'albâtre qui trônait au milieu d'une brassée de simples puis ajouta :

— Allez, assieds-toi et raconte. Faut pas être devin pour voir que ce n'est pas le corps, cette fois, qui te tourmente.

— C'est mon époux, avoua Ameline en se laissant choir sur un tabouret qui en avait vu d'autres, près d'une longue table qui servait à la fois aux repas et à soigner ceux qui s'y étendaient.

Ayant pivoté vers elle, Annie Souche cala d'une main son mortier sous sa poitrine généreuse pour, de l'autre, mieux moudre ce qu'elle venait d'y jeter.

— S'il te bat, tu connais la solution, et pas celle de ta mère cette fois ! insista-t-elle d'un ton comminatoire.

— Pour m'échauffer, ne serait-ce que le cuir, il faudrait qu'il me touche ! soupira Ameline, sa triste histoire contenue tout entière dans ce constat.

Le pilon d'Annie Souche resta dans sa main levée tandis qu'une odeur de girofle gagnait la pièce.

— Je vois. C'est donc toi l'épouse de Jean Petit Bon...

Ameline sursauta :

— Comment s...

Annie Souche haussa les épaules.

— Dans ce pays, on s'accorde aux ardeurs de la terre, du soleil, du vent. On est vivant ! Le seul qui, de réputation, est né le cul dans la tombe, c'est lui.

Une fraction de seconde, la vision d'un nourrisson s'époumonant dans une fosse commune, entre une montagne d'or et un étron frappa Ameline. Elle ne put s'empêcher de sourire tristement.

— Il me préfère sa fortune. Son immense fortune.

— T'intéresse-t-elle ?

Des parfums âpres et doucereux à la fois se mélangeaient au rythme régulier du broyage d'Annie Souche, ramenant soudain Ameline dans le creux douloureux de son enfance. Elle revit son père frapper sa mère parce qu'elle avait dépensé un sou de trop pour faire ressembler de vieilles chaussures. Elles avaient presque vécu de rien après sa mort, et puis la chance avait tourné. Mais celle-ci était née du travail de leurs mains, de leur courage et de leur complicité, quand d'autres se seraient élevées par la ruse, le mensonge et la trahison. Tout ce qu'elle était prête à accepter aujourd'hui pour atteindre son but et sauver Jean. Pour autant, elle était toujours la même.

— La richesse ? Non merci ! Ni hier quand j'étais Cassagne, ni aujourd'hui que je suis Petit Bon. Je le veux lui, pas son argent. Auriez-vous une solution ?

— Un philtre d'amour ?

— Oui ! s'enthousiasma Ameline.

Annie Souche exhala un profond soupir. Elle remua quelques secondes encore sa mixture, puis, l'ayant vidée dans un petit pot de terre cuite,

s'essuya les mains au torchon jeté sur son épaule. Elle tira un tabouret et s'installa en face d'Ameline, comme autrefois à Arles.

Tel une baguette magique, elle pointa son index en direction du jardin d'Ameline.

— Il est là, ton philtre.

— Vous voulez extraire...

— Pfff ! s'en amusa Annie Souche. Je veux que tu l'utilises pour ce qu'il est. Le plus ensorceleur des chaudrons.

Ameline secoua la tête, désespérée.

— Il n'en veut pas ! Il préfère encore que je prenne un amant.

— Les deux ne sont pas incompatibles !

— Dame Annie, l'implora la pauvrete, j'ai essayé, c'était doux, c'était bon, mais ce n'est pas lui.

Attendrie, la guérisseuse lui replaça une mèche derrière l'oreille.

— Seul l'amour est magie. C'est ce qui m'a permis de te sauver autrefois. Il semble que tu en aies gardé de sérieuses séquelles pour chérir pareil énerguemène ! Enfin ! Je me renierais moi-même si je te reprochais ta déraison.

— M'aiderez-vous ?

— Évidemment ! Je ne t'ai pas guérie hier pour que tu meures de langueur aujourd'hui. Mais pour ce type de maux, le remède viendra autant de ton courage que d'une pipe. Et je ne parle pas, cette fois, d'aristoloche des vignes ! précisa-t-elle en la voyant blêmir.

— Quelle que soit la pipe, faudrait encore la lui faire accepter ! Il ne fume pas, ne boit pas, ne fourre pas et met sa semence en bocal. Alors du courage, du tempérament, du désir et de l'espoir, je n'en manque pas ! Ce qu'il me faut, c'est une vraie solution !

Annie Souche ferma les yeux, en proie à une intense réflexion. Du dehors, des bêlements agressifs se mêlaient à des moqueries et des rires

d'enfant. Antonin avait affaire à une brebis aussi récalcitrante que les ronflements de son épouse. Pas plus qu'Ameline, Annie Souche ne s'en inquiéta. Lorsqu'elle releva les paupières, un éclat facétieux brillait dans ses prunelles de jais.

— Petit Bon sait-il que nous nous connaissons ?

— Il ignore même que j'ai été malade enfant. Quant à ma visite d'aujourd'hui, c'est sur la mule de mon amie Gertrude que je suis venue. Il me croit avec mon amant. Pfff...

Annie Souche se frotta le menton devant cette rage qui sourdait sous le désespoir. Tant de dévotion. Jean Petit Bon devait, pour refuser de s'en rendre compte, avoir une bonne raison.

— J'imagine qu'espérant de moi un sortilège, tu lui as emprunté un objet précieux...

Ameline sortit de sa besace le pilon qu'elle y cachait soigneusement depuis la veille.

— Il sert à la confection de ses pâtés. Un neuf en changerait le goût inévitablement. Sentez, il fleure bon les épices tant il en est imprégné depuis deux générations. Je le vois le chercher depuis hier, avec une angoisse non dissimulée tout en se servant d'un autre, fendu, qu'il a remonté de la cave.

— Te l'a-t-il réclamé ?

— Pour cela, il faudrait qu'il me soupçonne. Or, pas une seconde Jean imaginerait que je veuille sa ruine, même s'il me sait en colère contre lui. J'ai toujours montré notre intérêt commun.

— Bien. Alors tu vas remettre ce pilon à sa place comme s'il ne l'avait jamais quittée.

— Il va s'en étonner.

— S'il t'en parle, feins la stupeur, affirme même que tu l'as vu s'en servir.

— Il m’assurera du contraire.

— Alors inquiète-toi...

— De ce qu’il perd la tête ?

— Oui.

— Qu’avez-vous dans la vôtre ?

L’œil d’Annie Souche pétilla plus encore.

— Des idées, mais il me faut un peu de temps pour les rassembler. Je suppose que nous pourrons compter sur quelques complicités. Celle de ta chère mère ? J’ai ouï dire qu’elle agrandissait son échoppe et qu’elle allait bientôt se remarier.

— Oui, avec Georges Trubert.

— Parfait. Qui d’autre ?

— Gertrude Calipo, mon amie. C’est elle qui m’a prêté sa mule.

Annie Souche fronça les sourcils. La Calipo ne lui plaisait guère même si elle ne pouvait rien lui imputer d’autre qu’un orgueil démesuré. Il y avait bien cette rumeur à propos de la mort de ses parents. Mais à cette époque, ayant été appelée à Gardanne pour soigner un berger, Annie Souche n’avait guère pu vérifier par elle-même que cet accident n’avait pas été provoqué. Et puis, des essieux qui cassaient, cela se voyait tous les jours. Et Annie le savait mieux que personne. Ceux que l’on jalousait étaient les premiers à être décriés.

— Il y a aussi Bertrand, son boulanger. C’est lui, mon amour, avoua Ameline en rougissant.

— Je vois, conclut Annie Souche. Une belle équipe de coquins. Nous ne ferons appel à eux qu’en cas de réel besoin. Mais continue à accepter leurs largesses si elles te servent ou te font du bien.

Ameline hocha la tête puis lui ayant montré l’une des pièces d’or de son époux, lui expliqua ce qu’elle comptait faire du reste.

Annie Souche tordit la bouche.

— Ces pièces sont très anciennes. Et facilement reconnaissables. Alors, si l'une d'elles lui revenait en main en paiement de l'un de ses pâtés, il comprendrait vite que tu te venges. N'en distribue pas trop. Il y a mieux à faire : vérifier l'origine de ce trésor. On raconte que les enluminures profanes de Trubert sont appréciées même du pape. Réclame son aide.

— Au pape ? s'étrangla Ameline.

Annie Souche se leva. Antonin, dehors, commençait à trouver le temps long. Il ruminait derrière le battant.

— À Trubert. Il saura quoi dire au pape pour ne pas attiser de trop sa convoitise tout en lui montrant quelques pièces.

Elle ouvrit brusquement la porte, faisant blêmir et reculer Antonin.

— File où je te change en scolopendre ! gronda-t-elle en lui remettant sa préparation. Et ça vaut pour tous ceux qui gêteront le chant des cigales avec leur impatience !

Elle referma la porte, trouva Ameline qui pouffait derrière sa paume.

— Tant qu'ils le croient, commenta Annie Souche en lui retournant un clin d'œil. Où on en était déjà ?

— À Georges Trubert et au pape.

— Ah oui. Il faudrait monter une jolie farce pour contraindre ton époux à se délester lui-même d'une partie de sa fortune, ce qui lui éviterait de douter de toi s'il voyait circuler son or. Ta mère en trouvera le moyen.

— Elle vient dîner ce soir avec Georges Trubert.

— Parfait. Passe les voir en me quittant. Plus vite nous agirons, mieux ce sera.

— Et ensuite ? demanda Ameline, le cœur regagné d'espoir.

— Ensuite, se mit à rire Annie Souche de ce rire qui semblait déplacer des montagnes, ensuite, ma chère enfant, grâce à la potion que je vais te remettre, je ferai mon entrée. Et je te promets que ton cher époux s'en souviendra longtemps.





## 21.

*Palais royal*

*Le 8 août*

Georges Trubert s'était remis très vite du traquenard dans lequel, au propre comme au figuré, il s'était fourré. Marguerite Bonnot ne le châtrerait point de son plaisir comme, hélas, le font tant d'épouses au lendemain des noces ou d'une maternité. Elle aimait trop se pendre à son cou.

Convaincu de faire son bonheur, fût-ce malgré lui, le roi René le couvrait de largesses : il venait de le déménager dans un atelier plus éclairé, promesse de juteuses commandes en plus de ses émoluments, fort généreux déjà, de valet de chambre.

Le couple que Georges Trubert n'allait pas tarder à former avec Marguerite Bonnot serait bientôt l'un des plus riches de Provence.

Trubert se voyait d'autant plus chanceux que n'ayant pas eu d'enfant et ayant passé l'âge d'en faire, il allait se trouver nanti, pour beau-fils, de Jean Petit Bon, dont le roi ne tarissait pas d'éloges. Et de cette jolie Ameline que, ma foi, s'il n'avait fiancé la mère, il aurait volontiers rompue de toison.

Elle se tenait devant lui, le teint rougi par le soleil malgré ce large chapeau de paille qu'elle venait d'ôter. Ce n'était certes plus une rose en bouton : elle fleurait les vingt-trois ans. Mais de ses deux mains, il se serait bien vu mesurer sa taille de guêpe ; d'un pas, glisser un genou entre ces cuisses qu'il devinait musclées sous le bリアud fleuri. Oui, sans conteste, il se serait réjoui d'enfourer son long nez dans la blondeur de cette poitrine que l'effort autant que la chaleur soulevaient par-delà la lisière du décolleté. Ah,

culbuter ! Cul... buter ! S'il ne devait avoir qu'un seul regret, ce serait, puisqu'elle allait devenir sa fille, de ne pouvoir le lui proposer.

— Vous devez être assoiffée, pauvrete ! réagit-il en la voyant à la fois se racler la gorge et s'éventer.

Sans attendre de réponse, il dépêcha le domestique qui l'avait annoncée, puis, l'entraînant délicatement par le coude, l'amena à s'asseoir sur un banc.

Ameline avait les jambes coupées. Même s'il y avait peu de distance à couvrir, de la boulangerie où elle avait laissé la mule, au palais, cette chaleur lui avait desséché la gorge.

Elle remercia Georges Trubert qui venait de tirer le rideau pour adoucir la température de la pièce.

— Qué cagnard ! soupira-t-il. Me voici courbé depuis ce matin, bienheureux d'autant de lumière sur ma feuille que souffrant mille morts sous son éclat. Un géant n'eût pas vidé plus de cruchons d'eau que moi en quelques heures.

— Puis-je voir ? demanda Ameline, curieuse de son travail.

Il l'y invita d'un geste de la main.

Elle s'arracha à son assise pour se pencher au-dessus des gravures du livre d'heures, éclairé par un rai de soleil que Trubert, généreusement, venait de lui rendre.

Le trait était habile, les couleurs vives, l'or omniprésent sans être ostentatoire. Trubert possédait un talent indéniable. Elle en fut ravie. Avant de se confier à lui, dont elle ignorait tout au fond, elle avait tenu à s'assurer qu'il n'avait pas abusé la bonté du roi René par quelque artifice. Et l'amour de sa mère par la même occasion. Ce siècle avait son lot de faiseurs de miracles, de faux mendiants et autres trompeurs invétérés. Or, Annie Souche avait bien insisté sur la nécessité de gens de confiance.

Le domestique entra, son plateau chargé à la main. Tandis qu'il les servait d'une citronnade, tous deux reprirent place, Ameline regagnant celle qu'elle avait délaissée, Trubert son tabouret. La lumière, tamisée de nouveau par l'épaisseur des tentures, plongea aussitôt la pièce une atmosphère propre aux confidences.

Ameline prit le temps d'un godet, puis d'un autre, et enfin d'un troisième avant d'ourler sur le promis de sa mère l'éclat de ses prunelles d'émeraude.

— Serait-ce un trop lourd fardeau si, par anticipation, je vous appelais père ?

*Puisqu'il le faut, autant m'y résigner déjà,* soupira intérieurement Trubert.

— Je vous reçois déjà comme ma fille, affirma-t-il sans mentir.

Elle lui retourna un sourire ravi qui eut l'effet contradictoire de lui bander le vit et de le lui rabattre aussitôt.

*Preuve est faite,* en déduisit Trubert, *qu'on peut brandir l'étendard de la victoire et, l'instant d'après, fauché d'un trait, le perdre sur le même champ de bataille.*

Bien loin de ces fantasmes allégoriques, Ameline suivit ce cheminement d'idée qui avait guidé ses pas jusqu'à lui.

— Je sais que nous nous voyons ce soir, et j'en suis heureuse, mais j'avais à vous entretenir en toute discrétion.

— Je vous écoute, ma chère.

— Vous connaissez mon époux de réputation, et pas uniquement par le biais de ma mère, que je pensais trouver ici, d'ailleurs, puisqu'elle n'était pas à son atelier.

— La reine Jeanne avait besoin d'un point sur un bリアud. Marguerite ne sera pas longue. Mais je vous en prie, poursuivez.

— Soit. Jean étant donc ce qu'il est, il m'est impossible d'entreprendre un long voyage sans en justifier la nécessité. Or, je veux qu'il ne sache rien de ce que je manigance. C'est pourquoi — elle se racla la gorge — j'ai pensé à vous.

— Bigre ! Vous m'intriguez...

— J'ai besoin d'une faveur... du pape.

— Du pape ? s'étrangla Trubert. Mais le pape est à Rome !

— Là est mon ennui. Assurément si le Saint-Siège était resté à Avignon, je n'aurais pas eu besoin d'ambassadeur pour m'y rendre.

— Vous voulez que je me rende à Rome ?

Elle battit des cils et Trubert, retrouvant sa qualité de portefaix, sut que, quelle qu'en fût la raison, il était déjà parti.

La raison, Ameline la donna une fois que Marguerite Bonnot les eut rejoints : le pape devait examiner les pièces d'or de Jean. Lui seul saurait déterminer si elles étaient de nature alchimiste ou comme le pensait Annie Souche, tirée d'un trésor réel et ancien. Bien évidemment, Jean ne devrait rien en savoir.

— Cela va de soi, ma chère enfant, assura Trubert, convaincu de pouvoir tirer, lui aussi, bénéfice de ce voyage. Mais il me faudra plusieurs échantillons.

— Vous les aurez, assura Ameline. Et davantage encore en guise de remerciement. Car Annie Souche pense qu'il faut obliger Jean à se délester de lui-même d'un peu de sa fortune. J'y ai réfléchi sur le trajet qui m'a ramenée de sa cabane. Et je pense que le meilleur moyen serait qu'il investisse dans votre affaire, mère.

Marguerite Bonnot gonfla le jabot d'aise avant d'afficher une moue sceptique.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

Un soupir ébranla Ameline.

— De la manière la plus simple qui soit. En l’amenant à penser qu’il ne perdra rien et que, tout au contraire, ce prêt ne servira qu’à augmenter sa fortune.

Un rire clair résonna dans l’atelier d’enluminure.

— S’il ne s’agit que de cela, fais-moi confiance, ma chérie ! Ton époux n’est pas le seul à savoir plumer une volaille. Pour ta cause, je veux bien ressortir de l’oubli mes vieilles recettes.

— Et moi, les assaisonner avec tout l’amour que je porte à votre mère, assura Trubert dans un geste grandiloquent.

Ameline leur retourna leur sourire. Il ne lui plaisait guère de duper Jean, mais Annie Souche l’avait affirmé avant qu’elles ne se quittent, et Ameline avait toute confiance en elle : on ne connaissait véritablement la valeur des choses qu’au moment de les perdre vraiment.

Dans les jours à venir, elle ne s’appliquerait plus qu’à cela : faire perdre pied à Jean jusqu’à devenir sa béquille. Aussi indispensable à sa survie que l’or l’avait été jusqu’à présent.



## 22.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 8 août*

Ameline arriva chez elle peu après midi.

Jean était encore occupé avec sa clientèle.

Elle n'avait pas l'intention de justifier sa longue absence. Puisqu'il voulait la voir dans les bras d'un amant, qu'il se le figure donc !

Elle ne songeait de toute manière plus qu'à mettre en place sa farce.

Elle s'activa à ses préparatifs pour le dîner, sachant qu'elle consacrerait l'heure de sa sieste à puiser dans le trésor puis à distribuer des aumônes. Pour ce faire, Georges Trubert lui avait prêté des habits d'homme qu'en un tour de main sa mère avait retouchés à sa taille. Une cape ample sur les épaules, un chapeau, des bottes et, si elle baissait un peu le nez, nul ne la devinerait femme. Elle pourrait ainsi aller et venir à sa guise sans que l'on soupçonne, caché sous les replis du tissu, la valeur de ce qu'elle transportait. Gertrude lui avait bien proposé sa mule, mais Ameline avait craint que ses voisins ne s'interrogent s'ils la voyaient couvrir de lourdes malles la pauvre bête à l'heure où dormait Jean. Mieux valait qu'elle restât discrète. D'autant plus qu'Annie Souche avait été claire. Ce n'était pas tant ruiner Jean qui était important, mais comprendre d'où lui venait cette manne et ce qui l'amenait à repousser sa femme. Ameline était d'accord sur ce point. Mais l'idée de distribuer cet or lui faisait trop de bien pour qu'elle y renonçât.

Gertrude, à qui Ameline s'était confiée avant de se rendre au palais, avait approuvé le plan de la guérisseuse. Abattre la folie de Jean était le moins que l'on pût faire pour sauver ce mariage qui n'en était pas un. Seul Bertrand avait haussé les épaules, disant que quand les dés étaient pipés, il valait mieux recommencer la partie avec un autre. Ameline n'avait pas relevé : elle restait bien trop éprise de son époux, aussi abominable lui fût-il apparu, pour comprendre que le boulanger rêvait d'être cet autre.

Elle était d'ailleurs repartie sans étreinte, repue encore d'hier, mais toujours pas de Jean, et non sans avoir remis à Gertrude l'empreinte de la clé de la cave dans la mie de pain.

Lorsque Jean remonta pour prendre collation, elle était prête à jouer l'étonnée devant la disparition de son pilon. Il lui apparut soucieux, parla peu sinon pour évoquer le menu du dîner avec Marguerite et Georges. Il fut content de ce qu'elle suggéra, puis la félicita pour les pognes à l'anis et les chaussons aux fraises qu'elle avait ramenés de chez Gertrude. En retour, elle lui demanda si sa matinée avait été bonne. Il répondit en chiffres selon son habitude. Lorsqu'elle évoqua le nombre de pâtés vendus, il dévia la conversation sur la commande qu'il lui faudrait passer au lendemain pour confectionner ses tourtes. Comme chaque année, il comptait en vendre beaucoup à l'occasion du grand tournoi qu'organisait le roi René pour la fête de la Vierge.

L'heure de la sieste arriva qu'Ameline ne lui avait toujours rien arraché au sujet de la disparition de son pilon. Elle n'insista pas. Elle s'installa près de lui dans le lit, drap rabattu sous le menton et ferma les yeux.

Cinq minutes plus tard, épuisé par l'effort qu'il faisait pour accepter et surmonter l'insoutenable, Jean ronflait puissamment. Sans le moindre remords, elle écarta délicatement le drap, récupéra la clé et descendit à la cave.

Cette fois, la première chose qu'elle remarqua en entrant dans la caverne fut l'odeur. Une odeur puissante et âcre qui lui piqua les narines. Elle s'approcha de l'athanor et constata qu'il avait servi. Si elle avait pu douter encore de l'usage qu'en faisait son époux, le dernier bocal, posé en amont de l'appareillage avec diverses poudres, lui en apporta une preuve suffisante.

Écœurée, glacée, elle s'en éloigna pour œuvrer de son côté. Tant et si bien qu'une heure et demie plus tard, elle avait déposé deux belles bourses chez Gertrude et trois dans les églises avoisinantes.

Le dos fourbu, elle reboucla la trappe, remit à sa place le pilon de Jean, puis s'en retourna au lit.

— Il est temps, l'éveilla Jean un moment plus tard en lui secouant délicatement l'épaule.

Ameline s'arracha de sa trop brève sieste avec le sentiment du devoir accompli. Une plénitude qu'elle n'avait plus éprouvée depuis qu'elle avait découvert l'odieuse vérité de son mari. Elle le laissa descendre le premier, l'oreille tendue. Ainsi que l'avait prévu Annie Souche, Jean Petit Bon demeura un long moment expectatif devant son mortier.

— Ah ça, c'est quelque chose ! l'entendit répéter Ameline à plusieurs reprises.

Elle s'empressa de se vêtir pour ne pas en perdre davantage.

Ah, il avait initié la farce !

*Eh bien, mon vaurien, je vais te la jouer, moi, et de la plus truculente des façons,* se gargarisa Ameline en se coulant juste au-dessus de l'espace de cuisson.

Dans l'une des lames du parquet, elle avait remarqué qu'un nœud avait sauté. Elle s'agenouilla puis y colla son œil.

Tout en se grattant la tempe dubitativement, Jean se mit à aller et venir du bout du comptoir à son tranchoir sur lequel était posé l'ustensile. Le

cœur d'Ameline explosa d'une joie vengeresse. Plus encore lorsque, d'un timbre altéré par l'émotion, il lui demanda de descendre.

Décidée à le laisser mariner dans ce jus savoureux, elle prétexta finir de s'habiller.

— Je n'en ai pas pour longtemps, ajouta-t-elle, en se retenant de rire devant son air marri.

Elle se régala donc de le voir secouer la tête, se la prendre, hausser les épaules, examiner le pilon, le dessous du plateau de bois et celui du mortier, réfléchir, maugréer, se remémorer à voix haute la dernière utilisation, les derniers gestes, bref s'abrutir d'hypothèses et d'incompréhension.

Jugeant enfin que la suite serait encore plus délicieuse, elle consentit à le rejoindre.

Sitôt qu'elle parut, il leva vers elle un regard empreint d'un inextinguible espoir.

— Auriez-vous vu mon pilon ?

L'occasion était trop belle. Elle secoua la tête, le regard furibond.

— Ah ça non ! Vous me l'avez interdit !

Tout entier à son mystère, il arrondit des yeux comme des soucoupes.

— Je vous l'ai interdit, moi ?

Elle s'illumina.

— Vous levez donc l'interdiction ?

— Parbleu !

— Voici une heureuse nouvelle ! Dès à présent ?

— Mais enfin Ameline, quand vous le voulez ! Je ne rechigne pas à un peu d'aide.

Elle planta ses poings sur ses hanches, l'air meurtri.

— Ce n'est pas le sentiment que vous m'avez donné jusqu'ici.

Il fronça les sourcils, abruti par cette nouvelle énigme.

— Et que faites-vous d'hier ?

Avant qu'il ne lui prenne l'idée de lui offrir un amant, il lui avait demandé de broyer des épices. Elle pouvait donc s'amuser encore un peu de lui, et Dieu lui était témoin, elle en jubilait intérieurement.

Elle prit néanmoins un air fâché.

— Hier ! Ah parlons-en d'hier ! Je l'ai effectivement pris en main, mais vous me l'avez retiré.

La mâchoire de Jean tomba.

— J'ai fait cela ? Moi ?

— Oui, vous ! Je vous trouve la mémoire bien courte !

— Ah ça ! Je vous revois très bien le manier, pourtant !

— Je trouvais aussi. Mais ce n'était pas de votre goût ! Oh ça non.

— Que dites-vous ? Mais enfin ! Ameline !... J'ai chaque fois été satisfait de vous, voyons !

— Une seule fois avant celle-là !

— Mais non.

— Mais si !

Il répéta :

— Mais enfin ! Ameline !... Je sais ce que je dis !

— Et moi je ne sais quelle cruauté vous me faites, mais s'il y a bien d'un moment dont je me souviens, c'est de celui-ci ! Et il remonte à loin pourtant ! Pensez ! Dix-huit mois !

Il était de plus en plus perplexe.

— Dix-huit mois ? Mais de quoi parlez-vous ?

Elle haussa les yeux au plafond.

— De votre pilon, pardi.

— Foutredieu, moi aussi. Je n'y comprends rien, vraiment, Ameline. Il a disparu hier et le revoici aujourd'hui.

Ameline fronça les sourcils.

— Vous m'inquiétez mon ami. Ce que vous prétendez est impossible.

— Puisque je vous le dis ! Vérifiez par vous-même !

Elle n'aurait pas de meilleure occasion. Sans la moindre hésitation, elle s'approcha de lui et lui empoigna l'entrejambe. Il sursauta.

— Mais enfin !

Elle continua à tâter, indifférente à sa pâleur, comme si elle vérifiait la qualité d'un melon au marché.

— Il me semblait bien aussi qu'il tenait solidement au reste.

— Voulez-vous bien retirer votre main ?!

Elle le foudroya du regard.

— Et voilà ! Vous recommencez !

Il se dégagea. Tout en reculant derrière l'abri du comptoir, il bafouilla, atterré.

— Je recommence ?!

— Oui, vous recommencez. Puis-je, oui ou non, vous prendre le pilon ?  
Décidez-vous une fois pour toutes !

Il passa un avant-bras sur son front perlé de sueur. Voilà que son malheur, un instant oublié par la perte puis le retour de l'ustensile, le rattrapait.

— Ah ! C'est donc ça ! Vous parliez de ce pilon-là !

L'air furibond, Ameline haussa les épaules.

— Et de quel autre ?

— Ben, du pilon.

Elle le couvrit d'un œil chargé d'incompréhension.

Il maugréa, espérant éloigner la conversation de ce qu'il ne voulait plus entendre.

— Le pilon... de mon mortier. Vous savez bien, celui avec lequel je fais mes pâtés.

Elle grogna.

— Qu'est-ce qu'il a donc votre pilon ?

— Il a disparu hier. Et le revoici aujourd'hui.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, leva les yeux au ciel tout en tapotant le sol d'un pied agacé.

— Vous vous répétez, mon ami.

Il sourit, ennuyé, reposa sa question.

— Vous ne l'auriez pas pris ? Dans l'intervalle ?

Ameline redressa le buste, puis le menton.

— Et que voudriez-vous que j'en fasse de celui-ci ?

Ayant déjà ressassé cette question sans y trouver de réponse honorable, il s'embarrassa :

— C'est-à-dire que...

Elle le foudroya du regard.

— Vous m'avez déjà collé un amant dans « l'intervalle » ! Alors apprenez ceci, mon mari : il n'y a plus de place !

Il verdit.

Se retenant de rire, elle le planta là et retourna à ses occupations : préparer ce mémorable dîner avec sa mère et Georges Trubert.



## 23.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 8 août*

Georges Trubert fut en tout point parfait. Il n'eut de cesse que de flatter Jean, de l'oindre de rhubarbe, de séné, tout en s'extasiant sur l'inimitable goût de l'oie, des pâtés de grives et d'alouettes, des légumes sautés dans la graisse, du pain et de l'onctuosité des pâtisseries. Avant la fin du repas, Jean était convaincu de tenir là son plus grand ami et une renommée qui n'allait pas tarder de s'étendre bientôt à toute la Provence, voire, bien au-delà de ses frontières.

Ah, cupidité ! Ce vice lui seyait tant qu'il prêta une oreille complaisante à tout ce qu'on lui racontait. Si bien que lorsque Marguerite annonça que les époux royaux avaient fait de Trubert leur valet de chambre, il lui sembla que son mérite était à lui. Il entendit donc tout aussi chaleureusement l'annonce des futurs profits de sa belle-mère, générés inévitablement par l'agrandissement de son atelier de confection. N'allait-elle pas y recevoir, y conseiller et y habiller les familles les plus illustres du comté ? Ameline, cette fois et même si elle ne le put vérifier, fut certaine que Jean brandissait sa bannière sous la table.

Tout, dès lors, fut facile.

Le désir, quel qu'il fût, éteignait la raison. Celle de Jean n'entendait plus que le tintement de l'or qui tomberait inévitablement dans son escarcelle par effet de rebond. Quel meilleur moment qu'une prise de mesure ou le choix d'une étoffe pour mettre en confiance le client ? Qui de

mieux qu'Ameline, si douée, pour les en convaincre ? Comment, face à son savoir-faire, douter de son goût sans faille, de son tour de main ? Comment, entre deux essayages, refuser de goûter son massepain ? Un tranchoir garni de pâté de lapin ? Ouïr que son époux rôtiisseur avait, lui aussi, les faveurs du roi ? Une affaire de famille ! Un talent à huit bras !

À la fin de ce discours empesé d'éloquence, Jean hocha la tête, conquis. Son démon parlant pour lui, il ajouta même, forçant l'admiration de sa belle-mère, qu'Ameline pourrait, tout en livrant ses confectons, le faire valoir de Marseille à Avignon.

— Parce que vous la laisseriez partir ? s'étrangla Georges Trubert.

Jean bomba le torse, emprisonnant cette vérité cruelle : il l'y avait déjà invitée de la plus ignoble façon. Avant, une fois de plus, de feindre la surprise :

— Pourquoi non ?

En toute connaissance de cause, Georges Trubert renchérit :

— C'est que les prédateurs sont nombreux. Ne craignez-vous pas que l'un d'eux vous la ravisse ?

Jean se mordit le cœur. N'était-ce pas fait déjà ? Il haussa les épaules.

— Et pourquoi donc ? Sous bonne escorte ?

— Et celle de votre bénédiction, ajouta Ameline.

— Ah mais vous l'avez ! Vous l'avez ! cria-t-il presque pour contrer tout ce qui, en lui, disait non.

*Bientôt, mon lascar, tu chanteras moins*, jubila Ameline intérieurement tandis que Marguerite enchaînait :

— Ma foi, vous avez raison. Pourquoi craindre de perdre ce à quoi l'on tient le plus ! Cela empêche d'avancer.

— Parfaitement, affirma Jean, qui tentait, depuis la veille, de s'en convaincre.

— Alors c'est dit ! Dès demain, Ameline peut travailler avec moi !

Jean y était tout enclin. Enfin presque.

— Sans rien perdre de ses heures ici. Elle a tout de même ses clients.

— Ils deviendront les nôtres !

Il ergota encore, pour être bien certain.

— Vous oubliez mes pâtés !

— Goûtés et vendus de même !

— Sur mes tranchoirs ! ajouta Ameline, jouant le jeu de sa mère autant que le sien.

— Il faut dire, ma fille, que ces chaussons aux fraises sont exquis ! On y glisserait des pieds de fée ! s'extasia Trubert dans une dernière bouchée, avant de poser sa main sur le bras de Jean.

— Une fortune, mon ami ! Une fortune nous attend ! Car vous l'ignorez encore, mais un grand nom de Provence veut s'asso...

— Georges ! Voyons ! Nous n'en devons rien dire ! le coupa Marguerite Bonnot, qui ne rêvait plus que d'asséner le coup de grâce à son pitoyable gendre.

Ameline le voyait rosir de convoitise.

Une vague de tristesse la balaya.

Fallait-il qu'il soit perdu pour ne pas voir leur fourberie !

Elle se ressaisit. N'agissait-elle pas pour la meilleure des causes ? Le sauver malgré lui ?

S'efforçant à la surprise, elle posa ses doigts sur ceux, fébriles, de Jean, appuya :

— Dire quoi, mère ? Oh, si c'est une heureuse nouvelle, une de plus, nous serons ravis de la partager avec vous ! N'est-ce pas Jean ?

— Et comment !

Forte de son mensonge, Marguerite s'inclina.

— Soit. Puisque vous avez commencé, Georges, je vous en accorde la primeur...

— Eh bien, je disais qu'un des grands noms de Provence croit tellement en la prospérité de Marguerite, qu'il lui propose de s'associer avec elle.

— Ah, qu'en retirerait-il ? s'étonna Jean.

— Des bénéfiques juteux, pardi ! Vous n'imaginez pas à quel point on la réclame !

— Oh mère, quelle belle enseigne vous allez avoir ! s'extasia Ameline, sans tricher cette fois.

Elle était convaincue depuis longtemps de la capacité qu'avait sa mère à faire fructifier le moindre commerce.

Marguerite Bonnot gonfla son épais jabot couvert de dentelles.

— D'autant que le roi René m'a renouvelé sa protection. Et que la reine Jeanne refuse toute autre tailleuse.

— Quelle aubaine ! insista Ameline en se demandant quand son époux allait s'arracher à lui-même.

Jean se frottait le menton. Oscillant entre son avarice malade et le besoin que cette même maladie lui imposait d'accroître sa fortune. Or, hésiter trop ne servirait qu'à lui en faire perdre l'occasion.

Il se fit violence.

Serait-il assez stupide pour se laisser prendre de vitesse par un autre ?

*Non, assurément !*

— Et si je les mettais, moi, ces fonds ? lança-t-il dans un raclement douloureux de gorge.

— Vous, mon gendre ?

Il répondit à ses yeux ronds par un sursaut de confiance.

— Oui, moi. Je le peux.

— C'est... qu'il s'agit d'une grosse somme, tempéra Marguerite Bonnot, appliquée à bien ferrer son poisson.

Jean haussa les épaules, soulagé d'avoir accepté sa propre décision.

— Une affaire de famille doit rester une affaire de famille, disait mon père. Vous-même l’avez répété, mon cher Georges. Si Ameline travaille dans l’atelier de confection, autant que ce soit en qualité d’associée. Combien vous faut-il donc, mère ?

— C’est que je n’ai pas encore fait un calcul précis...

— Alors calculez. Et revenez demain avec votre compte, assura Jean.

— Jean Petit Bon, mon admiration est désormais sans borne, s’inclina Georges Trubert. Je ne manquerai pas de parler de vous à Rome.

— À Rome ? s’étrangla Jean.

Saint Laurent devant les braises destinées à le rôtir n’aurait pas eu l’air plus stupéfait.

— Le pape m’y convie, pour enluminer une bible, s’enorgueillit faussement Trubert.

— Diantre ! Le pape ! Vous entendez, Ameline ?

— Je l’entends, Jean. Je l’entends ! Quelle belle renommée va avoir notre famille. Et tout cela grâce à vous, mon époux !

Il rosit.

— Tout de même.

— Si si, mon gendre ! insista Marguerite Bonnot en joignant ses mains.

— Si si, mon ami, renchérit Georges Trubert en lui tapotant le bras.

Ameline les regarda tous trois, se demandant de nouveau jusqu’où elle devrait aller pour arracher son époux à sa malédiction. Car tout indiquait qu’il ne voyait déjà, dans tout cela, que ses bénéfices. Quels qu’ils soient.

Pour preuve, il leva son verre, les joues empourprées de convoitise.

— Puisque c’est ainsi, festoyons !

Le repas s’acheva que Jean était grisé par sa cupidité autant que par le vin. Lorsqu’il monta se coucher avec Ameline, ses invités partis, il était résolu à contacter son notaire dès le lendemain.

Il s'endormit sur cette idée qui, pour un temps, lui avait fait oublier le mystère de son pilon et l'amant d'Ameline.

Ameline quant à elle, s'affala sur sa couche. Jean ne l'avait pas vue avaler le contenu du flacon de terre cuite que lui avait remis Annie Souche avant qu'elle ne la quitte.

Si la guérisseuse avait raison, lorsqu'elle se réveillerait, non seulement Jean aurait écorné sa fortune, songea-t-elle en bâillant, mais il ne verrait plus, la concernant, les choses de la même façon.



## 24.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 11 août*

Ameline s'étira délicieusement dans sa couche, la sensation d'avoir dormi son content. Un soleil déjà chaud filtrait par les persiennes. Elle en ressentit le plaisir des chats qui s'enroulent paresseusement dans les rayons poudrés.

Elle tendit l'oreille pour détecter l'heure. Les rituels de Jean étant immuables, au nombre de caquetages dans la rôtisserie, au mouvement des piques arrachées au tournebroche et au crissement des viandes saisies, Ameline en conclut qu'on approchait de midi. Une demi-heure encore et les habitants d'Aix s'accorderaient à la sieste. Jean bouterait le feu, nettoierait ses ustensiles, rabattrait ses volets, puis viendrait s'affaler près d'elle.

Elle retarda d'autant son lever. Ce long repos l'avait rendue d'humeur trop langoureuse pour qu'elle se désespérât de le voir s'étendre et ronfler. Il lui suffirait d'être debout lorsqu'il monterait. La potion d'Annie Souche avait-elle fait son effet ? Comment en douter ?

La guérisseuse ne l'avait jamais trompée.

Elle sourit d'aise. La partie, la vraie, venait de commencer.

Le simple craquement du parquet sous ses pieds, lorsqu'elle les y posa, suffit à interrompre en bas le mouvement de Jean.

*Il est sur le qui-vive*, en déduisit-elle.

Réjouie de ce constat, elle se dressa, puis, d'un pas lesté, se dirigea vers le coffre-tablette sur lequel trônait un nécessaire de toilette. Le temps que

Jean grimpe les marches à la volée, elle avait ôté sa chemise et versait l'eau de la cruche dans la vasque prévue à cet effet.

Jean déboula dans la pièce, bouleversé. Il se précipita et, la voyant pivoter devant lui, lui enleva les mains pour les presser.

— Enfin ! Oh, Ameline ! Je n'y croyais plus !

Jouant les étonnées, elle se colla à lui.

— Eh bien mon époux, moi non plus ! Quel joli accueil vous me faites ce vendredi.

C'est à cet instant qu'il prit conscience de sa nudité. Embarrassé brusquement, oscillant entre effusion et gêne, il recula. Les seins dressés, la toison brune, elle persista à narguer les restes de son inquiétude par la volupté qu'elle en éprouvait.

Il finit par se racler la gorge.

— C'est que nous ne sommes plus vendredi, mais lundi, Ameline. Trois jours ! Vous avez dormi trois jours, sans discontinuer !

L'élixir de sommeil d'Annie Souche avait été parfait, en conclut Ameline en feignant la surprise.

— Que me racontez-vous là ? Une autre de vos fables ?

Avant même qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle lui tournait le dos et se penchait sensuellement en avant pour se bassiner le visage.

L'entendre déglutir procura à Ameline un frisson délicieux. Aurait-elle meilleure occasion d'éveiller en lui ce désir qu'il se refusait à éprouver ? Elle se pencha plus encore, ondulant du fessier, puis, consciente qu'il ne parvenait pas à en détacher le regard, s'éclaboussa généreusement en gémissant d'aise.

Il finit par se reprendre et jeter d'une voix morte :

— Vous devriez vous habiller.

Regrettant déjà ce trop court et plaisant moment où elle l'avait senti faillir, elle se redressa, un rire aux lèvres.

— Que craignez-vous donc ? Que j’attrape un refroidissement ? Avec la chaleur qu’il fait ?

Pouvait-elle le faire renaître là, sans plus d’effort ou de duperie ? Jean serait-il capable de triquer pour elle sans devoir se fendre d’une addition ? Elle saisit l’éponge, la trempa, la frotta, dégoulinante, au pain de savon, puis, tête renversée en arrière, la fit glisser sensuellement de son menton à sa gorge.

*Bertrand n’aurait pas attendu que la mousse me chatouille le nombril,* songea Ameline, en voyant son époux baisser finalement le regard.

Elle retint un soupir.

*Tant pis.*

Au moins aurait-elle essayé.

Il bredouilla, mal à l’aise :

— C’est que nous ne savons pas quel mal vous a frappée...

L’eau ruisselait aux pieds d’Ameline. Elle allait devoir cirer généreusement le parquet, mais cela en valait la peine. Se laver, là, ainsi, devant lui, et même s’il en refusait l’offrande, l’excitait plus qu’elle ne l’avait pensé.

À regret, elle saisit la serviette parfumée à la lavande et commença à se sécher.

— Malade, dites-vous ? J’en doute, mon mari. Je me sens parfaitement bien.

— Et quoi d’autre ? Trois jours, Ameline. Vous avez dormi trois jours durant, vous dis-je. Si encore c’était un vrai sommeil, mais je vous assure que non.

Il transpirait l’inquiétude. Elle lui fit face.

— Regardez-moi, Jean.

Il ne décolla pas son regard des lames de chêne.

— Allons, rangez donc cette pudeur de petit garçon et regardez-moi !

Il leva les yeux, enfin. Trop vite, se désespéra Ameline, en les découvrant, du sol, plantés dans les siens. Elle écarta les bras, la serviette pendante au bout de ses doigts.

— Me trouvez-vous vraiment l'air malade ? Amaigrie ? Ai-je le teint brouillé ? Le corps avachi ?

Il consentit à un regard d'ensemble, le détourna aussitôt dans un soupir.

— Non. Je dois l'admettre. Non. Alors comment expliquer ce mystère ?

— Par le fait qu'il n'y en ait pas. J'étais fatiguée, j'ai dormi, voilà tout.

Un voile malheureux affadit les traits de Jean. Sa voix s'altéra.

— Vous ne comprenez pas. Je vous ai secouée, appelée, j'ai envoyé quérir votre mère qui en a fait autant. Désespérée qu'elle s'est retrouvée, la pauvre, comme moi ! Rien. Rien n'y a fait. Dieu me le pardonne, je vous ai même giflée, avec sa permission s'entend ! Rien. Nous avons craint de vous avoir perdue à jamais !

Un immense espoir gonfla la poitrine d'Ameline. Il l'aimait donc. À sa manière, mais il l'aimait. Comme l'avait supposé Annie Souche, la citadelle dans laquelle Jean se retranchait s'était fissurée par sa peur de la perdre. Elle y pénétrerait.

Elle franchit l'espace qui les séparait, se hissa sur la pointe des pieds, chuchota contre ses lèvres :

— Vous auriez dû essayer un baiser.

Avant qu'il songeât à la repousser, elle s'était déjà éloignée.

— Un baiser ? répéta-t-il sans comprendre.

Elle haussa les épaules.

— C'est le remède de tous les contes.

Il resta là, immobile, dubitatif, tandis qu'elle se vêtait.

Puis soudain :

— Ensorcelée... Mais oui, évidemment. Votre mère avait raison. Vous avez été ensorcelée ! Comme mon pilon !

Ameline éclata de rire. Jean allait lui-même les mener sur le chemin qu'Annie Souche avait tracé.

— Évidemment, le fameux pilon. S'est-il de nouveau envolé ?

— Non. Mais votre esprit oui. Je peux en témoigner. Et votre mère aussi.

Elle noua un lacet au bout de la tresse qu'elle venait d'achever.

— Je vous assure que je ne l'ai pas croisé au pays des songes.

— Ne vous moquez pas, Ameline. Tout ceci est très sérieux.

— Si vous le dites.

— Oui, je le dis. Et ce nous sera bientôt confirmé, je le crains.

— Ah ? Et par qui ? demanda Ameline qui connaissait déjà la réponse.

— Une défaiseuse de maux qu'a envoyée quérir votre mère. Je me suis renseigné. Elle est de fameuse réputation.

Ameline planta ses poings sur ses hanches, l'air fâché.

— Ce n'est pas raisonnable, Jean Petit Bon. Tout cela coûtera cher pour pas grand-chose.

Il revint près d'elle — à présent qu'elle était vêtue, il ne risquait rien — et, se voulant rassurant, lui prit les mains.

— Je reconnais bien là votre abnégation. Mais comme je vous l'ai dit, je me suis renseigné. Annie Souche ne prend rien. Ou du moins rien de plus qu'une aumône.

Elle feignit le soulagement.

— Alors ! Soit, mon époux, je m'incline. Si cette personne peut vous rassurer !

— Je l'espère, Ameline, je l'espère !

Elle s'assit sur le lit pour enfiler ses souliers. Il la regarda, l'air content, attendri même, se réjouit-elle. Jusqu'à quand ? Elle n'allait pas tarder à le savoir.

Elle se leva et se dirigea vers le palier, l'entraînant aussitôt dans son sillage.

— Vous devez avoir faim...

— Une faim d'ogresse.

Elle dévala l'escalier.

— Il me reste un carré d'agneau.

Elle gagna la patère, enleva son chapeau et l'ajusta sur sa tête.

Statufié, il bredouilla :

— Eh bien ? Où allez-vous ?

Ameline revint planter un regard navré dans le sien, inquiet. Elle eût voulu être cinglante une fois encore. Mais le repos, et la déception aussi, lui en avaient ôté l'envie. D'un geste tendre, elle lui caressa la joue.

— Ce n'est pas d'agneau dont j'ai faim, Jean, mais d'un pilon. D'un gros pilon. Juteux à point. Et je sais où le trouver. Pensez donc... Trois jours...

Il blêmit. L'allusion était claire. Ne sachant que répondre, il ne dit rien. Mais pour Ameline Petit Bon, ce silence, qu'elle perçut douloureux pour la première fois, s'avéra beaucoup.



## 25.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 11 août*

Comme Gertrude, Bertrand fut heureux de la voir paraître, le teint frais et l'œil pétillant. Mais, contrairement à ce qu'Ameline avait prétendu à Jean, son estomac criait famine. Tous trois s'installèrent donc sur le banc de l'arrière-cour, à l'ombre du châtaignier, pour déguster du jus de pêche avec des galettes à l'anis sorties du four. Bertrand se serait contenté de la regarder déguster ses pâtisseries si, face à sa joie devant le regain d'intérêt de Jean, une pique de jalousie ne lui avait traversé la poitrine.

Il se leva brusquement, manquant de renverser le breuvage qu'il n'avait, la gorge soudain serrée, pu avaler.

— Moi aussi je me suis inquiété pour toi. Mais, évidemment, ça, ça ne compte pas !

Avant même qu'Ameline se fût étonnée de sa soudaine colère, il posait violemment son godet sur la margelle du puits dans lequel Gertrude faisait rafraîchir ses sirops, tournait les talons et, d'un pas vif, disparaissait dans la bâtisse.

— En voilà un qui sera bien marri si tu retrouves le tien, soupira Gertrude.

— Il est vrai que nous nous amusons bien.

Gertrude haussa les yeux vers la ramure qu'une brise brûlante desséchait lentement.

— Faut-il donc que tu sois gourde parfois ! Ne vois-tu pas qu'il est toqué de toi ce garçon ?

— De moi ? s'étonna Ameline.

— Et de qui d'autre ? Voici trois jours qu'il s'abrutit de travail, sans seulement penser à la gaudriole ! Et que par voie de conséquence, moi, je fais tintin !

— Oh, Gertrude, je te demande pardon, je ne voulais...

— Je le sais bien, nigaude, que tu ne voulais pas, la coupa son amie, mais le mal est fait même si tu n'en es pas responsable. Moi, je m'en remettrai, les mandrins ne manquent pas. Lui, en revanche, je ne sais pas.

— Que puis-je faire ? s'embarrassa Ameline qui n'avait pas prévu ces complications.

— Es-tu sûre de ne pas vouloir échanger ton rapiat d'époux contre ce diable, fort, vaillant et qui te chatouille si doctement ? Puisque tu envoies Trubert à Rome, il pourrait tout aussi bien demander au pape l'annulation de ton mariage. Après tout, pour ce qu'il a été consommé ! Et puis, nous serions nombreux à témoigner...

Ameline sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Je ne l'aime pas Gertrude... Bertrand est tout ce que tu dis, il m'offrirait sans conteste une vie plus épicée... mais je ne l'aime pas.

Gertrude lui enroula les épaules pour l'attirer contre la sienne.

— Ma pauvrette ! Je vais finir par croire que tu es vraiment ensorcelée ! Gâter un si beau parti ! Je l'épouserais bien moi le Bertrand s'il demandait ma main...

— Mais tu viens de dire que... s'effraya Ameline.

— ... je me contente de ce qui reste ! Mais même ce reste m'irait bien, soupira-t-elle. Et pourtant, tu me connais, le mariage et moi, pfff...

— M'en veux-tu ?

Gertrude éclata de rire.

— Et de quoi donc ? D’être enfin une femme ? Quelle amie serais-je ? Non, si je devais t’en vouloir, ce serait de t’entêter dans cette entreprise. Pour autant, je le sens bien va, qu’elle est la seule qui t’attise. Je parie même que quand Bertrand t’a embrochée, c’est à Jean que tu as pensé pour jouir.

Ameline rougit. Gertrude lui plaqua une bise sonore sur la joue.

— Là ! Vois comme je te connais bien ! Mais rassure-toi, je n’en dirai rien. L’essentiel est que tu y trouves ton compte.

Ameline tordit la bouche.

— À dire vrai...

— Des remords de missel ?

— Pas même. Je ne fais rien de mal puisque mon mari m’y pousse. Seulement, ce n’est pas ma nature, tu le sais bien. Je suis la femme d’un seul homme.

— Il aurait mieux valu pour toi que cet homme soit Bertrand.

Ameline tordit la bouche.

— Pour sûr.

— Alors penses-y si ton Jean ne guérit pas de sa folie. Car son or le rend fada, Ameline. Tu le sais, ça, n’est-ce pas ? Tu veux toujours le lui prendre ?

Comment oublier l’athanor, les bocaux ?

Ameline hocha la tête.

— Parfait !

Gertrude fouilla dans sa poche puis ouvrit ses doigts sur la clé qu’Ameline lui avait demandé de refaire.

— Utilise-là à bon escient. Jean mérite ce qui l’attend, assura-t-elle en se levant.

Ameline en faisant autant, elle ajouta :

— Allez, viens donc avec moi gratouiller le Bertrand. Qu’au moins, je picore quelques miettes !

Ameline y consentit. Après tout, Gertrude était comme elle. Privée de vie de couple.

Lorsqu’elle quitta la boulangerie, le postérieur cuisant d’une fessée expiatoire, Bertrand avait retrouvé le sourire et Gertrude son visage épanoui. Somme toute, songea Ameline, son amie avait raison. Elle s’était rebellée sous la punition, avant d’en jouir, tant Bertrand, des doigts, de la langue et du vit avait su s’activer ensuite. Son corps était joyeux, mais elle s’en aperçut en arrivant devant sa devanture qui promettait une ouverture prochaine, pas calmé pour autant.

Rester là, à regarder Jean aller et venir, dans quelques minutes s’empresseur auprès de sa clientèle, les manches retroussées, les muscles rendus saillants par l’effort nécessaire pour actionner le tournebroche ?

Elle en frémit de frustration.

Alors, au lieu d’entrer, elle poussa la porte suivante. Celle de la chapelle Saint-Laurent.



## 26.

*Chapelle Saint-Laurent*

*Le 11 août*

À cette heure, et si l'on exceptait deux ou trois mendiants recherchant la fraîcheur du lieu, l'église était déserte. Ameline aurait pu s'agenouiller dans la travée, devant l'autel et le christ en croix, mais ce n'était pas à lui qu'elle adressait ses prières. Sans hésiter, elle gagna la crypte illuminée de cierges et vint se prosterner devant la statue de Saint Laurent enchâssée dans le mur. Son cœur se pinça en songeant que derrière se trouvait la pièce secrète de Jean. Elle s'abandonna au recueillement, espérant du saint patron des rôti-seurs, non le salut de son âme pour cette délicieuse séance de flagellation, mais la rédemption de Jean.

C'est à cet instant qu'elle entendit sa voix.

Elle sursauta, sonda les recoins de la crypte. Elle n'y vit rien de vivant à l'exception d'un rat qui fila entre deux sarcophages. Intriguée, mais comprenant que le son ne pouvait provenir que de l'autre côté du mur mitoyen, elle enleva un cierge de son support et examina soigneusement la statue. Elle repéra vite un trou de la taille d'une aiguille à coudre dans l'oreille du saint.

— Oh Ameline, mon Ameline chérie ! Si seulement ! Si seulement !!!  
se lamentait Jean.

Le cœur d'Ameline se tordit. Jamais elle ne lui avait entendu cette voix, altérée par la souffrance, jamais elle ne lui avait entendu murmurer son nom avec tant de ferveur. Quant à l'appeler chérie !

Le miracle avait-il eu lieu au-delà de ses attentes ? La savoir avec son amant alors qu'il avait cru la perdre l'avait-il enfin guéri de son aveuglement ?

Elle retint son souffle, espérant d'autres mots tendres qui l'auraient confortée dans ce sens. Mais Jean n'en dit pas davantage. Elle l'entendit renifler, se moucher, puis soupirer profondément. Au raclement des souliers sur la terre battue, elle comprit qu'il se levait. Sans doute pour ouvrir boutique.

Elle quitta la crypte en courant pour arriver jusqu'à lui avant les premiers clients. Elle brûlait, brûlait de se jeter à son cou, de lui dire combien elle l'aimait et n'en voulait plus d'autre.

Elle poussa la porte à la volée, le cœur explosant dans sa poitrine.

Il se tenait derrière le comptoir, les bras chargés de bûches pour son feu. Rien sur ses traits ne trahissait son abattement.

Au contraire, tout en bourrant le foyer, il lui lança gaiement :

— J'ai cuisiné des pâtés ! Ils sont là, sur la table. Je sais que l'heure est encore trop chaude, mais j'ai pensé à vos chalands qui doivent s'inquiéter de vous.

La joie d'Ameline se brisa comme une précieuse céramique.

— Cela ne peut-il attendre ?

Il lui sourit faussement.

— Je me doute que vous devez être rompue par votre amant, mais tout de même, Ameline, vous avez dormi trois jours !

Avait-elle rêvé dans la crypte ? Il était si... identique à lui-même ! Si exaspérant ! Si...goujat !

— Ne suis-je plus malade ? grinça-t-elle avec l'envie, non plus de le caresser, mais de le labourer de ses ongles.

— Ensorcelée oui, malade, vous m'avez prouvé que non. J'ai rangé votre panier, là.

Tout en soufflant sur d'anciennes braises, il tendit le bras en arrière, en direction d'un petit dressoir décoré de plis de serviettes en façade. Ameline sentit de nouveau la colère l'envahir. Jean se mit à siffloter, comme chaque fois qu'il s'apprêtait à gagner de l'argent.

Elle sortit qu'il sifflait toujours.

Rirait bien qui rirait le dernier !

## 27.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 11 août*

Conséquence directe de sa trop longue nuit, lorsque vint l'heure de se mettre au lit, Ameline n'avait plus sommeil. Jean, lui, bâillait ostensiblement devant son assiette de soupe. Ameline se mordit la lèvre inférieure, espérant qu'il n'en laisserait pas une goutte. Ainsi, jubila-t-elle intérieurement, lui aussi dormirait son content. Pas trois jours, non, il ne lui restait, de toute façon, pas assez de potion. Quelques gouttes seulement. Suffisamment pour qu'elle soulage son désir de lui autant que son ressentiment.

Tout en épongeant le reste de bouillon d'une mie de pain, elle répondit à son sourire heureux, espérant l'inciter à en faire de même et ne rien perdre du précieux élixir.

Il termina son écuelle, trouva ce brouet plus goûtu que d'habitude, s'en lécha les doigts en la félicitant, puis, dans la simplicité de son ordinaire retrouvé, murmura :

— Je voulais vous dire...

Le cœur d'Ameline s'envola. Allait-il finalement, tout haut, exprimer ce qu'elle avait cru entendre tout bas ?

— Oui, Jean ?

— J'ai fait prévenir votre mère de votre réveil. Elle viendra demain avec Annie Souche, qui ne le pouvait ce matin.

*Raté !* se dessécha intérieurement Ameline avant de ponctuer :

— Vous avez bien fait.

Un court silence, puis il reprit :

— Il y a autre chose...

Un nouvel envol dans la poitrine d'Ameline. Allait-il la faire griller à petit feu comme ce pauvre Laurent ?

— Je vous écoute...

— Croyez-vous qu'il serait possible, demain, après leur visite...

— Oui, Jean ?

— C'est qu'il me reste beaucoup de viande...

Elle souleva un sourcil, répéta :

— Oui, Jean ?

Il s'enhardit.

— Vous pourriez m'aider... pour la confection des pâtés.

Elle se retint de lui jeter celui qu'elle était en train de couper à la figure.

— N'est-ce point ce que je fais d'habitude ?

— C'est-à-dire... pas depuis que vous avez pris un amant.

La colère d'Ameline retomba comme un soufflet. Jean jouait avec une mie de pain, l'œil fuyant. Espérait-il, par ce moyen, l'empêcher de rejoindre Bertrand ? Voilà qui irait dans le bon sens.

Elle recouvrit sa main épaisse de la sienne.

— N'ai-je point toujours été là pour vous ? Je le suis encore et le serai demain.

Un éclat illumina le regard de Jean.

— J'avais craint...

Elle s'attendrit.

— Que je ne vous aime plus ?

— Que le plaisir des sens vous ait fait perdre celui du bon sens, rectifia-t-il, l'air soulagé, pour ne pas avouer qu'elle avait mis le doigt sur la vraie question.

*Je vais t'en donner, moi, du plaisir des sens !* grommela intérieurement Ameline, tout en souriant faussement.

Elle se retint pendant une bonne heure encore. Jusqu'à ce que les ronflements réguliers de Jean, assis à côté d'elle dans le lit, ne lui cassent les oreilles. Elle le secoua, il ne releva pas seulement une paupière.

L'orage roulait de l'est, griffant l'horizon par la fenêtre ouverte. Elle s'en fut la fermer. Inutile d'alerter les voisins. Elle raviva la lampe à huile. Voir. Elle voulait tout voir. Pas question d'en perdre une miette. Elle chassa les draps puis tira Jean par les pieds pour l'étendre.

Excitée à l'idée, cette fois, de n'avoir point à se taire ou à doser ses effets, elle se dévêtit et lui dégagea le vit de dessous la chemise. Pas question, non plus, de compter. Elle se coucha contre lui et se mit à chuchoter contre son oreille, à lui expliquer en détail ce que lui faisait Bertrand.

Durant quelques minutes, il ne se passa rien, puis, peu à peu — Jean fut-il agacé dans ses songes ou par cette main devenue experte ? — sa bannière se dressa. Ameline aurait pu, sans réserve, s'asseoir dessus. Mais elle voulait prendre son temps. Comme elle l'avait déjà expérimenté avec Bertrand, elle se coucha sur lui, à l'envers. À défaut de sa langue, elle pouvait s'exciter le calisson sous son souffle tandis qu'elle lamperait, roulerait, titillerait, engloutirait sa friandise.

Ah, quelle volupté, soudain, de taire les ronflements de Jean dans sa buissonnante toison !

Ah, ce sentiment d'interdit ! d'impunité ! de rouerie ! Comme elle le savourait ! Comment elle s'en délectait !

— Oh Jean ! Jean ! Que je t'aime !

Peu lui importait que ce soit mal de l'abuser ainsi. Ne l'avait-il, lui, pas dupée en la privant de lui, en l'envoyant prendre son plaisir ailleurs ?

Oh, que cette vengeance était douce !

Au moment où elle le criait, les lèvres de Jean s'entr'ouvrirent sous elle.

— Oh Jean ! s'en bouleversa-t-elle, renonçant à sa gourmandise pour rouler, onduler sur cet océan de promesse, telle une vague emportée par la marée montante.

Deux bras musculeux se refermèrent sur sa taille. Emprisonnée, elle ne put que subir, ravagée par un désir que Bertrand, pourtant si doué, n'avait réussi autant à enflammer. Cela dura, dura, dura, jusqu'à ce que, ayant vaincu son plaisir dans celui de sa femme, Jean ait laissé retomber ses bras.

Ameline roula sur le côté pour lui permettre de reprendre souffle, puis, heureuse à en mourir, revint vers lui pour le lui dire.

Les mots ne franchirent pas ses lèvres. Jean avait toujours les paupières closes.

Elle le secoua violemment. Rien n'y fit. Il dormait toujours aussi profondément. De toute évidence, il n'avait vécu ce plaisir qu'en songe.

Que lui en resterait-il, demain, à son réveil ?

*Peut-être rien*, se lamenta-t-elle, dépitée, quand pour elle, il serait à jamais le plus merveilleux moment de sa vie.

Elle resta quelques minutes là, près de lui, frustrée de sa victoire, vexée qu'il se fût donné de la jouissance à travers elle quand elle avait décidé d'en prendre à travers lui. Elle secoua ce vit rendu à sa molle nature. Se désespéra de ne pouvoir le prendre en elle.

Puis, elle se dit que si cela avait marché une fois...

Elle sauta du lit.

Elle dévala les escaliers, fouilla dans les sachets d'épice, jeta, dans le mortier, poivre, cannelle et gingembre, les arrosa d'huile d'olive, puis entreprit de broyer le tout. Si cette mixture avait toutes les chances de redresser Jean, elle risquait aussi de les enflammer l'un et l'autre méchamment.

*Tant pis*, se dit-elle.

Puisqu'il la croyait ensorcelée, elle prétexterait une attaque du diable. Sur eux deux.

*Annie Souche aura bien un onguent pour nous en libérer !*

Elle remonta, excitée de nouveau.

— Mon petit Jean, mon amour, s'il te plaît, murmura-t-elle avant de s'enduire les mains.

Il gémit au bout de quelques secondes à peine.

— Ameline, ma douce Ameline, comme tu me déchausses bien !

Elle manqua s'étrangler. Il souriait d'aise, roulait des hanches, grossissait entre ses doigts.

Ainsi donc, il l'aimait. Il l'aimait et la désirait. Mais seulement quand il dormait profondément ! Quand plus aucun soldat ne montait la garde en sa conscience.

*Ah le fourbe ! Ah le maudit !*

— Aahhh ! gémit-elle !

Quelle volupté de s'enfourcher sur l'outil de ce diable et de brûler, brûler, que Dieu lui pardonne !

Jamais, même en extrapolant, elle n'aurait pensé qu'un feu pareil lui emporterait le bas-ventre. Elle devait l'éteindre. L'éteindre à tout prix.

De nouveau, il la saisit aux hanches. Il releva ses cuisses pour la pénétrer plus loin, plus fort, plus vite. D'instinct, puisqu'il dormait toujours !

Comme elle en avait besoin ! Comme elle en avait envie !

Ameline ruisselait de sueur, d'extase.

— Viens, viens, mon Ameline ! Je te désire tant ! Je t'aime tant ! Coulisse, ma caille ! Coulisse sur ma broche ! Donne-moi ton mortier !

Elle s'en régala les oreilles, le cœur, le con. Elle en pleurait de ce feu des enfers qui ne voulait s'éteindre. Si seulement, là, il avait pu s'éveiller, la voir défaite de jouissance et d'amour ! Rendre justice à sa bienveillance !

Mais non.

Elle recueillit sa semence comme une bénédiction, ses lèvres collées aux siennes dans un baiser voluptueux qui se transforma aussitôt et comme par enchantement en un ronflement.

*Tant pis*, lui accorda cette fois Ameline, en souriant.

Ils avaient, enfin ! fait l'amour.

Elle lui rabattit la chemise sur les cuisses, renfila la sienne, remit le drap, les coussins qui avaient volé à l'autre bout de la pièce, rouvrit la fenêtre puis les volets sur une pluie torrentielle, avant de s'étendre près de lui et de s'endormir à son tour.

D'un bloc.



## 28.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 12 août*

Ce fut la douleur, semblable à celle qui emportait ses doigts lorsqu'il pilait trop longtemps du piment, qui tira Jean Petit Bon du sommeil. Par réflexe, il porta la main à son bas-ventre et écarquilla des yeux comme des soucoupes. Il cessa aussitôt de bouger pour tourner délicatement la tête sur le côté.

*Ouf !*

Ameline dormait, un sourire réjoui à la commissure des lèvres.

*Surtout, surtout, ne pas la réveiller !* s'angoissa-t-il en tâtant mieux.

Aucun doute possible, ce bout de bois, raide comme la justice et si sensible qu'il lui déclencha une sueur, était bien à lui.

Un lui qui semblait prêt à reprendre du service. Le souvenir d'un rêve délicieux lui explosa en mémoire. Jean déglutit, en proie à une émotion qu'il s'était interdit d'éprouver depuis sa nuit de noces.

Il ne devait pas rester dans cet état !

Ameline ne DEVAIT pas le voir dans cet état !

Il repoussa délicatement le drap. Comme s'il n'y suffisait, ce simple geste le ramena à la réalité.

Un plein jour, empesé de traînées d'orage, entra dans la chambre par la fenêtre ouverte. Et s'il n'y avait que lui. Des voix connues la franchissaient, elles aussi. On s'agitait devant sa devanture. On s'inquiétait de ce qu'il n'eût encore ouvert.

Il se mit à transpirer à grosses gouttes. Bon sang, quelle heure était-il ? Avait-il travaillé cette nuit ? Il flottait autour de lui des parfums d'épices. Donc ses pâtés étaient cuits. Bien. C'était toujours ça. Il lui suffirait de raviver les braises pour relancer son gril à la va-vite.

Se lever le mit au supplice. Non seulement il bandait à en pointer sa chemise, mais des courbatures lui tenaient les cuisses. De nouveau il eut la vision d'Ameline, nue, sur lui, ses seins opulents tressautant au rythme fougueux de ses va-et-vient. Saisi d'un vertige, il passa une main moite sur son front.

Serait-il possible ?

Il examina les draps que caressait un rai de lumière. Ils étaient mouillés, poisseux.

Il blêmit.

*Foutredieu !*

Il n'aurait jamais dû admirer Ameline pendant qu'elle faisait sa toilette, hier ! Comme s'il n'avait pas mesuré cent fois les risques auxquels cela les exposait tous les deux ! Ah, il avait bonne mine maintenant ! Il ne lui restait plus qu'à prier pour qu'elle ne se soit rendu compte de rien. Qu'il ait rêvé et joui en silence !

Il glissa un pas précautionneux en direction de ses vêtements rangés sur un portant, tout en regardant par-dessus son épaule pour s'assurer qu'Ameline ne bougeait pas. Elle avait l'air si paisible ! Elle était si jolie !

Son mandrin humidifia le tissu de la chemise.

*Sacré bon sang de Dieu !*

Il devait se soulager au plus vite !

Après il rouvrirait son commerce, ferait taire ces ragots qui montaient jusqu'à lui :

— Mais que fait-il donc ?

— Pas un petit à sa femme, ça c'est sûr !

— Vous croyez qu’il est mort ?

— Parlez pas de malheur ! Cette pauvre petite !

— Pauvre, pauvre, c’est vite dit ! Un bel héritage qu’elle aurait !

— Te la mettrais bien au bout de ma pique, avec ou sans !

— Mais taisez-vous donc, malheureux ! S’il vous entendait !

— Ça me ferait mal ! Il est devenu sourd à force de s’interdire ses bons offices !

— Tellement sourd que le Bertrand l’a entendue languir, lui, l’Ameline ! Il tressaillit sous leurs rires gras.

Que croyaient-ils ces imbéciles ? Que ça l’amusait, peut-être, de jouer cette comédie ? De la céder à un autre ? De la perdre un peu plus chaque jour ?

Le cœur en deux, il récupéra ses habits d’une main fébrile, puis descendit l’escalier sur la pointe des pieds. Fort heureusement, les rideaux étant baissés, nul, de l’extérieur, ne pouvait le surprendre.

Qu’ils caquètent ! Aucun n’aurait voulu supporter à sa place le poids de son vice !

Sans rancune, il allait aujourd’hui encore les régaler de ses pât...

La réalité tua sa pensée. Le dessus du comptoir était vide, les fours éteints, la braise froide. Tout était tel qu’il l’avait laissé la veille. Tout, à l’exception de son mortier, des sachets renversés autour dans une petite flaque d’huile et de ce parfum qu’il avait retrouvé dans la chambre. Il releva le pilon d’une main tremblante, puis sa chemise. Aucun doute possible. Cette rougeur sur son vit, ce feu qui lui rongait le bas-ventre, cette tension permanente !

— Foutredieu, qu’ai-je donc fait ? gémit-il en proie à un nouveau vertige.

Ces images... Ameline... Avait-il...

*Non. Non. Ce serait trop terrible !*

Il eut envie de remonter, de la secouer, de lui demander si...

Il se retint. Quoi qu'il eût fait en songe ou en réalité, il devrait prétendre ne pas s'en souvenir.

Il reposa le pilon d'un geste brusque.

Le diable. Il dirait que c'était le diable ! Il ne serait pas loin de la vérité. Qui d'autre que le diable aurait eu l'idée de s'enduire ainsi ? De se contraindre à transgresser ses propres règles ?

Voilà ! Si elle insistait, il dirait que le diable s'était emparé de ses pilons, d'elle, de lui. Qu'il fallait le combattre par la prière, le jeûne sexuel et l'expiation ! Il lui suffirait d'être convaincant. Il savait faire.

Il enfila la clé dans la serrure de la trappe. Il n'y aurait qu'en sa cachette qu'il serait sûr d'être tranquille. Sitôt au bas des marches, il actionna le mécanisme, son manchon déjà en main tant un désir inhumain sourdait en lui. Il attendit à peine que la paroi l'ait emmuré dans son antre pour se précipiter vers une ancienne jarre d'huile emplie de pierres précieuses.

Il n'avait pas le choix. Il devait reprendre le contrôle. Il devait continuer à jouer les idiots, les benêts, les ahuris, les goujats. Continuer à éloigner Ameline de son vit. Dieu le garde ! Lui faire un petit ? Un petit qui naîtrait comme lui, flanqué des tourments de l'avarice ? En faire un malheureux, comme il l'était, lui ? Jamais. À moins de découvrir enfin le moyen d'en guérir. Et ce n'était pas avec ce mandrin qui bouillait dans sa main comme s'il avait la chaude pisse !

Il s'assit sur le couvercle.

*Compter.*

Oublier la peau douce d'Ameline, ses seins, ses hanches, sa bouche.

*Compter.*

Dompter son désir d'elle.

*Compter.*

Il prit une profonde inspiration et commença à faire glisser les pièces d'or, une à une.

Peu à peu, son souffle regagna en régularité. Il connaissait la formule. Dompter la bête. Il avait bien appris.

— Quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize...

Il allait pouvoir respirer ; reprendre le cours de sa vie. Las. Il déchantait vite sous l'afflux d'un sursaut d'angoisse.

Et ses clients qui attendaient dans la rue !

Et sa braise qui n'était pas faite !

Et sa viande qui n'était pas hachée !

Et Ameline, toujours endormie !

— Foutredieu ! Vas-tu donc me laisser tranquille ! jura-t-il en battant ce monstre qui refusait de s'avouer vaincu.

Et sa belle-mère qui devait lui rendre visite !

Et Annie Souche qui...

Un espoir fou le fit bondir.

Annie Souche ! La défaiseuse de maux ! Quelle que fût l'heure, elle ne tarderait plus. Elle saurait, elle, lui guérir le vit.

Il fureta dans son antre, arracha une lanière de cuir au montant d'un coffre, colla son membre récalcitrant à son bas-ventre et l'écrasa autant que possible sous cette ceinture improvisée. La douleur gagna en puissance.

Tant pis ! Au moins, personne ne verrait rien !

## 29.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 12 août*

Dix coups ébranlèrent la cloche de la chapelle Saint-Laurent lorsque, les escaliers de la cave remontés, il déboucha dans la rôtisserie, des bûches plein les bras. Il les enfila une à une dans le foyer puis activa vigoureusement l'immense soufflet transversal. Laissant son feu prendre, il noua son tablier par-dessus son bリアud, de manière à étouffer plus encore sa protubérance, puis s'en fut relever ses volets. À sa vue, une exclamation de satisfaction ondula sur la foule.

Sans plus attendre, il déverrouilla son huis et sortit sur le seuil pour les affronter tous.

— Mille pardons ! La foudre est entrée par la cheminée cette nuit, abîmant mes fours. Je viens seulement de finir de réparer. Vous n'aurez ni pâté ni tourte, mais d'ici midi, j'aurai cailles et pigeons à vous proposer.

On soupira, le plaignit, le remercia, lui passa commande, avant de disparaître. En moins de cinq minutes, il se retrouva seul.

*Voilà déjà une bonne chose de faite.*

Il fallait maintenant qu'il réveille Ameline. Promettre était une chose, tenir une autre. Comme ses clients, le volailler avait dû trouver porte close. Il avait certainement tout vendu à ses concurrents. Jean allait devoir se servir ailleurs.

Il rabattit la porte, crayonna sur l'ardoise qu'il ouvrirait de midi à trois heures et, refusant cet appel insidieux en son bas-ventre autant que la

faiblesse de ses jambes, remonta l'escalier quatre à quatre.

L'espace d'une seconde, une nouvelle bouffée d'inquiétude l'envahit. Ameline n'avait pas bougé d'un cil. Allait-elle se réveiller cette fois ? ou dormir encore des jours entiers ? Qu'arrivait-il à cette maison, sang de Dieu ?

Il s'assit près d'elle et lui secoua délicatement l'épaule.

— Ameline ! Ameline !

Elle s'arracha à ses songes en s'étirant voluptueusement. Rassuré, il se hâta de prendre ses distances. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il était au pied du lit.

— Il nous est arrivé une chose terrible, dit-il.

— Ah ? Ce n'est pas le souvenir que j'en ai, bâilla-t-elle.

Il refusa cette sueur froide qui lui chatouilla les reins sans pour autant lui rafraîchir le reste.

— Nous avons dormi plus que de raison. Dix heures viennent de sonner et rien n'est fait. Je n'ai pas même un coquelet à embrocher. Il faudrait que vous vous rendiez chez le Jacquot de la rue Saint-Sauveur. En empruntant sa mule à Gertrude, vous n'en auriez, aller-retour, que pour trois quarts d'heure. Moi, il faut que je reste ici.

Ameline l'enveloppa d'un regard tendre. Jean était redevenu Jean. Il ne se souvenait de rien, et visiblement, à l'inverse d'elle que les épices chatouillaient encore, aucune séquelle ne lui était restée de leurs ébats.

*Tant pis.*

Puisqu'il était si fervent dans son abandon, elle n'aurait qu'à l'y replonger. Il lui suffirait d'apprendre à mieux doser l'élixir d'Annie Souche. Car pas question de perdre une nuit de travail supplémentaire. Non que leur fortune pût en pâtir, mais Jean finirait par se douter de quelque chose.

Elle rejeta le drap et sauta du lit.

— Je me hâte. Vous, commencez vos pâtés, hachez, tranchez, pilonnez, dit-elle en ôtant sa chemise.

*Et voilà, elle recommence ! Comme si j'avais besoin de cela, maintenant !* se lamenta Jean devant ses formes exquises.

Il détourna les yeux, rassuré.

Si Ameline avait joui de lui, elle aurait savouré sa victoire au lieu de s'habiller vivement. Il avait donc rêvé. Bien. Restait à trouver le moyen de régler son problème et surtout d'empêcher qu'il ne se reproduise.

À peine Ameline sortie, Jean se précipita dans sa cache pour se soulager. En remontant les escaliers, il n'avait plus de jambes, mais son mandrin était enfin rabattu.

Il finissait de se toiletter lorsque la voix de sa belle-mère, l'appelant et annonçant Annie Souche, perça l'épaisseur de la porte de la rôtisserie.

Il reboutonna ses braies, essuya ses mains sur lesquelles s'attardait le parfum du savon, puis accueillit les deux femmes avec une égale bienveillance.

*Au moins, songea-t-il devant ce petit bout de femme qui le fixait en souriant, moi je n'ai plus besoin de traitement. Personne ne verra ma cuisante faiblesse.*

Ce en quoi, il se trompait lourdement.

Annie Souche n'avait pas besoin que les gens lui racontent leurs maux pour les percevoir. Et celui qu'elle lui devinait encore à la braguette ferait bientôt, elle n'en douta plus, le bonheur d'Ameline.



## 30.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 12 août*

Ameline avait croisé sa mère et Annie Souche en bas de la Grand-Rue. À voix basse afin que les passants ne puissent l'entendre, elle leur avait tout raconté, y compris l'usage qu'elle avait fait des quelques gouttes restantes de l'élixir du sommeil.

— L'édifice est branlant, ma fille, s'était réjouie Annie Souche. Il suffira d'un rien à présent pour en saper les bases. Et je compte bien m'y employer durant ton absence. Allons, hâte-toi puisque la nécessité le commande.

Ameline s'était précipitée. À Gertrude, elle avait expliqué la situation sans entrer dans les détails, l'avait remerciée une fois de plus de lui prêter sa mule, puis s'était rendue chez le volailler dans l'espoir qu'il pût leur permettre de rassasier leurs clients.

Une heure plus tard, les bras chargés de paquets, elle entrait dans la rôtisserie, prête à jouer son rôle.

Et dans ce rôle, elle ne connaissait pas Annie Souche.

— Ah, te voilà ! l'accueillit sa mère en la délestant de sa charge. Tu m'en as donné du tourment, tu sais.

— Je sais, maman, assura tout aussi faussement Ameline, les yeux rivés sur Jean.

Contournant les réticences de ce dernier, Annie Souche était parvenue à lui faire ôter chemise, à l'asseoir sur un banc et à lui soigner les restes,

douloureux, d'un accident à la clavicule.

— Bouge pas ! le tança la guérisseuse après avoir salué Ameline d'un mouvement de tête.

— Mais vous me faites mal ! beugla Jean en se contorsionnant.

— Évidemment ! Ça fait des années que tu me le traînes ! Bouge pas ! Je n'en ai pas pour longtemps.

Les doigts s'enfoncèrent sous l'omoplate, pétrirent, puis soudain la gêne dont Jean souffrait lorsqu'il maniait le tournebroche céda dans un craquement. Il hurla. Cette fois, de peur, plus que de mal.

— Là, c'est fini ! J'espère que tu es moins douillette que lui ! lança Annie Souche à Ameline, en étalant un de ses onguents sur l'épaule meurtrie de Jean.

— Elle l'est ! affirma Marguerite Bonnot qui se souvenait, elle aussi, des larmes courageuses qu'avait autrefois versées sa fille sous les doigts de la guérisseuse.

— Bien. Allez, rhabille-toi, mon garçon ! J'ai besoin de la place.

Jean ne demanda pas son reste. Un sourire satisfait s'épanouissait pourtant sur son visage. Il renfila son bリアud tout en commentant :

— Ah ça, dame Annie ! Vous m'époustouflez, vraiment ! Plus rien. Je ne sens plus rien ! Vous entendez, Ameline ? Si elle vous guérit aussi bien et mon pilon aussi, tout redeviendra comme avant !

Marguerite Bonnot éclata d'un rire clair.

— Souhaitons, mon fils ! Souhaitons.

Annie Souche au contraire prit un air grave.

— Un mauvais sort aurait-il été jeté sur cette maison ?

— C'est ce qu'il semble à mon époux, moi, je l'avoue, je n'en sais rien, commenta Ameline en s'installant.

— Ainsi que je vous le disais, Annie, ma fille est restée trois jours endormie, lança Marguerite Bonnot comme convenu.

— Trois jours, répéta Jean, tout en enfilant les cailles ramenées par Ameline sur la pique.

Annie Souche tordit la bouche.

— Ce n'est pas rien, j'en conviens. Et tu dis Petit Bon, que tu as un problème de pilon.

— C'est cela même ! affirma-t-il en embrochant un pigeon.

— Vraiment ? Je n'ai pas eu cette impression...

Il leva la tête, saisi par la nuance du ton. Il lui sembla soudain, et à juste raison, que la guérisseuse avait découvert sa faiblesse.

Ameline tenta de garder son sérieux en fixant ses souliers tandis qu'Annie Souche, imperturbable, entreprenait de lui malaxer le crâne. Marguerite Bonnot, elle, se détourna pour masquer son sourire dans un tousotement.

Déterminé à tuer tout malentendu cette fois, Jean saisit le pilon de son mortier d'une main leste.

— Le voici ! Peut-être qu'en le prenant en main...

— Chaque chose en son temps. Je m'occupe d'abord de cette pauvrete qui a dû garder, cette nuit, une improbable position. Elle a la nuque toute raide.

L'image, furtive, de son épouse, la bouche au-dessus de son vit, foudroya Jean. Il la repoussa aussitôt. Pas question de repartir en bandaison. Si Ameline était dans son rêve, il n'était pas dans le sien. Ou alors, il eût fallu vraiment, puisqu'ils ne s'étaient pas rejoints, que le diable fût dans sa maison.

C'était bien possible, hélas.

Après tout, il l'avait invoqué tant de fois, déçu par Saint Laurent ! Il eût été stupide de penser qu'il avait réussi à le confiner dans sa cachette.

— Là, termina Annie Souche en tapotant l'épaule d'Ameline. Mais je le confirme, ton sommeil n'était pas naturel. Une force noire rôde ici. Et je ne

me trompe jamais.

Blême, quand bien même il s'était préparé à tout, Jean, aussitôt, lui remit le pilon. Annie Souche ferma les yeux, pinça les lèvres. Un long moment empesé de silence plomba la rôtisserie Petit Bon.

Puis Annie Souche fixa froidement Jean.

— Il a disparu combien de temps ?

— Ah ça ! Comment sav...

Annie Souche le coupa d'un mouvement brusque et agacé de la main.

— Combien de temps ?

N'osant plus remettre sa prescience en cause, Jean lui expliqua ce qui, pour lui, restait toujours un mystère.

Elle hocha la tête, poussa un long soupir puis planta un regard d'aigle dans le sien.

— C'est grave. Très grave...

— À ce point ? bredouilla Jean.

— Très très grave, insista Annie Souche.

— Que faut-il faire ? s'inquiéta faussement Ameline.

— Fermer. Immédiatement.

— Fermer quoi ?

— Votre échoppe.

Jean devint livide.

— Vous n'y pensez pas !

Le buste tendu vers l'avant, grandie par l'éclat de sa puissance, Annie Souche prit un air terrible.

— Ton épouse a dormi trois jours d'affilée, toi cette nuit, plus que de raison, ton pilon a disparu chez le diable et tu doutes ?

Elle marcha sur lui en agitant son index, forçant Jean à reculer contre le comptoir.

— Dis-moi, mon garçon, quand tu t'es levé ce matin, n'as-tu pas trouvé ton mortier empli d'un moût de poivre, de cannelle et de gingembre ?

Il déglutit, incapable de répondre.

— Épices du diable ! Ton pilon n'était-il pas rouge d'avoir moulu, moulu et moulu encore pour que Satan ait son content ? Espères-tu donc qu'il finisse son ouvrage ? Qu'il vous dévore à sa sauce, la nuit prochaine, ton épouse et toi ? Je suis sûre qu'il trouverait assez de bois dans ta cave pour vous rôtir tous les deux... lentement ! Est-ce cela que tu veux ? Qu'ensuite, mis en appétit, il croque un à un tous tes clients ?

Cette fois, Jean ne put douter davantage. Jamais il n'avait rencontré personne plus savante et avisée.

Il se mit à trembler.

— Combien de temps. Combien de temps devons-nous fermer ?

Annie Souche baissa d'un ton.

— Ça, je l'ignore. Mais une chose est certaine. Je m'installe ici, à votre place. Et vous ne reviendrez que lorsque tout danger aura disparu.

Ameline se précipita vers Jean. Instinctivement, face à la menace, il lui entourait les épaules d'un bras protecteur. Elle se blottit contre lui.

— Qu'allons-nous devenir ? Où irons-nous ? gémit-elle d'une voix tremblante.

— Chez moi, décida Marguerite. Seul l'atelier est en travaux.

— Oh, mère ! C'est si généreux à vous !

— Je ne sais comment vous remercier, concéda Jean.

— Votre abnégation va sauver ma fille ! Que pourrais-je demander de plus ? Et si vous en doutez, souvenez-vous de votre engagement dans mon affaire. Ma maison est la vôtre maintenant.

— C'est vrai, admit Jean, qui, avec tout ça, n'avait pas encore contacté le notaire mais remis l'argent.

*Bah, pensa-t-il, j'aurai désormais tout mon temps.*

Cette seule pensée le fit frissonner des pieds à la tête. Oui, mais combien en faudrait-il pour ramener de l'ordre dans sa maison ? Combien en faudrait-il avant qu'il puisse de nouveau se rouler dans son or, et pis, oui pis encore, continuer ses expériences ?

— Je ferai des pâtés. Chez vous, soupira-t-il, cherchant une échappatoire à la terreur que le fait d'abandonner son trésor lui inspirait.

— Et avec quoi, gros malin ? le poignarda Annie Souche.

Jean lorgna sur son mortier, sur ce pilon qu'elle brandissait en main.

— S'il sort d'ici... plaida-t-il, espérant de fait, lever la malédiction.

— Ce sera pour partir à Rome ! trancha Annie Souche.

— À Rome ? répéta Jean, abasourdi.

— Oui, à Rome ! Tu veux pouvoir t'en servir à nouveau ? En ce cas, il faut qu'il soit nettoyé par la bénédiction du pape !

Jean eût pris la crédence de sa grand-mère sur la tête qu'il n'eût pas été plus assommé. Il répéta :

— Le pape ? Miséricorde !

— Consolez-vous mon gendre, avez-vous oublié que Georges prend la route demain, pour lui rendre visite ?

— C'est heureux, lâcha Jean du ton d'un condamné à mort qui vient d'apprendre le report de son exécution.

— C'est un signe ! insista Annie Souche. Allez, hop, vous deux, montez faire vos bagages ! Il est plus que temps !



## 31.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 12 août*

Face aux arguments du rôtiisseur, Annie Souche consentit toutefois à remettre sa sentence de quelques heures. S'il ne servait ses clients une dernière fois, ne les régalaient autant des volailles ramenées par Ameline que d'un boniment, il aurait toujours la faveur du roi mais c'en serait terminé de son enseigne. Or, Annie Souche le savait : Ameline ne voulait pas cela. Elle aimait sa maison. Elle aimait voir Jean s'activer à ses braises, rire avec ses fournisseurs et les gens du quartier puis compter sa recette. Elle ne voulait pas perdre tout ce qui l'avait troublée, émue, charmée en lui. Elle voulait juste l'ouvrir à elle, à eux, au monde. Un monde dans lequel la fortune passerait au second plan. Annie Souche lui avait promis de ne point trop le faire languir hors ses murs. Elle voulait pourtant qu'il s'en aérât et surtout, qu'il fût sevré de son or, au moins jusqu'à ce que Trubert revînt de Rome.

Et puis, toute cette affaire intriguait la guérisseuse. Elle avait bien perçu l'emprise de la fortune sur le cœur de Jean, mais une dualité plus grande encore. Il avait menti, c'était évident. S'il avait bien croqué son Ameline, les images qu'il en avait gardées étaient celles des songes que ses gestes, son désir et son plaisir avaient créées. Une part de lui était sincère quand l'autre se fourvoyait. Pour Annie Souche, qui n'avait pas sa pareille pour disséquer les âmes, Jean Petit Bon était une exception. Une exception dont il lui tardait de découvrir le mystère. Et ce mystère ne pouvait se cacher que dans cette maison, puisque Jean y était né, comme son père avant lui.

Jean Petit Bon reproduisait des gestes, répétait des phrases vues, entendues, apprises avant même d'avoir été en âge de les comprendre. Tout cela avait un sens. L'enfant avait façonné l'homme.

Assise sur un banc, en bout de la longue table, elle l'observa aller et venir, fourbir son feu, ses broches, ses braises, promettre une réouverture prochaine, accepter les encouragements des uns, les regrets des autres. Il devait changer ses fours, la réparation n'ayant pas survécu plus d'une heure.

Et encore, affirmait-il avec une sincérité criante, preuve, pour la guérisseuse, qu'il possédait une grande aptitude au mensonge, avait-il de la chance. La foudre aurait pu, au lieu d'éclater la fonte, embraser les murs, les solives, les poutres, ravager tout, gagner le quartier peut-être. Dans son malheur il était content qu'eux aient été épargnés.

Par ce savant mélange de générosité et de duperie, il attirait l'empathie, la fidélité, la confiance.

Un monstre, avait décrit Ameline en venant la voir. Un monstre qui transformait sa semence en or. Un monstre qui la préférait dans les bras d'un amant plutôt que dans les siens.

Annie Souche le regardait par le travers. Elle en avait croisé de toute sorte des pingres, des pervers, des scélérats, des malfaisants, des voleurs. Elle les avait tous soignés, sans faire de différence. Parce qu'elle était ainsi et que si elle osait, à voix haute et sans crainte, les confronter à leurs crimes, il ne lui appartenait pas de les mettre au pilori. Elle les « réparait » afin qu'ils soient jugés ou qu'ils passent leur chemin plus vite.

*Mais Jean... Jean Petit Bon... Non, décidément... Ameline a raison de vouloir le sauver.*

Si Annie Souche, fille de Dieu ou fille du Diable, connaissait les secrets de l'un comme de l'autre, cette fois, elle dut bien l'admettre : celui de Jean Petit Bon n'appartenait qu'à lui.

Lorsque l'intense chaleur de l'après-midi chassa même les mouches des rues, elle le regarda, lui, Ameline et Marguerite Bonnot quitter discrètement la rôtisserie avec une grosse malle, aussitôt emportée par la mule de Gertrude.

Jean Petit Bon ne se retourna pas, à l'inverse d'Ameline. Il était si blanc qu'on eût dit un fantôme. Il avait laissé son âme derrière lui et Annie Souche sut très exactement où la trouver.

Alors, ayant refermé soigneusement derrière elle, elle sortit de sa poche le double de la clé que lui avait remis Ameline, déverrouilla la trappe du dessous de l'escalier et descendit à la cave.

Ruiner un homme était facile. L'enrichir, bien plus compliqué.



## 32.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 13 août*

C'était jour de fête. Tandis que Georges Trubert se juchait sur un fringant coursier pour prendre navire à Marseille, on se préparait, par de belles parades, à l'un de ces grands tournois qui avaient fait la renommée du bon roi René. Deux jours durant, les chevaliers allaient tenter de remporter l'un des prestigieux prix que remettraient les dames et damoiselles du comté de Provence. Le premier, destiné au plus beau coup de lance, était, disait-on, une hampe d'or ouvragée. Le second, couronnant celui qui romprait le plus de hampes, un rubis d'une valeur de mille écus. Et le troisième, gratifiant celui qui tiendrait le plus longtemps sans être désarçonné, un diamant de même équivalence. De quoi attirer en la bonne ville d'Aix autant de tournoyeurs que de chalands.

Penché à la fenêtre de cette chambre, mise à sa disposition la veille par sa belle-mère à seulement deux cents toises de chez lui, Jean Petit Bon voyait, dans un soupir, les habitants s'apprêter aux réjouissances. Tandis que la foule allait et venait sur la place de la grande horloge, s'apostrophant devant l'hôtel de ville, lui songeait aux dizaines de pâtés qu'Ameline écoulait chaque année aux abords des lices. Il se demandait encore comment il avait pu oublier de les préparer.

*Tu le sais bien, couillon ! Tu as passé trois jours à la veiller, ton Ameline, sans dormir, sans rien manger d'autre que du pain rassis trempé dans du clairot ! Tellement que tu as servi toutes tes réserves à ta clientèle !*

*Tellement que tu n'en as même pas caressé ton or !... Ta ruine ! Tu le vois bien, imbécile, qu'elle sera ta ruine, comme ta mère a failli être celle de ton père !* le fustigea son démon.

Il le chassa dans le souvenir des gémissements de terreur de Marguerite Bonnot devant sa fille. Marguerite qui exprimait tout haut ce qu'il refusait d'émettre tout bas : et si Ameline ne se réveillait pas ?

Il avait eu si peur ! Si peur de la perdre !

Il soupira. Le diable était-il vraiment en cause ? Il ne savait plus que croire, que penser. Non, vraiment, il ne tournait plus rond. Et Annie Souche qui, maintenant, investissait sa demeure.

— La meilleure de toutes ! avait assuré Marguerite.

*Pourvu que ce fût vrai !*

Car si elle avait raison, le diable n'allait guère apprécier d'être défié. Et si Annie Souche ne parvenait pas à le vaincre, il se vengerait, de la plus vile des manières, s'était convaincu Jean en quittant la rôtisserie. Aussi, avant de s'installer ailleurs, avait-il entraîné Ameline et Marguerite chez le notaire. Pour se distraire l'esprit et pour mettre à jour ses affaires. Au cas où, comme on disait dans le pays.

Mais maintenant et pour la première fois de son existence bien huilée, il était privé d'occupation, de rituel, et ne voyait rien qui pût l'aider à patienter. Il se serait bien mis en cuisine, mais Marguerite Bonnot prenait ses rôts chez lui. Elle ne possédait guère qu'une poêle à frire.

— À quoi bon m'embarrasser de davantage ? avait-elle ri devant sa triste mine.

Elle passait ses journées au palais, grignotait en ses cuisines, quand, avec son promis, elle n'était pas invitée à la table du roi. Jeanne de Laval elle-même raffolait de sa compagnie, au grand dam des dames de noblesse. Jean n'y pouvait trouver à redire. C'était parce que nombre de puissants

étaient comme elle que les rôtisseurs fleurissaient dans l'environnement immédiat du palais.

Il eût pu prêter son aide aux ouvriers qui agrandissaient l'atelier de confection, au rez-de-chaussée, mais on lui avait clairement fait entendre qu'il embarrasserait par son manque de savoir-faire.

Ah, le savoir-faire !

Force lui était de reconnaître qu'en dehors du sien, Jean Petit Bon n'en avait pas acquis d'autre.

En clair : il n'était plus utile à rien.

Tout malheur ayant une consolation, Ameline avait renoncé à son amant. Elle le lui avait annoncé dans un sourire tendre. Il l'avait remerciée pour son sacrifice, se retenant d'ajouter qu'il n'était pas comparable au sien.

Elle n'avait pas relevé.

Outre qu'en cette gaillarde journée, elle devait réceptionner des étoffes pour le compte de sa mère appelée dans les lices, elle répugnait à l'abandonner à lui-même. La veille, il avait mis trop longtemps à s'endormir dans ce lit qui n'était pas le sien, dans cette odeur entêtante des roses du jardin quand il n'avait toujours humé que celle des cendres et de la cuisson. Il s'était levé morose.

Il fallait le divertir.

Et elle savait comment.

La commande de sa mère livrée, elle remonta l'escalier tournant qui ramenait à l'étage.

Jean n'avait pas bougé de l'appui de la fenêtre, abruti par le manque de sa fortune, de sa clientèle, de son logis et même de son propre entrain.

Le soleil lui ruisselait dessus, burinant ses traits. Hier il l'aurait fui pour garder un semblant de fraîcheur dans la demeure. Là, privé de son or, il se gorgeait de cette lumière comme d'un pis-aller.

Ameline lui tendit un godet de citronnade.

— Peut-être pourrions-nous nous rendre au tournoi...

— Nous n'avons pas de pâtés...

Le prenant par le bras, Ameline le força à se tourner vers elle.

— Fi des pâtés, des jambons, des saucisses ! Allons au tournoi pour voir le tournoi.

Cette idée-là ne lui aurait jamais traversé l'esprit.

— Savez-vous seulement comment cela se passe ? Y avez-vous déjà assisté ? Même enfant ? insista Ameline.

— Ma foi, non, reconnut-il après avoir bu plusieurs gorgées, mais j'ai lu le traité du roi.

— Oh, Jean, se désola-t-elle. Lire est une belle chose, elle nous ouvre de merveilleux horizons, mais ne voudriez-vous pas les explorer par vous-même ? Avec moi à votre bras ?

Il lui sourit.

— Cela vous plairait donc ?

— Tellement !

— Soit. Après tout, qu'avons-nous de mieux à faire ? Il faudra bien tuer le temps jusqu'au retour de mon pilon.



## 33.

*Les lices*

*Le 13 août*

Une heure plus tard, au milieu d'une foule compacte et joyeuse, ils passaient la porte de Bellegarde au-delà de laquelle s'ouvraient d'immenses prés. Sous les remparts de la cité, on avait dressé des échafauds<sup>7</sup>, délimité un vaste espace, clos par des monticules de paille. C'était là que se tiendrait le tournoi. Une grande foire se déployait tout autour.

— Voyez, c'est ici, d'ordinaire, que je me tiens, indiqua Ameline d'un index tendu.

Jean plaça sa main en visière. Pour voir, il voyait, et cela lui mettait le cœur en désordre. Des dizaines de dais colorés ombrageaient le champ voisin. Dais sous lesquels se dressaient des tables garnies de miel, de dragées, de calissons, de pains, de jambons. Là on vendait des ceintures ouvragées, là des gambisons, là de la vaisselle... Quand ce n'étaient des moutons entiers qu'on tournait au-dessus d'un brasier. Une ville de toile s'étalait sous ses yeux, au milieu de laquelle, attendant l'heure de la parade, se pressaient les chalands, les jongleurs, les vendeurs à la sauvette et les porteurs d'eau.

— Quel dommage pour nous ! se récria-t-il.

— De simples âmes comme les nôtres ne peuvent lutter contre le diable, Jean.

Il soupira.

— C'est vrai.

— N'est-il pas plus important que nous soyons ensemble ? Vous avez tant craint de m'avoir perdue.

— C'est vrai, répéta-t-il.

Il se laissa entraîner par la main.

En cette journée radieuse où les rires fusaient autour de lui, où l'on se pressait, s'accolait, se retrouvait, combien s'inquiétaient de lui ?

En dehors de son enseigne, il ne connaissait personne. Il n'était personne. Il n'avait pas d'amis. Des connaissances, oui, au palais quand il s'y rendait, invité par le roi, toujours empli, envers lui, de bienveillance. Mais c'était si rarement au fond. Et de quoi parlait-il avec René d'Anjou ? De cailles, de poulardes, de cygnes en gelée... Il n'entendait rien à tout le reste, au théâtre, à la musique, aux déclamations. Il ignorait tout des intrigues, des chausse-trapes, des farces, de la danse, des jeux... Il n'y avait en lui que l'or. Le goût de l'or, le parfum de l'or, le besoin de l'or. Là, là seulement était sa préférence, son vrai domaine de prédilection. Sa malédiction. Et au milieu de cet or qui lui rongeaient la tête, le corps et le sang, gardienne d'un îlot sur lequel il ne pourrait jamais rien bâtir, se trouvait Ameline. Ameline qu'il laissait se moquer de lui, le tourner en ridicule, jouer les effrontées et les lascives, les facétieuses et les enragées depuis quelques jours. Une Ameline qu'il reconnaissait à peine mais qui le bouleversait. Comment refuser d'admettre, une fois pour toutes, que le diable se vengeait ? Comment, surtout, ne pas vouloir, enfin, le renvoyer d'où il venait ?

*Est-ce seulement possible ? Je lui ai tant sacrifié !* se condamna-t-il pour la centième fois, oscillant toujours entre le besoin de croire en le pouvoir d'Annie Souche et la crainte des conséquences qu'il en subirait.

— Venez, ma mère est par là, annonça Ameline, le tirant de ses sombres pensées.

Marguerite Bonnot se trouvait bien loin des rôtisseurs et des vendeurs d'oublis : à l'orée d'une autre pièce de terrain.

Les auberges ayant été prises d'assaut, les tournoyeurs les plus illustres s'étaient installés dans des pavillons de couleurs vives. À l'intérieur, des écuyers les aidaient à mettre leurs harnois<sup>8</sup> de parade, tandis que d'autres, devant les tentes, harnachaient, caparaçonnaient et décoraient des chevaux qui piaffaient, agacés par cette atmosphère particulière.

Face à cette explosion de couleurs, face aux rutilants reflets des armures, à cette profusion d'épées, de lances, face aux plaisanteries de ces hommes qui s'apprêtaient à se mesurer les uns aux autres, Jean eut le tournis<sup>9</sup>. Tout en avançant au milieu d'eux, il découvrait, avec une stupeur qui lui écarquillait les yeux, l'existence d'un autre monde. Un monde empli d'odeurs suaves ou crottées, d'éclats inconnus. Un monde empli de vie à défaut de cornues. De métal poli à défaut d'argent.

Marguerite Bonnot, vers laquelle ils marchaient, y semblait à son aise. Elle discutait avec une femme aux longs cheveux blonds tressés et à la robe flamboyante malgré sa simplicité.

*Jeanne de Laval*, la reconnut Jean.

Il leva les yeux vers le toit carré de la tente devant laquelle les deux amies se trouvaient. Claquant au vent, un fanion arborait les couleurs de René d'Anjou.

Il se troubla.

— Le roi va combattre ?

Ameline héla sa mère d'un geste de la main avant de lui répondre en souriant.

— Comme chaque année. Et il est très habile ! N'oubliez pas qu'il a lui-même revu les règles de ses tournois.

Jean resta ahuri.

— Est-ce encore de son âge ?

Ameline se mit à rire.

— Un conseil, mon époux, évitez le sujet ! René d'Anjou n'est tatillon que sur un point : celui-ci. Il l'évoque lui-même à l'occasion, et pour mieux s'en moquer, mais il ne permet point qu'un autre le lui fasse remarquer.

Jean s'en garderait bien !

Il se fendit en courbettes devant la reine et, après quelques échanges chaleureux, accepta son invitation à assister à la parade depuis son échafaud.

Puis, emporté par le flot joyeux des invités de marque et la main, de plus en plus serrée d'Ameline, il s'en fut, près d'elle, s'installer.



## 34.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 13 août*

Annie Souche était assise au milieu de cet antre qu'Ameline Petit Bon avait pris pour celui d'un monstre. Elle y avait passé son temps depuis la veille, fouillant les monticules d'or, les jarres, une vingtaine au total. Ses soupçons ayant été confirmés quant à l'origine et à la valeur de ce trésor, elle avait ensuite reniflé l'intérieur des sacs de jute avachis dans un coin, puis tordu le nez devant l'odeur fétide qui émanait des bocalaux. Elle avait froncé un sourcil broussailleux devant de belles quantités d'antimoine, de chaux, de vif-argent... Elle avait aussi exploré le contenu des armoires et des étagères, bien plus nombreuses que ne l'avait remarqué Ameline, toute à sa colère désespérée, s'étonnant d'y découvrir des substances telles que de la myrrhe et de l'encens.

Enfin, puisqu'elle s'y entendait, elle avait relancé l'athanor. Elle était restée plus perplexe encore. Jamais cet appareillage n'avait produit la moindre parcelle d'or.

Alors, que pouvait bien, en réalité, rechercher Petit Bon ?

Elle venait de tomber sur un carnet rempli de chiffres, de formules, de notes, lorsque son instinct lui intima de retourner dans la rôtisserie.

À peine venait-elle de rabattre la trappe, qu'on tambourinait à la porte d'entrée et que la voix d'Ameline en forçait l'épaisseur.

Bien qu'elle n'eût rien perçu d'inquiétant autour de sa protégée, Annie Souche déverrouilla aussitôt.

— C'est le roi ! Il vient de tomber de cheval... Son pied a méchamment tourné, annonça Ameline.

— Entre, je prends mon nécessaire.

Ameline n'attendit pas qu'Annie Souche eût garni sa besace pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Alors ? Qu'avez-vous trouvé ?

Annie Souche pivota vers elle, amusée.

— Rien de bien concluant encore, ma fille. J'en avais le soupçon l'autre jour, à la faveur de ces pièces d'or que tu m'avais apportées, je peux aujourd'hui l'affirmer : l'ensemble de ce trésor date de l'époque romaine.

Ameline ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Un trésor antique ? Sous nos pieds ?

— J'en tiens pour preuve quelques assiettes estampillées de la maison de Valence, des jarres à huile frappées du même sceau. Tu ne les as pas ouvertes, mais elles rutilent de gemmes toutes plus précieuses les unes que les autres, déjà taillées.

Ameline restait abasourdie.

— Mais comment ? Comment Jean ou son père se le serait-il procuré ?

— Par hasard, sans doute, en perçant la cave. Je soupçonne qu'à l'origine, il fut mis au jour par les bâtisseurs de la chapelle voisine, probablement lorsqu'ils creusèrent ses fondations. Tu le sais comme moi, il n'est pas rare qu'un paysan trouve encore une cassette ou un retable dans son champ. Quel qu'ait été celui à qui appartenait cette fortune, il était d'une très riche famille patricienne.

— Ainsi donc, réfléchit Ameline, les maçons auraient soustrait le trésor à la convoitise des comtes de Provence en le plaçant sous la protection de Saint-Laurent...

— En le rendant à sa vocation de premier diacre de Rome, ils ont dû penser qu'ils s'achèteraient ses grâces.

Annie Souche passa sa sacoche en bandoulière.

— Mais tout ceci n'est qu'hypothèse. Comme je te l'ai dit en ma cabane, seul le pape peut dater cette monnaie avec précision. Et nous apporter des réponses.

Ameline sourit.

— Et Jean qui croit qu'il va le débarrasser de la malédiction de son pilon !

Annie Souche la prit par les épaules.

— Assez, Ameline. Les farces les plus courtes sont toujours les meilleures. On ne peut se cacher indéfiniment derrière.

— Je le sais bien. Mais face à tant de privation et de vexation, que pouvais-je faire d'autre ? J'étais une oie blanche, dame Annie, il m'a noirci le cœur en m'étoffant les ailes. Je ne regrette rien.

Annie Souche lui tapota la joue.

— Crois-tu que Jean soit aussi idiot qu'il nous le montre ?

Ameline croisa les bras sur sa poitrine.

— Non. Sinon il aurait coulé son enseigne depuis longtemps malgré son incommensurable avarice. Ni sot, ni niais. Mais il se comporte comme tel avec moi. Vous l'avez dit vous-même, il méritait sa leçon. Pour autant, c'est certain, quel qu'il soit, je l'aime et ne lui veux que du bien.

Annie Souche la couvrit d'un œil affectueux.

— C'est ce que je voulais t'entendre dire. Car si le pape revendique cette fortune au motif qu'elle appartient à l'Église puisque sous la garde de l'un de ses saints, Jean n'aura plus que son talent... Et toi.

Ameline tordit la bouche.

— Il saura toujours fabriquer de l'or...

— Non. J'ignore à quoi lui servent cet athanor, ces ingrédients, mais ce n'est pas à cela.

— Quelle autre motivation aurait-il ? La vie éternelle ?

— C'est possible. Après tout, il est le gardien de ce trésor et lui voue un attachement hors du commun.

Un frisson glaça Ameline.

— Alors il y aurait bien un enchantement... Une malédiction...

— Je n'ai rien perçu de tel dans la caverne. Mais il est trop tôt pour que je me prononce. Sois patiente. Distrais-le, chéris-le, apprivoise-le, pique sa curiosité, sa jalousie, sa convoitise. Illumine ses songes de ton plaisir, de ton amour. Aucune magie n'est plus puissante que celle-ci. Tôt ou tard, elle viendra à bout de ce qui sourd au fond de lui.

— J'en ai bien l'intention, affirma Ameline.

— Prends garde toutefois. Comme je te l'ai dit, farce ne vaut qu'en son contexte. Et Jean a perdu le sien.

Ameline hocha la tête.

— Allons, ajouta Annie Souche, ne faisons pas plus longtemps attendre ce bon René. Sa vie n'est pas en danger, mais tout de même. Tel que je le connais, il doit exaspérer sa maison !



## 35.

*Lices, pavillon du roi*

*Le 13 août*

À la vue du roi comte, avachi sur un siège de campagne, un pied surélevé, Annie Souche ne put retenir un sourire. Elle ne s'était pas trompée. Fort de ce tempérament aussi fougueux que généreux hérité de ses ancêtres paternels, Aliénor d'Aquitaine et Henri Plantagenêt, son patient et protecteur de longue date fustigeait son monde :

— Puisque je vous assure que je vais bien ! Rendez-moi mon cheval et mon épée ! Ah, Annie ! s'éclaira-t-il en la découvrant, dites-le leur, vous ! Ce serait gâcher la fête que de me retenir ici pour une égratignure. Je suis le Maître des lices, je me dois de les lancer !

Ce qui frappa Annie Souche à cet instant ne fut pas cette cheville démise et gonflée arrachée à sa chausse ferrée, mais le nez de René. Un nez qui, si on le regardait pour ce qu'il servait n'avait rien d'extraordinaire. Il était petit, légèrement empâté, de proportion joviale dans ce visage que l'âge autant que la bonne chère avaient bouffi. Non, ce que ce nez avait de notable, c'était qu'il ressemblait à s'y méprendre à un autre qu'elle avait, à cet instant précis, sous les yeux.

— Sortez tous, exigea-t-elle d'un ton péremptoire que nul, jamais, fût-il roi ou valet, n'avait osé contredire.

Tandis qu'on obtempérait, les isolant tous deux, René d'Anjou pointa sa blessure.

— Un accident stupide ! Mon écuyer devait retenir la bride du cheval le temps que j’y monte, mais un rat a traversé. Un rat ! Pouvais-je prévoir que cette fichue bête les craignait ?

Annie Souche se garda de commentaire.

— Imaginez-vous, sur un champ de bataille ? Jeté à terre pour un mulot ? Fichue bête ! ajouta-t-il sans qu’elle sût s’il parlait de son destrier, de l’écuyer ou du rongeur.

Ayant conclu à une simple foulure, elle y étala un de ses onguents, massa, avant, brusquement, de remettre la cheville en place dans un craquement sinistre. À peine René eut-il hurlé qu’il était soulagé.

— Là, le temps de la bander soigneusement et vous pourrez parader devant l’échafaud de votre épouse.

— Quelle chance que vous n’ayez pas été loin, se réjouit René, le front perlé de sueur.

— Rien n’est le fruit du hasard, mon bon sire. Pas même que l’on me confie le sort de Jean Petit Bon au moment où, à quelques pas de lui, vous vous tordez le pied.

René blêmit, s’il était encore possible après son traitement.

— Que vient donc faire le rôisseur dans cette affaire ?

— N’est-il pas votre fils ?

René d’Anjou, cette fois, devint si livide qu’il en parut transparent. Il agita les mains devant sa figure.

— Pas si fort, foutredieu !

— Vous ne niez donc pas...

— Discute-t-on avec le diable quand il vous démasque ? Car vous êtes le diable, à n’en pas douter, pour connaître un secret que seuls ses parents emportèrent dans la tombe.

— Simple sens de l’observation. Vous avez le même nez. Le même front aussi, maintenant que j’y pense. Racontez-moi un peu pour paiement

de mes services.

Il s'embarrassa.

— Je ne vois pas ce qu'il y aurait à dire...

— L'essentiel. Avez-vous aimé sa mère ?

René d'Anjou regagna ses couleurs, comme si soudain, au souvenir d'elle, un bouquet printanier avait ouvert corolle sur ses joues.

— Adélie Savoie. Une beauté resplendissante. Et mariée à un imbécile. Elle était venue plaider la cause de celui-là, qu'on avait accusé de servir de la viande avariée. C'était une affaire entendue. Il était coupable. Deux familles étaient tombées malades après avoir mangé de ses pâtés. Elle était là, agenouillée devant moi, une telle sincérité dans ses larmes que j'en fus profondément ému. Un tel cœur d'amour épris, Annie, je ne l'ai retrouvé que dans mon livre.

— Vous en avez donc fait votre maîtresse.

Il haussa le sourcil, vexé.

— Qu'allez-vous penser ! J'ai eu pitié d'elle, c'est vrai. Point de son mari. Il croupissait dans la prison du palais depuis une semaine quand elle s'est présentée à moi. C'était assez pour qu'il en tirât leçon et surtout qu'elle ne souffrît plus, à travers lui, d'une méchante réputation. Je lui ai rendu visite dans sa geôle, promettant que s'il s'amendait, je ferais de lui le rôti du palais. Il l'a juré et tenu parole. Du jour au lendemain, il m'a servi, ainsi qu'à ses clients, les plus fins pâtés qui soient. Ce que j'ignorais, c'est que ce monstre avait chargé son épouse de m'en remercier. Lorsqu'elle s'est offerte à moi, je n'y ai vu que mon avantage. Et le sien, car, dès nos premières rencontres, elle s'est révélée fort aimante. Elle ne m'a appris la vérité que deux mois plus tard, avec sa grossesse. Son mari n'avait eu aucun scrupule à la donner puisqu'il ne la prenait pas. Cet enfant à venir ne pouvait être que le mien. Petit Bon me le confirma, un beau matin, ici même dans ce pré, qu'on préparait pour un tournoi. « Dieu m'a

fait un fils, par votre intermédiaire. Vous n'aurez désormais à vous plaindre ni de lui, ni de moi. » Ce sont ses termes. Trois mois après la naissance de Jean, alors que je n'avais pas revu Adélie Savoie, j'ai appris qu'elle s'était fracassé le crâne en descendant l'escalier de sa cave.

Sa grimace suspicieuse fit sourciller Annie Souche.

— Petit Bon l'aurait poussée ?

— C'était un sanguin. Il avait la main leste. J'avoue, oui, que je me le suis demandé, mais soupçons ne valent pas preuve. Allais-je priver cet enfant d'un père quand il venait de perdre sa mère ? Quant à le reconnaître, vous savez comme moi qu'il serait resté un bâtard malgré tout aux yeux de ses frères. Il valait mieux pour Jean qu'il prospérât dans cette rôtisserie dont l'enseigne était protégée par la mienne. De plus, il me fallait regagner l'Anjou. J'ai retrouvé un homme à mon retour, plus un petit garçon. J'ai reconduit avec lui l'accord que j'avais avec celui qu'il croit être son père.

— Et favorisé l'ascension de Marguerite Bonnot dès lors qu'elle devint sa belle-mère. Voici pourquoi vous l'avez fiancée à Georges Trubert, votre protégé.

— Je sais que les rumeurs ont fait de Marguerite ma maîtresse, mais elles sont infondées et mon épouse elle-même la tient en grande affection. Jean méritait seulement une vraie et illustre famille.

— Il ne l'a pas, mon trop bon sire, soupira Annie Souche.

Le roi souleva un sourcil.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Jean porte le fardeau de son héritage. Et en reproduit, hélas, les mêmes erreurs.

Face à son inquiétude, elle raconta les malheurs d'Ameline, la truculence des arguments qu'elle employait pour les vaincre, l'enquête qu'elle menait de son côté et les résultats qui en avaient découlé.

Sitôt qu'il eût assuré Annie Souche de son aide, le roi comte remonta en selle.

Une heure plus tard, la parade des tournoyeurs s'achevait sous les hurrahs de la foule.

Les chevaliers rutilants se réunirent devant l'échafaud des dames auxquelles, dès le lendemain, ils rendraient hommage de leurs prouesses.

René arbora la manche de son épouse puis, fort de la promesse faite à la guérisseuse, cligna un œil complice en direction du chevalier de Beaucaire avec lequel il s'était entretenu précédemment.

L'homme était venu seul. Il lui fallait combattre pour une belle autant que pour l'honneur. Le convaincre de s'incliner devant Ameline dont la joliesse était remarquée de tous depuis longtemps, avait été facile.

C'est ainsi que Jean vit ce grand gaillard à la barbe rousse s'avancer vers elle depuis sa monture, lui demander la grâce de porter ses couleurs et Ameline, en rougissant, les lui remettre.

*Faudra-il donc qu'un autre que Bertrand se mêle de la distraire ?* tempêta son cœur.

Refrénant une jalousie restée silencieuse depuis la veille, Jean s'efforça de sourire. De ne rien trahir de son agacement.

L'aurait-il voulu qu'il n'aurait pu se permettre le contraire.

La reine s'était plantée devant lui, affable, pour le convier avec Ameline, Annie Souche et Marguerite Bonnot, au grand banquet donné, le soir même, dans le palais.

Et Ameline de battre les mains de joie. Comme une enfant.



## 36.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 13 août*

Tout le long du chemin de retour, Jean chercha une échappatoire à ces mondanités. Il s'en était toujours passé et le pouvait encore fort bien, même s'il avait apprécié la parade des chevaliers. Il n'aspirait qu'à se retrouver seul, au calme, après tant d'agitation. Avoir quitté son logis, avancer au milieu de tout ce monde qui ne vivait que pour paraître l'avait épuisé.

Et si ce n'était que de la fatigue !

Depuis qu'il avait failli perdre Ameline, il avait l'impression détestable que par moment les battements de son cœur se désordonnaient, que son estomac se contractait. Comme si tout en lui cherchait à rejeter quelque chose. Il se doutait bien de ce que c'était. Son amour pour elle. Cet amour qui l'avait bouleversé dès le premier instant de leur rencontre et qu'il avait entravé fermement, solidement. Il avait choisi de préserver le monstre qu'il était au détriment de l'époux. Mais était-ce là un choix véritable ?

Son père lui avait toujours affirmé que sa mère était morte par cupidité, en cherchant le moyen de lui dérober sa fortune. Il avait grandi avec le doigt d'Auguste Bon pointé vers la marche de l'escalier de la cave, la dernière, celle qui débouchait devant l'étagère masquant le mécanisme d'ouverture du passage vers la caverne.

— Là ! Je l'ai trouvée là ! Morte ! Et autour d'elle les coffres, les pots, tout ! Tout retourné, brisé ! Voilà ce qu'elle a récolté à mettre à sac cette cave : D'être si en colère, si frustrée qu'elle est remontée trop vite et a

chuté ! Plus de femme ! Plus d'épouse ! Jamais, Petit Bon ! Jamais, tu entends ? Et tu feras de même ou tu finiras ruiné !

Il avait été élevé dans cette menace. Une menace que le sourire d'Ameline, le désintéressement d'Ameline avaient balayée. Jusqu'à ce qu'elle ait décidé qu'elle voulait aimer.

Pas étonnant que, depuis, il soit tourneboulé.

Si encore cet après-midi, Annie Souche avait pu lui rendre l'espoir d'en finir vite ! Mais non. Il ne devait, sous aucun prétexte, remettre un pied dans la rôtisserie ! Pas même pour récupérer quelques affaires.

— Il faut affamer le diable, avait ajouté la guérisseuse.

Jean Petit Bon ne savait pas si le diable avait faim, mais lui, privé de la présence de son or autant qu'ébloui par l'éclat argenté des harnois blancs, n'avait cessé d'avoir des vertiges. Et des picotements dans les doigts chaque fois qu'après être venu s'incliner devant Ameline, le regard du baron de Beaucaire s'était posé sur elle.

Ce détestable bellâtre rouquin serait là, ce soir, au banquet. Et il courtiserait discrètement Ameline.

*Évidemment.*

Mieux valait qu'il n'en vît rien. Parce qu'il devrait de nouveau jouer les benêts.

*Inévitablement.*

Alors qu'en se couchant tôt, il arriverait plus vite à demain.

Pour se défausser de cette corvée, il donna les pires raisons du monde. Mais justement parce qu'elles étaient mauvaises, Ameline les écrasa d'un pouce. Au contraire, elle avançait des arguments contre lesquels il ne pouvait rien : ils auraient droit à un festin, ce qui n'était pas négligeable ; ils jaugeraient de nouvelles recettes, ce qui leur serait utile pour regagner de la clientèle à leur réouverture ; ils découvriraient de nouveaux vins, de nouvelles épices, tout ce qui leur permettrait d'affûter leurs papilles,

d'accroître leur savoir et, ensuite, la réputation de leur enseigne. Et tout cela sans qu'il déboursât un sou.

— Et puis, ajouta-t-elle, péremptoire, refuse-t-on une invitation pareille ? Oubliez-vous qui nous l'a donnée ? Le roi nous tient, vous, ma mère et moi, petites gens que nous sommes, en grande estime. Il serait très mal venu, avec ce que nous traversons, de le vexer, de s'attirer ses foudres ou, pis encore, de perdre son soutien.

Jean soupira, vaincu. Il était vrai que sa renommée reposait sur ce seul client. Sa fortune, en revanche, n'avait besoin de personne. Elle était plus grande que celle des comtes de Provence.

Mais cela, se désola-t-il, il ne pouvait l'avouer à sa femme.



## 37.

*Palais royal*

*Le 13 août*

Parce que cela ne lui coûtait fifrelin<sup>10</sup> et faisait plaisir à Ameline, il revêtit une tenue d'apparat appartenant à Georges Trubert. Ameline, de son côté, se présenta à lui dans un bliable de couleur bleu nuit rehaussé d'un damier de fils d'or sur la poitrine, bliable qu'elle avait emprunté à sa mère. Avec ses cheveux relevés sous une fine coiffe de dentelle et sa petite croix provençale au cou, elle était sublime.

Tant que Jean dut, jusqu'au palais, compter le nombre de ses pas à l'envers pour en défaire les effets.

À peine pourtant fut-il entré dans la grand-salle, commandée par René d'Anjou et bâtie dans le prolongement du vieux palais, qu'un décor féérique lui explosa à la figure, le laissant bouche bée et définitivement taiseux du bas-ventre.

La longue et imposante table en forme de fer à cheval ruisselait de vaisselle d'argent, de candélabres d'or, d'une multitude de grappes de raisin cascasant sur de hautes coupelles. Quant aux bouquets, il en fleurissait partout, des jaunes, des blancs, des myosotis, des rouges, des grenats. Ici des roses. Là des lys. Plus loin des trémières, des iris. Ce n'était qu'une profusion de couleurs sur la nappe immaculée. Les fils d'or des habits brillaient sous la lumière des bougies suspendues, les parures scintillaient. On riait à pleine gorge, on parlait haut et fort. Dans un angle de la pièce, un

salimbanque jonglait. Au pied de la table, un autre cabriolait tandis qu'un ménestrel faisait tourner sa vièle.

Un tourbillon.

C'était un tourbillon que cette Provence joyeuse et virevoltante creusait sous ses pieds.

Il était encore à se demander quoi en penser lorsque René d'Anjou, annoncé par une salve de trompettes, parut au bras de Jeanne, déclenchant aussitôt révérence et silence.

Jean suivit le mouvement et s'y coula comme en un lit douillet.

Le roi et la reine s'avancèrent au milieu de cette haie formée par la corolle de leurs invités courbés. Ils prirent le temps de relever chacun d'eux, de les couvrir d'un mot aimable, avant de s'arrêter devant Jean.

— On m'a conté vos malheurs, mon ami, avoua le roi. Aussi, pour vous prouver à quel point il me fut détestable de commander d'autres pâtés que les vôtres, c'est à ma gauche que vous serez ce soir.

— C'est trop d'honneur, se fendit Jean, qui aurait préféré, cent fois, dîner en cuisine.

Mais puisqu'il était venu, autant faire bonne figure.

C'est ainsi que, vêtu pour une fois à la hauteur de sa fortune et de ses privilèges, Jean Petit Bon s'attabla au milieu des puissants de Provence, près de sa femme et de sa belle-mère, réjouies.

Très vite, pourtant, il dut l'admettre : cette musique qui ruisselait des harpes, des fifres et des tambourins n'avait rien de détestable. Au contraire. Enjouée et gaillarde, elle lui mettait des picotements dans les jambes. À moins que ce ne fût le vin, délicat et parfumé, des coteaux du Ventoux. Ou cette chère, délicate, qu'il n'eût lui-même mieux assaisonnée. Une heure n'était pas passée que, ne songeant plus à cet or qu'il avait dû quitter ou aux conséquences sur son corps de ses humeurs contrariées, il était étourdi par les largesses du roi René.

Près de lui, Ameline rayonnait d'allégresse. Il devait reconnaître, là aussi, qu'il lui plaisait de la voir battre des mains et rire aux farces qu'on donnait durant les entremets. Il aimait sentir sa main sur son avant-bras, simple geste destiné à attirer son attention sur le salut qu'on leur adressait de l'autre bout de la table. Mise au fait par sa mère, Ameline citait des noms. Lui, ne reconnaissait personne. Cela n'avait rien d'étonnant. Dans la rôtisserie, il ne recevait que les valets, pas les maîtres.

Il ne se faisait donc aucune illusion. L'intérêt dont il faisait l'objet n'était dû qu'à la place qu'il occupait à cette table. De bouches en oreilles, on avait étiqueté l'enseigne de sa rôtisserie sur son pourpoint et réduit à ses pâtés la taille de son nom. Un nom qui ne risquait de faire ombrage à personne à cette cour mais qu'il fallait estimer puisque le roi en avait voulu ainsi.

Jean Petit Bon était redevenu transparent.

Il aurait dû s'en réjouir. Mais comme il l'avait craint, peu à peu, près d'Ameline belle à croquer, près d'Ameline que le baron de Beaucaire courtoisait sans vergogne à l'aide d'un baiser envoyé de la main, d'un compliment même, il sentit son cœur se serrer.

Au point qu'il dut détacher l'aiguillette qui fermait son col.

Ah ! cet éternel paradoxe ! Avoir envie de mordre et, à la fois, de baisser le nez ; de garder Ameline pour lui seul et de la donner à un autre. Quoi qu'il fût, il n'y pourrait changer. Il ne serait jamais que la créature de son père. Une créature vouée à son trésor, à sa pérennité, à son secret.

Mieux valait qu'il s'efface avant qu'on ne se gausse de lui trop fort. Il n'était pas certain, ce soir, de le supporter.

Il était prêt à se lever, à prétexter une violente migraine pour quitter le banquet, quand un nain fit une entrée fracassante au bras d'une beauté brune.

Triboulet, le bouffon du roi.

Réjoui par ses farces, René les lui avait fait écrire, puis jouer. Il l'habillait comme un prince, lui avait offert un théâtre et une épouse que plus d'un avait convoitée.

Triboulet exécuta une pirouette. Tous éclatèrent de rire, faisant naître d'autres pitreries et des grimaces simiesques sur le visage du petit homme.

*Lui aussi est la créature d'un autre*, pensa Jean, oscillant à nouveau entre l'amusement que lui inspirait la scène, la joie qu'y prenait Ameline et le poids de sa propre fatalité.

Triboulet était-il heureux ? Il paraissait du haut de sa taille ridicule comme un coq sur un tas de fumier. Voyait-il qu'il était le prisonnier de cette basse-cour ? se demanda-t-il.

La réponse lui poignarda le cœur : Pas plus que lui avant qu'il ne croisât le regard d'Ameline. À cette différence près que Triboulet jouissait de son épouse quand il ne le pourrait jamais de la sienne.

— À quoi pensez-vous, mon bel époux ? susurra Ameline à son oreille. Elle sentait l'hydromel.

Il en prit prétexte pour répondre.

— Que vous devriez repousser l'échanson à la prochaine tournée.

— Et que craigniez-vous donc ? Que je vous chatouille une fois grise ? Trop tard, je le suis déjà ! Et voulez-vous que je vous dise, mon époux trop sage ? Cela me plaît !

Elle lâcha un rire de gorge.

Jean la trouva plus belle encore dans cet abandon. Le chevalier rouquin sans doute aussi, qui la couvait d'un œil empli de convoitise.

Jean retint un soupir douloureux.

Il était maudit, soit, mais Ameline ne méritait pas de l'être aussi. Qu'elle s'amuse donc ! Qu'elle se perde ! Dans les bras d'un boulanger ou d'un chevalier, où était la différence ? Elle ne serait jamais à lui que sur un

contrat de mariage. Il l'avait voulu. Il faudrait bien qu'il continue d'assumer. Quoi, oui quoi qu'il dût lui en coûter.

De l'autre côté de la table, une farandole se formait. Il ne la vit pas approcher. De sorte qu'il se retrouva brusquement entraîné, d'un côté par sa belle-mère, de l'autre par sa femme.

Au moins, songea-t-il en entrant dans la danse, ce tournis tuerait celui de ses pensées.

Il se trompait.

Sautant des pieds, agitant sa main au rythme de la sienne, Ameline riait à gorge déployée sans cesser de darder sur lui les étoiles scintillantes de son regard. Un appel désespéré à ce qu'il s'oublie, qu'il profite d'elle. De tout.

*Une fois. Juste une fois*, hurla son cœur épris.

Alors, dans un clignement de paupières, il accepta de laisser son vertige l'emporter.

La nuit s'avança qu'il put à peine retourner s'asseoir. Jamais il n'eût cru que danser sciait ainsi les jambes. Même après une journée entière à rester debout derrière sa rôtissoire, à monter et descendre l'escalier de la cave pour recharger en bois, il n'était si rompu. Tellement que l'estomac lourd, le sang battant violemment ses tempes, il manqua de s'endormir de fatigue lorsque les desserts furent servis.

Ameline, elle, s'en donnait à cœur joie.

Diantre, elle en avait mille raisons. Annie Souche lui avait rapporté la confession de René et Jean était là, contraint par le nombre, à jouir de l'existence. Une semaine plus tôt elle n'en aurait pas espéré autant.

Le découvrant les traits tirés, les yeux cernés, elle eut pitié de lui. Elle se pencha, déposa un baiser furtif sur sa joue, puis murmura à son oreille.

— Ne voulez-vous pas que l'on rentre, Jean ? Je suis exténuée.

Lorsqu'il obtempéra d'un hochement de tête soulagé, elle faillit ajouter :

— Et j'ai envie de vous...

Mais, elle le sentait, c'était encore prématuré.

## 38.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 14 août*

Ameline s'éveilla avec une effroyable douleur à la base du crâne. Elle n'eut guère à en chercher la cause : trop de vin, de joie, de danse. Pourtant, paradoxalement, elle ne s'était jamais sentie si bien.

À côté d'elle, les yeux clos, le souffle régulier, Jean exhalait un discret sifflement entre ses lèvres entr'ouvertes.

Un sourire doux étira celles d'Ameline.

En rentrant du palais, il s'était assoupi sitôt que sa nuque avait touché l'oreiller. Elle avait failli se blottir contre lui, le caresser délicatement. Mais elle avait craint de s'endormir la main sur son vit. Elle ne voulait pas risquer, s'il s'éveillait et la voyait ainsi, de perdre ce qu'elle avait acquis.

La journée qui s'annonçait suffirait largement à le mettre à l'épreuve.

— N'en fais pas trop, lui avait rappelé Annie Souche entre deux bouchées du succulent festin, en désignant le baron de Beaucaire qui allait se battre en lices pour elle sur la demande du roi.

— Ce ne sera rien de mal, avait assuré Ameline. Et je ne pourrai m'y soustraire... Si encore cela advient. Le roi a été généreux de vouloir servir ma cause, mais seul le mérite d'Antoine Maugrepain permettra que Jean en soit atteint.

Annie Souche avait dû l'admettre.

Pour que Jean soit piqué, il fallait que ce gaillard roux emportât l'une des trois épreuves de joute, comme il l'avait fait l'an dernier. Selon l'usage,

il s'avancerait vers l'échafaud avec son destrier, recevrait son prix des mains d'Ameline avant de l'enlever sous une envolée de trompettes. Bien entendu, puisqu'elle n'était pas sa dame et encore moins une demoiselle, le jeu resterait innocent. Mais cela, Jean l'ignorait. Comme il ignorait que les œillades et les roucoulements, dont le chevalier l'avait couverte pendant le banquet, faisaient partie du divertissement.

Jean ne la verrait revenir dans la salle de festoie qu'au bout de deux heures, décoiffée par le vent et au bras de son ravisseur. Là, Antoine Maugrepain s'inclinerait devant lui, l'assurerait d'avoir observé les règles courtoises de la chevalerie, indiquant ainsi qu'il ne s'était pas servi d'elle avant de la lui rendre. Toujours selon l'usage, le roi lui-même leur verserait du vin. Jean se détendrait et les deux hommes boiraient à leur amitié nouvelle sous les hurrahs des invités.

Pendant ce temps, Ameline se rapprocherait de sa mère et entendrait de quelle manière Jean avait vécu son enlèvement. Marguerite Bonnot étant assez fine pour lire les réactions d'un homme, même lorsqu'il s'efforçait de les masquer, Jean, cette fois, ne serait un secret que pour lui-même. Ainsi, Annie Souche pourrait ajuster son traitement.

La guérisseuse l'avait cependant avertie : Jean se remettrait vite de cette farce légère.

Mais Ameline espérait que la peur de l'avoir perdue de nouveau resterait suffisamment forte en lui pour qu'il décide, une fois pour toutes, de la faire sienne. Surtout s'il avait commencé à souffrir de jalousie avant que ne démarre le tournoi. Grâce, cette fois, à la complicité de Gertrude.

— Tu n'auras pas de meilleure occasion, crois-moi, pour que ton Jean regarde enfin la réalité en face, lui avait dit son amie quand elle lui avait ramené la mule, le jour de la grande entrée en scène d'Annie Souche à la rôtisserie.

Ameline avait dû en convenir. Jean n'avait jamais croisé Bertrand. Pour lui cet amant n'était qu'un fantôme. Le rendre réel, présent, voilà ce que lui avait suggéré Gertrude.

À cela, rien de plus facile.

Gertrude tenait foire près des lices. Et si Jean n'avait prêté attention qu'aux rôtisseurs la veille, Ameline comptait bien ce jourd'hui l'entraîner au milieu des autres commerçants. Et l'amener à rencontrer Bertrand.

Sa migraine persistant, et n'ayant rien de mieux à faire pour l'instant, Ameline se laissa doucement glisser dans un sommeil réparateur dont Jean lui-même refusait de s'arracher.

Ils ouvrirent les yeux en même temps. Ils étaient face à face.

— Bonjour, mon mari, chanta la voix d'Ameline.

— Bonjour, ma femme, répondit Jean.

— Avez-vous bien dormi ?

— Comme un loir. Et vous ?

— Pareillement.

— Quelle heure est-il ?

— Quelle importance ?

Il ne trouva rien à répondre et le sourire d'Ameline grandit en conséquence.

— M'accorderez-vous une nouvelle danse ce soir ?

— Un autre banquet ? Fichtre !

— Et demain encore. Telle que le veut la tradition des tournois.

Jean bâilla puis nota, pragmatique.

— Tant de dépenses risqueraient bien de nous coûter de nouvelles taxes.

— Nous vendrons plus de pâtés...

Il tordit la bouche.

— À condition que je récupère mon pilon.

— Vous le récupèrerez, affirma-t-elle, avec un peu trop de conviction car il se suréleva légèrement, l'œil pétillant.

— Ah ? Vous étiez attablée près d'Annie Souche hier soir. Vous aurait-elle confié quelque avancée dans notre affaire ? Je vous ai vues discuter.

Ameline coupa court à son espoir.

— C'était à propos de ces culottes fendues dont elle a entendu vanter les mérites.

*Elle aussi ? Décidément !* se désola Jean.

Se trompant sur son air marri, Ameline rajouta :

— Le diable doit la craindre car, d'après ce qu'elle m'a avoué hier, il ne s'était pas encore manifesté.

— Alors espérons qu'il l'aura fait cette nuit et qu'elle s'en sera débarrassée.

Ameline s'assombrit.

— Êtes-vous donc tant pressé de rentrer au logis ?

— Pas vous ?

— Si Jean. Mais avouez que ce fut une joyeuse soirée.

Il plissa le front.

— Je ne vois pas le rapport.

Feignait-il ou était-il sincère ? Elle détestait cette part de lui qui lui échappait sans cesse.

— Je voudrais revoir l'homme que j'ai rencontré hier.

Il tiqua, mais se reprit vite. Très vite.

*Trop*, nota Ameline devant son air faussement détaché.

— Antoine Maugrepain ? Bertrand ne fait-il plus votre affaire ?

Il n'avait pas oublié le baron de Beaucaire, visiblement.

*Puisse-t-il remporter les joutes !*

Pour autant, là, dans le creux de cet instant, semblable à aucun autre jusque-là, elle se fit loyale :

— Celui dont je parle était à ma dextre et avait fière allure, bien plus que ces deux réunis.

Elle le devina fouiller dans sa mémoire, imaginer un troisième lascar qui aurait échappé à sa garde.

— Je ne vois... Oh ! s'égaya-t-il soudain, rattrapé par l'évidence, avant d'ajouter :

— C'est un joli compliment.

— Il est sincère. Avoir rencontré cet inconnu me ravit. Je serais triste de le perdre.

Il souriait toujours.

— La question ne se pose pas puisque vous le reverrez ce soir.

— Et ensuite ?

Un silence. Bien que bref, il dura suffisamment pour qu'Ameline sentît fondre son bel espoir.

Jean se racla la gorge.

— Ensuite, Trubert reviendra. Il me rendra mon pilon et je lui rendrai ses habits.

Elle refusa de s'avouer vaincue.

— Je vous en ferai d'autres... qui ne nous coûteront rien.

— N'aurez-vous pas suffisamment de travail avec la confection de ces culottes ? Voudriez-vous embrasser complètement le métier de drapière ?

— Et pourquoi pas ? Je suis prête à tout pour garder un peu de ce bel homme en vous.

— Soit. Nous en reparlerons.

— Vous le promettez ?

— Je le promets.

Mais à cet instant, au voile de résignation qui regagna son regard, Ameline comprit qu'il n'en ferait rien.

Elle repoussa les draps. Les ouvriers s'activaient au rez-de-chaussée. Sur la place, le marché battait son plein, et sa mère, dehors, houspillait un chaland dont le chien venait copieusement d'uriner sur sa porte.

Si elle voulait regagner ce moment de grâce, ce serait, ainsi que le lui avait conseillé Gertrude, en perçant un peu plus le cœur de Jean avant que le chevalier de Beaucaire ne fasse son entrée. Bertrand, lui, ne chuterait d'aucun destrier : il en faisait office vaillamment.



## 39.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 14 août*

— Cesse donc de ronchonner, tempêta Gertrude devant le mauvais entrain de Bertrand à garnir les coffres de petits pains.

Ils se trouvaient dans l'arrière-cour de la boulangerie, devant la porte, et la mule, impavide, attendait son chargement.

Gertrude s'enroula au cou de son ouvrier telle une liane.

— Douterais-tu de moi ?

Il détourna la tête sous son souffle brûlant.

— C'est d'Ameline que je doute.

Gertrude lui attrapa les bourses et les serra délicatement.

— Si c'est leur poids qui t'embarrasse, je peux m'en occuper céans.

— Arrête ! la repoussa Bertrand, le vit en berne. Tu sais très bien ce que j'en pense. Je suis fatigué de ce jeu-là, c'est tout.

Un trait, fin comme un coup de dague, étira le coin des lèvres écarlates de Gertrude Calipo.

— Tu t'en remettras ! Tout ce qu'il te reste à faire, c'est de donner à Petit Bon l'or que tu as compté tout à l'heure. Fais-moi confiance. S'il se découvre trahi, il répudiera Ameline et elle viendra se jeter dans tes bras. Encore que je me demande toujours ce que tu lui trouves !

— Un cœur, la défia Bertrand. Ce que, contrairement à ce qu'elle croit, tu n'as pas.

Gertrude Calipo éclata de rire. Un rire rauque, malsain.

Et Bertrand frissonna.

Il se hâta de charger la mule, puis s'en fut rejoindre la foire. Aidé par un jeune apprenti, il s'appliqua à planter ses piquets, à y accrocher un dais épais pour ombrager les tables avant, enfin, de déployer, tout au sommet, l'enseigne aguicheuse de Gertrude Calipo : « Aux miches gourmandes ».

Ensuite, il attendit, le nez au vent et le cœur douloureux. Jusque-là les manigances de Gertrude pour dévoyer Ameline avaient porté leurs fruits. Mais il n'était pas fier, non vraiment, d'avoir obtenu de cette manière les faveurs de celle qu'il aimait.

L'épreuve des joutes attirant toujours une foule considérable, il avait eu peu l'occasion de lever le nez de son comptoir l'an dernier. Chaque fois pourtant, le visage réjoui d'Ameline, dont le dressoir se tenait de l'autre côté du chemin, avait été pour lui un point de mire. Malgré l'ardente chaleur, pas un instant elle n'avait perdu son sourire, sa bonne humeur, sa gentillesse. Il se souvenait de la générosité avec laquelle elle avait ramassé la canne d'une vieille femme, relevé et consolé un enfant au genou écorché, offert un verre de citronnade à un vieillard que la soif faisait vaciller. Rien en elle ne trahissait la pingrerie de son époux. Au contraire, si elle avait voulu la racheter elle ne s'y serait mieux prise. À ceci près qu'elle ne trichait avec personne, et surtout pas avec son tempérament.

Il l'avait compris lorsqu'elle avait franchi l'espace qui les séparait pour acheter une miche à Gertrude.

— Regarde, il meurt de faim, lui avait-elle dit en désignant un enfant en haillons qui salivait en silence à quelques pas de là.

— Toi, alors ! À t'écouter il faudrait nourrir tous les traîne-misère d'Aix ! Allez, va ! s'était récriée Gertrude en lui offrant le pain.

Mais, à peine Ameline s'était-elle éloignée pour y frotter l'un de ses pâtés, que Gertrude avait changé de ton.

— Quand je pense que c'est mon bien, que cette gourde dépense !

— Je vous croyais amies ? s'était-il étonné.

Elle l'avait foudroyé du regard.

— Ne t'avise jamais de lui laisser entendre qu'il puisse en être autrement, sinon...

Cela ne faisait qu'un mois qu'il travaillait pour Gertrude. Jamais il ne l'avait vue ainsi. Au contraire. Avenante, elle l'avait plus d'une fois félicité et récompensé pour son savoir-faire.

À quelques pas de là, sur des tréteaux, se jouait une farce. Il avait cru qu'elle lui en faisait une aussi. Alors, crânement, il avait relevé le menton pour se prêter au jeu.

— Sinon ?

La lame du couteau qu'elle tenait en main pour trancher ses miches s'était retrouvée dans le repli de son aine sans même qu'il ait su comment. Elle souriait, mais dans son œil brûlait cette lueur implacable dont il avait appris, depuis, à se méfier.

Personne, non personne à part lui sans doute — mais pour combien de temps ? se demandait-il parfois —, ne pouvait imaginer de quoi Gertrude Calipo était capable.

Par la suite, il avait régulièrement aperçu Ameline à la boulangerie. Ignorant tout de la malversation de son « amie », cette dernière s'abandonnait aux confidences, se lamentant souvent du désintérêt de son mari.

C'était ainsi que quelques jours plus tôt, Gertrude, qui avait l'œil partout et l'esprit en conséquence, était venue le voir dans l'arrière-boutique.

Ameline venait de partir. Ils étaient seuls.

— Elle te plaît. Ne le nie pas, tu la bades par-dessus mon épaule.

— Et après ? Elle est mariée, s'était-il défendu.

Gertrude s'était enroulée à son torse, à ses jambes, avant, d'une langue prometteuse, de chatouiller son oreille.

— J'ai besoin de quelqu'un de confiance. Quelqu'un dont l'intérêt rejoindrait le mien. Sers-le et je te promets qu'Ameline Petit Bon sera ta récompense, sans que son époux n'y puisse rien.

Il avait dégluti, excité par ce détonant mélange de sensualité et de menace sous-jacente.

— Et que veux-tu, toi, en échange ?

— L'or de ce crétin.

Il avait accepté, entraîné par sa danse.

Il s'était prêté à tout.

Le lendemain, il avait fermé boutique comme Gertrude le lui avait demandé. Il avait ouvert le soupirail de la resserre, avait attendu pendant que Gertrude surveillait l'arrivée d'Ameline dans l'arrière-cour. Puis, quand Ameline avait été ferrée par les gémissements de Gertrude, avait couché cette dernière sur les sacs de farine et l'avait pénétrée gaillardement. Cela n'avait pas été difficile. Gertrude savait y faire. Et elle connaissait bien Ameline. Car ce qui avait suivi s'était déroulé exactement comme elle l'avait prédit.

Il n'était qu'une chose que Gertrude n'avait pas prévu : l'intervention d'Annie Souche.

Ameline s'était mise à écouter les conseils de la guérisseuse plus que les siens.

— Si cette carne a réussi à faire quitter son enclos à Jean, elle est bien capable aussi de le rapprocher de sa femme, avait-elle grincé, furieuse.

Mais elle s'était vite ressaisie, avait préparé sa parade. Comme si la conspiration était en elle une seconde nature.

Quelques mois plus tôt, il avait entendu une rumeur, disant que ses parents n'avaient peut-être pas été victimes d'un simple accident. Il en avait

ri. Il n'en avait plus envie maintenant.

Il le sentait comme un vent mauvais s'enroulant autour de lui quand elle s'approchait : Gertrude était capable de n'épargner personne pour arriver à ses fins.

Bertrand soupira lourdement avant de retourner à son étal.

Mieux valait ne pas trahir sa confiance. Dans son propre intérêt autant que dans celui d'Ameline.



## 40.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 14 août*

Jean Petit Bon se mirait avec un étonnant mélange d'agacement et de satisfaction. S'il portait beau, cette image de lui-même le renvoyait, une fois de plus, à ses contradictions. Son père le lui avait répété chaque soir depuis sa plus tendre enfance : aucun signe distinctif de richesse, aucune marque d'affliction, de faiblesse, d'amour. Rien qui pût, d'une quelconque manière, mettre en péril leur secret ; rien qui pût attirer une femme et l'inciter à rester.

Il peinait à s'en défaire. Même pour plaire à Ameline. D'autant plus que leur aimable discussion du réveil avait trahi ce qu'il craignait. Ameline avait goûté à trop de choses agréables pour y renoncer. Elle voudrait de lui davantage. Toujours davantage. Et cela deviendrait invivable quand ils rentreraient.

Mieux valait lui faire comprendre dès à présent que son espoir de le voir changer serait vain. Du moins en l'état des choses.

— Je ne suis pas sûr que Georges Trubert verrait d'un bon œil que je tache ses habits. Il vaut mieux que je remette les miens, lança-t-il en tournant le dos au miroir et en dégrafant son pourpoint.

Ameline s'interposa :

— Ah non, Jean ! Vous le désobligeriez. Il a fait préparer ces vêtements pour vous, juste avant son départ, pour vous prouver son affection. Il est tellement mari de ce qui nous arrive !

— Il en fait déjà assez en apportant mon pilon au pape. Je n'aime pas être en dette, vous le savez bien.

Elle soupira.

— Je le sais, mais vous m'aviez promis tout à l'heure...

Il la fixa longuement. Elle était si jolie, si convaincante avec son sourire en bouton de rose, ses souliers de cuir cirés et sa robe de soie coquelicot.

Trop.

*Beaucoup trop.*

La veille, emporté par la danse, les festoies, il avait succombé à son regard aimant, joyeux. Il ne le devait plus.

— Un honnête homme n'a pas besoin d'artifices, Ameline. Je veux que l'on me voie tel que je suis. Et vous devriez en faire de même. Je vous l'ai déjà dit. Je n'ai pas besoin de démonstration pour vous chérir, pour vous respecter.

Elle blêmit. Qu'avait-elle dit ou fait pour subir un revers si cuisant alors qu'au matin, leur réveil avait été si doux ?

— Vous en avez convenu pourtant. Nous nous sommes amusés, hier soir. Sans qu'il nous en coûte rien.

Il lui prit les mains. Mentit légèrement.

— Et nous nous amuserons ce soir : je vous l'ai promis. Allons, Ameline, est-ce l'habit qui fait l'homme ou le cœur qui bat dessous ?

Elle se détendit. Si leur désaccord tenait en ce point de détail, alors elle savait comment le contourner.

— Le cœur. Le mien se moque des apparences. Mais nous sommes les invités du roi, et nous devons nous conformer à l'étiquette. Par respect autant que par devoir envers lui. Nous priverez-vous de ces festoies juste pour me montrer celui que vous êtes, et que j'aime déjà plus que tout ?

Il resta interdit. L'étiquette. Parbleu ! Elle avait raison. Il n'avait d'autre choix que de s'y soumettre.

— Pardonnez-moi, Ameline. Je suis si peu habitué à ces détails que j'avais mésestimé leur importance.

Il l'embrassa au front.

— Si vous êtes prête, alors je le suis aussi.

Elle lui sauta au cou. Il en fut si surpris qu'il n'eût pas le temps de mettre de la distance. Il sortit dans son pas, avec l'empreinte troublante de son baiser sur sa joue.

## 41.

*Lices*

*Le 14 août*

Comme elle en avait convenu avec sa fille, Marguerite Bonnot les attendait près du pavillon royal.

Ayant revêtu la chemise propre et amidonnée qu'elle lui avait apportée, René d'Anjou se faisait lester de son harnois sous la tente. L'épreuve de joute impliquait une cuirasse renforcée, principalement du côté gauche, afin de limiter l'impact de la lance. Lourde et imposante, elle était forgée d'une seule pièce solidarissant le buste et la tête, ce qui amputait son porteur d'une grande partie de son autonomie mais garantissait sa sécurité. Le bas de l'armure, lui, se limitait à des protections qui faisaient corps avec le harnachement et la selle. Mais cela ne semblait pas plaire au roi dont les jurons traversaient le tissu épais de la tente.

Ameline étouffa un rire derrière sa paume en l'entendant se plaindre que tout était beaucoup trop serré.

— Je vous assure, sire, que cette armure est bien la vôtre. Voyez l'écusson par vous-même, tentait de se défendre de ses grognements le jeune écuyer.

— Je n'ai tout de même pas forcé en une nuit ! Marguerite ! Êtes-vous encore là ?

— Oui, mon bon sire, se fendit la mère d'Ameline en se glissant sous la tente.

— Soyez franche ! entendit de nouveau Ameline, tandis que Jean, embarrassé par la situation, s'écartait légèrement.

— Ce n'est que de l'air, Votre Majesté. Un reste du banquet d'hier que vous expulserez en combattant.

— De l'air ! Mais oui, bien sûr ! s'apaisa René d'Anjou avant de s'adresser à son écuyer. Serre ! Qu'il sorte par tous les trous avant que je n'enfourche ce foutu destrier !

Marguerite ressortit. Elle riait sous cape en entraînant Ameline vers Jean.

— Souffre-t-il encore de sa cheville ? s'enquit-il quand elles arrivèrent devant lui.

— Non. Annie Souche a fait merveille. Comme avec votre clavicule. Jean se figea.

— Ma foi, vous avez raison. Avec tout ça, j'ai même oublié qu'elle me l'avait guérie.

— Pourtant, sans son intervention, vous n'auriez pas dansé si élégamment hier, mon gendre.

Il s'étonna.

— J'ai été élégant ?

— Vous voyez bien, mon cher époux, que je ne suis pas la seule à le penser, rebondit Ameline.

Il haussa les épaules.

— L'élégance n'a rien à voir avec ma clavicule.

— Mais l'allure, si ! assura Marguerite en l'entraînant discrètement vers la foire. Vous en auriez eu moins si vous n'aviez levé si haut le bras. Et on l'aurait moins remarqué si vos habits avaient été plus ternes. Pourquoi croyez-vous donc que l'on se précipite dans mon échoppe ? Personne ne veut briller pour briller, ajouta-t-elle en riant.

— Non ? s'enquit Jean, surpris.

— Non. Et puisque nous avons une bonne heure devant nous avant que les hérauts n'appellent en lice, le mieux serait que vous en jugiez par vous-même. La foire déborde d'exemples criants. Qu'en dites-vous ?

— J'en serai ravi, mère ! accepta Jean en se glissant, avec Ameline à son bras, au milieu des chalands.

Les étalages couvraient tout le champ. Naviguant entre eux, les porteurs d'eau voisinaient les petits marchands d'oublies, les saltimbanques avec leurs singes juchés sur les épaules, les joueurs de flûte, de tambourins. Jean regardait partout, cherchant sa leçon. Il trouva fort intéressante la manière dont ses pairs aguichaient le chaland, même si ce qu'on lui donna à goûter fut, sans conteste, moins bon que ce qu'il proposait lui-même.

— Si ceux-là gagnent pécule, dit-il en se penchant à l'oreille d'Ameline, il nous suffirait de tenir dressoir ensemble l'an prochain pour doubler, voire tripler nos bénéfices. Qu'en dites-vous ?

— Que rien ne me plairait davantage, mon époux.

Sans qu'il s'en rendît compte, Jean redressa les épaules.

Même si dans ce brouhaha, Marguerite Bonnot, qui les suivait, n'entendait pas leurs échanges, cette complicité nouvelle l'attendrissait. Comme quoi Annie Souche avait raison. Loin de son poison, Jean n'était plus le même. Elle ralentit donc son pas puisque, visiblement, ces deux-là n'avaient déjà plus besoin d'elle.

Ni l'un ni l'autre ne s'en aperçut.

Jean ouvrait grand ses yeux, partageait ses impressions avec Ameline, prenait le temps de goûter, de sentir, malgré la fournaise ambiante. L'heure de la sieste ? Fi ! Trois jours durant, on en oubliait sa fatigue, le cagnard, assura Ameline. On ne pensait plus qu'à s'amuser, à acheter, à vendre, et surtout à s'émerveiller devant les tournoyeurs.

En découvrant ces enfants qui jouaient au cerceau, qui se pourchassaient en riant, il eut une pensée amère pour celui, solitaire, que son père l'avait

contraint à rester. Englué dans cette méfiance qu'il lui avait collée à la peau. Cette méfiance envers les femmes. Envers l'amour. Envers les autres. La nécessité de rester solitaire, reclus. Pour que personne, jamais, ne puisse écorner le trésor de Saint Laurent.

Une idée le traversa brusquement. Dérangeante.

Et si son père n'avait prêté de l'avidité à sa mère que pour se guérir de la douleur de sa perte ? Si rien n'avait été vrai, sinon sa mort au bas de l'escalier ? Pas de témoin, quelques paniers renversés. Avait-elle fouillé en quête du trésor ou s'était-elle simplement agrippée à tout cela dans l'espoir de se relever ? La vérité avait été emportée dans la tombe. Et depuis, comme son père avant lui, il en piétinait le silence avec l'ardeur d'un condamné. Cherchant par tous les moyens à se guérir de sa propre cupidité.

Ne tentait-il pas ces expériences alchimiques dans ce seul but ? Devenir un autre ? Offrir à Ameline la vie dont elle rêvait ? Un enfant privé de tares ?

*Cesse de divaguer, hurla sa raison. Tu n'es parvenu à rien, alors à quoi bon ? Tu es toujours le même. Rien n'a changé. Tu es juste aveuglé.*

Il l'était, oui.

L'air était doux. L'or du soleil si pur, si scintillant au-dessus de sa tête. Ne valait-il pas celui qu'il confinait ? Celui pour lequel il se damnait ?

Vivre. Vraiment.

*Si seulement c'était possible.*

Il ferma les yeux, une douleur plus violente encore dans la poitrine.

Il sentit la main d'Ameline presser son bras. Il se ressaisit. Releva les paupières.

— Regardez, Jean... Je crois que vous n'aurez de meilleur exemple de ce dont vous parlait ma mère. Et de la raison pour laquelle, depuis hier, je force un peu votre nature.

Elle le maintint au milieu d'une travée de rôtisseurs. Au bout de quelques minutes, à son grand étonnement, il s'avisa de l'impact qu'avait l'allure d'un marchand sur la clientèle. On s'avavançait naturellement vers celui qui, richement vêtu, offrait une devanture de velours ou de soie. Pourtant, et Jean en fut convaincu du nez et de l'œil, la qualité et l'assaisonnement des rôties étaient moindres là que chez d'autres, d'allure plus modeste. Ameline aurait-elle raison de prétendre que l'habit avait son importance ? Que la bombance d'une maison faisait son crédit ?

Il le lui accorda en souriant, ébloui par ce savoir qu'elle avait acquis malgré lui. Un immense chant d'amour dansa dans sa poitrine.

*Non, non !* rugit de nouveau sa raison.

Il devait d'abord trouver le moyen, le remède... Et s'il n'y parvenait jamais ? Ou trop tard ?

C'est ainsi, tout à ses pensées contraires, qu'il se retrouva sous l'enseigne des « miches gourmandes ».

Il s'en troubla tant qu'il chercha, d'un regard en arrière, l'appui, hélas perdu, de sa belle-mère.



## 42.

*Lices*

*Le 14 août*

Jean n'avait jamais rencontré Bertrand. Il ne le connaissait que de réputation par ses clients. Il n'avait pas cherché à se le peindre grand ou petit, blond ou brun, chétif ou imposant. En fait, toute représentation de lui agaçant cette jalousie dont il prétendait ne pas souffrir, il ne prononçait, ainsi que l'avait deviné Ameline, que le nom d'un fantôme. Il ne comprit donc qui était ce géant à la beauté sauvage qu'en le voyant s'illuminer à la vue de sa femme.

Aussitôt, instinctivement, il se raidit.

— Bonjour, Bertrand. Je ne te pensais pas là aujourd'hui. J'espérais Gertrude, se troubla faussement Ameline.

— Elle ne va pas tarder. Mais je suis ravi de te voir. Il y a longtemps que tu n'as pas pris ta leçon, susurra le boulanger, avant de gratifier Jean d'un signe de tête et d'un glacial :

— Sieur Petit Bon...

Jean sentit son cœur se crispier.

Bertrand savait.

Son œil effronté, ses manières, son ton, et cette invitation, à peine voilée...

*Inutile de se mentir.*

Ameline avait dû lui confier qu'il était consentant. Voire qu'il avait béni leur relation.

*Non, inutile de se mentir.*

Bertrand avait de lui l'opinion qu'il aurait eue lui-même en semblable circonstance, s'il n'avait pu en mesurer les louables raisons. Il fallait donc qu'il s'accordât à son rôle. Malgré la douleur que lui infligeait la vue de ces mains qui, à cause de lui, caressaient sa femme, il s'écria, jovial :

— Ainsi donc, nous nous rencontrons ! J'en suis honoré, vraiment. Ma femme boulangère si bien près de vous !

secondes pantois Désarçonné autant qu'Ameline, Bertrand resta quelques, le temps, pour Gertrude, de jaillir de la foule.

— Jean ! Ameline ! Quelle heureuse surprise !

— Gertrude, la salua Jean en retour.

Ameline, elle, était livide.

*Et cet idiot qui ne comprend rien*, jubila intérieurement Gertrude en lui arrachant sa femme des bras pour la serrer dans les siens.

— Que te voici donc jolie ! N'est-ce pas Bertrand, qu'elle est rayonnante ?

— À croquer ! assura Bertrand exaspéré déjà par Jean, ses manières et son arrogance.

Jean sentit la lame acérée de son regard pénétrer plus profondément dans son cœur.

— Vous m'en voyez fort aise, se flagella-t-il pourtant.

Ameline n'était pas loin d'éclater en sanglots contre l'épaule de Gertrude. Elle avait voulu confondre son époux et voilà qu'il se transformait en marchand de têtes. Elle se sentit humiliée et salie, quand bien même Gertrude et Bertrand aient connu depuis longtemps son infortune.

— Emmène-moi... Vite ! supplia-t-elle discrètement son amie.

Gertrude n'y vit que l'occasion dont Bertrand avait besoin pour servir sa cause.

— Ma chère, il faut absolument que je te montre cette merveille que j'ai dénichée. Choisissez-vous un pain pour ce soir, Jean ! lança-t-elle en protégeant Ameline du regard de ce dernier.

— C'est que, nous avons perdu votre mère... s'inquiéta Jean, davantage pour ne pas rester seul face à Bertrand que par peur de ne point retrouver Marguerite.

Ameline s'éloigna sans répondre et ce fut lui, ce bellâtre aux mains adoucies par la farine, qui répondit à sa place, goguenard :

— Rassurez-vous. Marguerite Bonnot est une grande fille. Elle n'est qu'à quelques coudées derrière. Je la vois qui négocie une pièce de drap d'or.

Jouer les imbéciles heureux ? Ou lui déformer la figure ? Jean avait déjà opté pour la première solution. Il ne pouvait plus revenir en arrière. Il afficha cet air niais qui, somme toute, l'avait bien mal servi ces derniers jours.

— Ah ! fort bien ! Je désespérais d'en trouver ici. Je ne peux donc lui laisser le marchander à ma place... s'excusa-t-il en opérant un demi-tour.

— Vous ne voulez pas votre pain ?

— Ameline n'aura qu'à l'emporter. Ou m'attendre.

— Elle t'a attendu bien assez à mon goût, le cloua Bertrand, dédaigneusement.

Coup d'estoc. Jean serra les poings.

*Laisser passer l'injure, poursuivre mon chemin.*

Il avança d'un pas supplémentaire.

Bertrand ricana.

Avare, cornecocu, faudrait-il aussi qu'on le prétendît lâche ?

Cette fois Jean ne parvint à s'y résoudre. Il virevolta et resta saisi. Bertrand était sorti de derrière son étalage, l'avait suivi, et le fixait

méchamment, indifférent à la foule qui les englobait, les contournait, les dépassait sans s'émouvoir de leur face-à-face.

— Plaît-il ? le défia Jean.

— Tu peux jouer avec elle, mais avec moi, ça ne prend pas. Je sais qui tu es ! Un sale bonhomme ! Ça te plaît de lui arracher le cœur ? Ça te plaît de le donner en pâture à un autre ?

Jean bomba le buste contre ce doigt qui le lui pointait méchamment.

— Et de quoi te plains-tu ? Tu en jouis ton content, il me semble !

Le regard de Bertrand se fit sans équivoque.

— Je la veux, Petit Bon. Et tu vas me la donner tout entière, sinon...

*Ah ça !* s'indigna Jean.

Un regard dans la direction empruntée par Gertrude et Ameline.  
Personne en vue.

L'œil de Jean vira.

— Tu peux toujours courir, mon gaillard ! Ce que le diable possède, s'il le prête parfois, il ne le cède jamais !

Loin de s'en laisser impressionner, Bertrand lâcha un rire mauvais, puis lui referma les doigts sur l'aumônière de cuir gaillardement rebondie et sonnante que lui avait confiée Gertrude.

— Tiens Belzébuth, je crois que ceci t'appartient. Si tu es comme ton père, tu sauras quoi en faire !

Il tourna aussitôt les talons pour repasser derrière le dressoir et servir un client impatient.



## 43.

*Lices*

*Le 14 août*

L'instant de stupeur passé, Jean s'éloigna, troublé. Dans sa paume, malgré l'épaisseur du cuir, il retrouvait la forme particulière de ses pièces d'or.

Il refusa d'y croire. Pourtant, l'allusion de Bertrand était claire. Il vit Marguerite Bonnot fendre la masse compacte des badauds. Avant peu, elle l'aurait rejoint. Il ne pouvait pas rester dans le doute, fût-il si mince.

À sa droite se tenait un tavernier. En guise de table, l'homme avait disposé de lourdes barriques sur l'herbe. Nombre d'entre elles étaient occupées par des hommes qui discutaient en soulevant une chopine. Jean en avisa une, en retrait. Déserte. Il s'y rendit, déposa la bourse sur le plateau, écarta fébrilement les lacets et regarda par l'ouverture.

Une sueur froide l'envahit.

Il pivota.

Bertrand, qui guettait sa réaction, le salua d'une courbette moqueuse.

Le monde de Jean acheva de s'écrouler autour de lui.

*Trahi.*

Il avait été trahi comme son père avant lui. Peu importait comment : Ameline avait forcé sa cachette. Elle avait offert son trésor à l'homme qu'elle aimait vraiment. Et Bertrand en valait la peine, oh oui, puisqu'il était prêt à lui rendre son or en échange d'elle.

Une douleur sans nom le déchira.

Vacillant, Jean dut s'appuyer sur le tonneau.

Ameline ? Ou son trésor ?

Il caressa les pièces. Il en avait tant besoin.

D'elle. De lui.

Perdre l'une pour garder l'autre ?

Le pourrait-il ?

Il la vit revenir près de Gertrude, accepter les doigts de Bertrand qui s'enroulaient autour des siens, lui sourire tandis que la boulangère enveloppait pour elle une belle miché de pain.

Ses jambes le lâchèrent. Ameline méritait un homme comme Bertrand. Un bel homme. Juste, intègre et aimant. Un homme prêt à tous les sacrifices pour elle.

Son cœur s'arracha de sa poitrine.

*Un homme qui lui ferait un petit... normal.*

— Où est donc ma fille ? demanda Marguerite Bonnot qui arrivait à sa hauteur, essoufflée par la chaleur, la main en visière malgré la largeur du chapeau.

Il empocha l'aumônière, écrasant les pièces d'or dans sa paume pour trouver la force de se ressaisir, d'accepter, de faire face.

— Avec le boulanger de Gertrude, répondit-il, la gorge sèche, le sang battant dans ses tempes. Venez donc, mère. Nous allons la lui reprendre. Elle ne doit pas être en retard au tournoi.

La lui reprendre ! En avait-il seulement le droit ?

Sa belle-mère s'était déjà élancée. Il resta sur place.

À cet instant, une salve de trompettes éclata.

Même si Gertrude lui avait assuré que Bertrand saurait punir Jean de sa goujaterie par quelques remarques cinglantes, Ameline se sentait à peine mieux. Le revers qu'elle venait de subir continuait de lui marteler le cœur.

Elle avait cru avoir ouvert l'esprit et les yeux de Jean. Finalement, il n'avait retenu de ces leçons que le moyen d'accroître sa fortune, et non celui d'être plus heureux. Près d'elle.

— Ne lui montre pas ta déception. Au contraire ! Appuie le trait, joue la complicité avec Bertrand, lui avait conseillé Gertrude en la ramenant sous le dais de la boulangerie.

Elle s'y était appliquée, mais sans envie. Et voilà qu'à présent sa mère approchait, que les hérauts annonçaient le tournoi et que Jean, immobile devant l'échoppe de toile du tavernier, la regardait, l'air hagard.

Une bouffée de colère l'emporta.

*Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il l'a bien cherché !*

Elle fourra le pain dans sa besace, remercia Bertrand et Gertrude puis rejoignit sa mère d'un pas vif.

— Tu as l'air furieuse derrière ton sourire, nota Marguerite devant l'éclat sombre du regard de sa fille.

— Au lieu de se montrer jaloux comme je l'espérais, Jean m'a presque vendue à Bertrand ! Alors, oui, je le suis.

Un soupir de tristesse échappa à Marguerite.

— Vous me sembliez si complices tout à l'heure...

— Nous l'étions. Du moins, je l'ai cru aussi. Mais Bertrand m'a vengée. Il m'a avoué qu'il n'avait pas épargné Jean, qu'il lui avait clairement dit ce qu'il pensait de son attitude, même si celle-ci faisait son content.

Marguerite Bonnot lui enveloppa les épaules affectueusement.

— Continue de faire confiance à Annie Souche. Jean est Jean, mais il n'est pas mauvais. Et quelles que soient les raisons profondes qui le poussent à se comporter comme un imbécile, il t'aime sincèrement : tu l'as vérifié par toi-même. Regarde-le. De toute évidence, Bertrand a piqué au bon endroit.

Ameline dut en convenir.

Jean faisait peine à voir, adossé au tonneau, une main dans sa poche, le regard vide. Si crispé qu'on eût dit qu'il venait de gober une mouche.

— La jalousie l'a rattrapé. Mais pour combien de temps, mère ? Pour combien de temps ? trembla la voix d'Ameline.

— Peu importe. Ce qu'il faut maintenant, c'est appuyer un peu. Juste un peu. Et ça, toi comme moi, nous savons faire !

Ameline releva la tête et s'efforça de sourire joyeusement. Sa mère avait raison. Elle avait induit la situation. Et ce qu'il adviendrait ensuite, si le chevalier de Beaucaire emportait l'une des épreuves du tournoi, ajouterait au discours de Bertrand.

Elle ne devait pas se décourager.

Une nouvelle salve de trompettes acheva de détacher les gens des comptoirs.

Jean, lui, n'avait pas bougé. Il en était incapable. Comme si ses jambes avaient refusé de le porter plus loin, son cœur de battre normalement, son esprit de concevoir, de réfléchir, de se projeter. Même son ventre, tordu, lui faisait mal.

— Qu'avez-vous Jean ? Vous voici tout pâle, s'inquiéta faussement Marguerite Bonnot.

Il s'arracha de son engourdissement. Ne rien montrer. Pas encore. Pas avant d'avoir recouvré le contrôle de lui-même. Et décidé en pleine conscience de ce qu'il devait faire.

— Ce n'est rien. Je suis juste las de cette chaleur, de cette foule. Je crois que j'en ai mon content, articula-t-il, la gorge sèche. Mieux vaudrait que je rentre pour ne pas vous gâcher les festivités.

— Ah non ! Leurs Majestés se vexeraient ! tempêta Marguerite Bonnot. Ce qu'il vous faut, c'est un remontant. Tenez, buvez de ma gourde !

Il accepta le vin tiède qu'elle contenait, sans se sentir mieux, au contraire. Le spectacle de sa déconfiture, qu'il offrait toujours à son rival, le

poignarda plus encore.

Et sa belle-mère qui insistait.

— Tout de même. Je vous ai connu plus vaillant, mon gendre. Êtes-vous bien certain qu'il n'y a rien d'autre ?

Marguerite Bonnot avait ouvert la brèche. Ameline s'y engouffra.

— Se représenter les choses est toujours moins pénible, mère, que de les côtoyer vraiment. Allons, mon bel époux, donnez-moi votre bras. Vous vous sentirez mieux loin de mon amant.

Jean se laissa entraîner. Et, pour bien se donner la force du renoncement, ne lâcha plus son or dans le creux de sa poche.



## 44.

*Lices*

*Le 14 août*

La deuxième épreuve des joutes n'était pas achevée que Jean ruisselait déjà de fièvre.

Bien qu'elle eût approuvé le plan de sa fille pour abattre son bastion d'indifférence, Marguerite ne cessait de lui jeter des regards de biais. Elle était inquiète. Cet état soudain ne lui plaisait pas. Elle avait laissé Jean rieur au bras d'Ameline. Le retrouver si éteint avait quelque chose de pathétique. Mais pas seulement. Quoi qu'eût pu dire Bertrand, la jalousie ne provoquait pas de semblables symptômes. Lorsque Jean piqua du nez sur son col, elle serra le bras de sa fille, devant elle sur l'estrade.

— Quelque chose ne va pas. Et ça n'a rien à voir avec du dépit.

Convaincue de pouvoir rassurer sa mère du contraire, Ameline tourna la tête vers Jean. Elle blêmit à son tour.

— Je vais le reconduire chez nous, décida Marguerite.

— Je viens aussi.

— Non. Tu te dois de rester puisque le baron de Beaucaire se bat pour toi. Ne t'inquiète pas. Je me charge de lui.

Ameline hocha la tête, inquiète. Elle n'avait pas conçu ce plan pour que Jean en tombât malade. Éprouvé, oui, mais sa mère avait raison : il tenait à peine assis.

*Oh, doux Jésus*, se fustigea-t-elle, avait-elle fait fi des conseils d'Annie Souche ? Était-elle allée trop loin ? Et si, arraché à sa carapace, Jean n'avait

plus la force d'être seulement lui ?

Sitôt son devoir achevé, elle le rejoindrait, le rassurerait, lui dirait combien elle l'aimait et combien elle regrettait de l'avoir joué. Oui, sitôt son devoir achevé.

Dans les lices, René d'Anjou venait de faire tomber une nouvelle lance sous les hurrahs de la foule. Nul, à part elle, ne remarqua que Marguerite Bonnot quittait l'échafaud, Jean Petit Bon lourdement appuyé sur son bras.

Il n'eut, lui, pas un regard en arrière.

Choisir avait cessé d'être difficile.

Il se traîna jusqu'à la voiture de Marguerite, s'abandonna contre le dossier et refusa de répondre aux questions qu'elle lui posait.

Qu'aurait-il pu lui dire ? La pièce était jouée.

Il ne parvint même pas à mesurer le temps et la distance qui les ramena au logis ni le nombre de marches qu'il monta, épuisant Marguerite de sa faiblesse.

— Cela ira, maintenant, la congédia-t-il, s'efforçant de sourire malgré son front martelé de douleur, ses tempes bourdonnantes et son abdomen de plus en plus crispé.

— Non, Jean. Vous êtes ciré à faire peur. Je cours chercher Annie Souche.

Il hocha la tête.

*Qu'elle fasse !*

Cela n'avait plus d'importance pour lui.

Enfin seul, il referma la porte, tituba jusqu'au lit puis s'y effondra, avec un goût d'amande amère dans la bouche.

— Viens me chercher, lança-t-il au diable. Je n'ai plus rien pour toi. On m'a tout pris.



## 45.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 14 août*

Annie Souche était déjà en train de boucler la rôtisserie lorsque Marguerite, qui venait de descendre la rue, s'arrêta devant elle.

— C'est Jean, commença la couturière, le souffle si court qu'elle dut le reprendre en s'appuyant des deux mains sur ses genoux.

— Je sais, tomba la voix d'Annie Souche, comme un couperet.

— Il est brûlant. Je ne comprends pas. Il n'a pas pu être insolé : il portait son capeu<sup>11</sup>, continua Marguerite en ahanant, avant d'écarquiller les yeux.

— Comment ça, tu sais ?

Annie Souche s'était déjà mise en marche. Elle jeta par-dessus son épaule.

— Saint Laurent m'a prévenue.

— Saint Laurent ? répéta Marguerite, ahurie, en emboîtant le pas vif de la guérisseuse.

— J'étais dans la caverne et le cœur de la statue s'est mis à rougeoyer. L'instant suivant j'avais la douleur de Jean dans la poitrine.

Marguerite Bonnot se signa par deux fois avant de murmurer d'une voix blanche.

— Ce ne serait pas plutôt un coup du diable ?

— Si. Mais mon instinct me dit qu'il n'est pas là où on le croit.

Peu rassurée, toujours essoufflée, Marguerite s'essuya le front d'un revers de manche.

— J'ai ramené Jean chez moi.

— Et Ameline ?

— Il aurait été mal vu qu'elle quitte le tournoi. À cause du baron de Beaucaire. Je lui ai dit de rester. Que je m'occupais de te prévenir...

— Tu as bien fait.

— Tout de même... Je me demande bien pourquoi...

— Ne te fatigue pas davantage à chercher une explication, Marguerite. Je la trouverai en arrivant.

Marguerite céda. La tour de l'horloge en point de mire, elles avancèrent donc en silence, sans rencontrer âme qui vive, jusqu'à la place de l'hôtel de ville. Là, où, malgré l'inconfort des travaux que n'avaient pas arrêtés les festivités, s'imposait la belle enseigne, peinte par Trubert, de Marguerite.

— Fais vider ta demeure et ton atelier, exigea Annie Souche à peine eurent-elles franchi le seuil de la maison. Je ne veux plus voir personne.

— Que ne me dis-tu pas ? s'effara Marguerite devant son visage fermé.

Annie Souche lui recouvrit l'arrondi de l'épaule.

— Hâte-toi.

Marguerite sentit un sanglot lui remonter à la gorge.

Ce ton, ce regard...

Elle hocha la tête, s'accorda le temps que la guérisseuse eût disparu en haut des marches pour reprendre le contrôle de ses émotions et s'activer à son rôle. Car elle n'en pouvait plus douter à présent : la mort rôdait sur sa maison.



## 46.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 14 août*

Ainsi qu'elle s'y attendait, Annie Souche trouva Jean les yeux clos, les lèvres violettes et les traits cireux. Elle se planta au bout du lit et se frotta le menton. Jean n'était pas mort : elle ressentait en elle le discret battement de son cœur, mais il en offrait l'apparence.

— Voyons donc ce qui t'a mis dans cet état.

Elle s'assit sur le lit, lui posa la main sur le front puis ferma les yeux.

Lorsqu'elle les rouvrit, un rictus ennuyé s'accrochait au coin de sa bouche.

— Aristoloche des vignes. Je perçois sa vibration en toi. Tes urines ne descendent plus, ton sang s'épaissit et étouffe ta poitrine. Bien. Rien que je ne puisse combattre. Cela étant, mon ami, soyons clairs : on t'assassine. J'accuserais bien Marguerite. Elle s'est servie de la Pipe pour tuer ce vaurien de Cassagne. Seulement, si elle a pris le goût des grandeurs, elle n'y gagnerait que le chagrin de sa fille. Or, ma foi, nous savons toi et moi Petit Bon, qu'Ameline est son bien le plus précieux. Je pense que nous pouvons l'écarter de la liste. À moins qu'elles ne soient complices toutes deux. Je sais que c'est Ameline qui, à l'époque, a cueilli l'aristoloche. Elle en connaît les effets et les dosages, car il en faut, crois-moi, pour bloquer les reins et provoquer la mort.

Annie Souche tordit la bouche, en proie à une intense réflexion. Réflexion étayée, le plus souvent, par son intuition. Elle chassa une abeille

qui, s'étant glissée entre les rainures d'une persienne, lui bourdonnait à l'oreille.

— Non, rien à faire. Je ne parviens pas à croire Ameline coupable. Voistu, Petit Bon, je m'y suis attachée à cette petite. Elle n'a pas été facile à guérir quand elle était jeune, alors, dans mon cœur, elle est restée un peu comme ma fille. Et puis, si elle avait voulu se débarrasser de toi, elle aurait évité ma présence au lieu de la rechercher. Non. Je ne me suis jamais trompée sur les êtres. Elle t'aime sincèrement, ta femme, même si, de toi à moi, tu mériterais des claques !

Ce constat établi, elle se prit le menton.

— Ni Marguerite, ni Ameline... C'est déjà une bonne nouvelle, non ? Il faut pourtant bien que quelqu'un de proche te l'ait administrée, cette aristoloche ! Et si ce n'est pas par dépit, ce ne peut être que pour ton or.

Annie Souche avait toujours exprimé ses pensées à voix haute, quand bien même elle eût été seule. Elle considérait qu'il se trouverait toujours quelque force cachée de la nature ou des hommes pour l'entendre et l'aider. Cette fois encore, elle eut raison. Car aussi gourds qu'ils aient pu être la fraction de seconde précédente, les doigts de Jean frémirent.

Elle s'en empara aussitôt pour les examiner.

— Ah ! Froids, ça c'est normal. Tachés, ça, ça l'est moins. Où les as-tu donc fourrés, fichu drôle<sup>12</sup> ? Dans ta poche ?

De cireux, les traits de Jean devinrent translucides.

— Dans ta poche !

Annie y plongea une main et en ressortit l'aumônière qu'elle leva à hauteur de nez.

— Eh bien voilà, Petit Bon ! La cause de ton malheur. Ces pièces empestent l'aristoloche... et l'arsenic... L'odeur de l'une pour masquer l'autre... Ingénieux. Mais pour faire accuser qui ? Marguerite ? Ameline ?

Cette fois, hélas, et sans doute parce que l'inconscient de Jean n'en avait pas la réponse, rien ne vint au secours d'Annie Souche. Elle soupesa l'aumônière dans le creux de sa paume, faisant tinter les pièces l'une contre l'autre.

— Je parie que tu n'as pas cessé de les triturer. Puis, la chaleur aidant, t'essuyer le visage, la bouche. Voyons un peu ta langue.

Elle la lui tira, hocha la tête, puis la lui rabattit entre les dents.

— Allez, zou, Jean Petit Bon. Tu vas vivre. Et faire un petit à Ameline aussi, parce que ça va bien, toutes ces galéjades<sup>13</sup> !

Les traits se crispèrent. Annie les caressa d'une main apaisante.

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que je mettrais longtemps à le percer ton secret ? Couillon de toi, va ! Elle était pourtant sous ton nez, la solution !

Elle tira un petit flacon de verre bleu de sa besace, ôta le bouchon de liège puis, soulevant les paupières de Jean, fit tomber une goutte de liquide dans chaque œil. Ensuite, ayant saisi une autre fiole, elle lui cassa la nuque en arrière et la lui vida dans la gorge.

— Dors maintenant. Ou plutôt fais le mort. Quelques heures seulement, le temps que ce contrepoison te requinque, sans que nul ne le soupçonne. Pas même ton Ameline. Oui je sais, elle va pleurer son saoul, mais depuis le temps que tu la mets en peine et qu'elle se retient... Au moins, elle va se vidanger, la petiote. Moi, pendant ce temps, je vais chercher qui en veut à ton or au point de te mettre dans la tombe.

À cet instant, Marguerite toqua à la porte. Annie Souche empocha l'aumônière, recroisa les mains de Jean sur son pourpoint, puis, lui ayant adressé un clin d'œil qu'il ne put voir, pécaïre<sup>14</sup>, s'en fut ouvrir la mine basse.

Marguerite n'eut pas besoin qu'Annie Souche parlât pour entendre. Voyant Jean immobile et livide, elle porta les mains à ses lèvres pour étouffer un sanglot, puis traça un signe de croix sur sa poitrine.





## 47.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 14 août*

Les sanglots d'Ameline ne tarissaient pas.

Le baron de Beaucaire ayant été battu à la joute par le roi, elle était revenue, inquiète et prête à faire fi de toutes ses résolutions si cela pouvait guérir Jean. Elle n'avait jamais voulu que leur bonheur à tous les deux. Pas uniquement le sien. Et voilà ! Voilà que son époux chéri s'était éteint sans même qu'elle ait pu l'embrasser ni lui demander pardon.

Quelques secondes durant, elle avait refusé d'y croire, puis, montée en courant dans leur chambre, elle avait dû se rendre à l'évidence devant son teint cireux.

Elle l'avait secoué, secoué, jusqu'à ce qu'Annie Souche ne l'arrache à cette étreinte morbide et ne la ramène dans l'une des salles basses en lui affirmant qu'elle ne pouvait plus rien pour lui.

*Si même elle !* criait le cœur perdu d'Ameline Petit Bon.

Si même la guérisseuse la plus fameuse de Provence n'avait pu le sauver, alors c'était qu'il était bien maudit, son Jean !

Mais par qui d'autre sinon par sa femme, par elle, Ameline Cassagne ?

*Veuve Petit Bon... Non, non, non !!!*

Ses pleurs redoublèrent.

— Ce n'est pas ta faute, affirmèrent d'un même écho Annie Souche et Marguerite Bonnot qui l'encadraient sur le banc.

Un rire cynique, infiniment douloureux, emporta Ameline.

— Il meurt après avoir rencontré mon amant à la foire et ce n'est pas ma faute ? Je l'ai tué ! Ma farce l'a tué, se fustigea-t-elle, ravagée de culpabilité et de douleur.

Annie Souche voulut l'enlacer, mais Ameline se dégagea, trop violemment. La voyant perdre tout contrôle sur elle-même, la guérisseuse employa le moyen le plus sûr qu'elle connaissait pour la calmer : une gifle retentissante.

Le souffle coupé, Ameline s'effondra en larmes dans les bras de sa mère.

— Maintenant, ça suffit ! Le moins que tu puisses faire pour honorer la mémoire de Jean, c'est de te reprendre ! lui intima Annie Souche en piquant ses poings sur ses hanches rondes.

— Je veux la vérité ! hoqueta Ameline, espérant qu'elle la tuerait aussi.

— La vérité, c'est qu'il est mort, que son or ira au pape et que tu vas devoir apprendre à subsister !

Ameline bondit, ravagée plus encore.

— Vous... vous... vous n'avez pas de cœur !

*Tu as raison, mais j'en ai la plus aimante des raisons*, s'en justifia intérieurement Annie Souche en la voyant détalé.

Le temps que Marguerite Bonnot soit revenue de sa stupeur, Ameline avait déjà traversé la place ombragée par l'heure tardive.

— Je ne te connaissais pas si dure, Annie. Mais je suppose qu'il le faut, soupira-t-elle. Pécaïre. Elle l'aimait tant son Jeannot.

— On la plaindra plus tard. Pour l'instant, j'ai besoin de ton aide.

Marguerite arrondit les yeux de surprise.

— Si ce n'est pas pour la petiote, qu'est-ce que tu veux ?

— Chercher le pourquoi de ça...

Annie avait sorti l'aumônière et écarté les lacets. Elle la releva sous le nez de Marguerite qui, aussitôt, eut un mouvement de recul.

— Mon Dieu, mais ça sent...

Annie ne la laissa pas finir.

— Jean a été empoisonné.

Horriifiée, Marguerite porta la main à ses lèvres.

— Et tu soupçonnes Ameline ? Oh, Annie, non...

Annie Souche remit la bourse dans sa poche.

— Ce n'est pas elle.

Marguerite marqua un temps, cherchant dans cet œil noir une réponse à ses craintes, puis, plombée par une triste évidence, elle secoua la tête.

— Donc tu crois que c'est moi... Foutu Cassagne !

Annie Souche soupira profondément.

— Tu l'aurais tué, si je ne t'avais pas donné la recette ?

Marguerite haussa les épaules avant de lui offrir un regard franc.

— Oui. Car j'en aurais trouvé une autre. Moins discrète. Il lorgnait le cul de la petite et ça...

Annie Souche lui prit les mains.

— Preuve que tu voulais le bien de ta fille. Comme c'est toujours le cas. Rassure-toi, va, je ne te soupçonne pas plus qu'elle. Qui savait pour Cassagne et l'aristoloche ?

— Personne.

— Pas même Trubert ?

Marguerite Bonnot leva les yeux au ciel.

— Lui moins qu'un autre ! Avouer le meurtre d'un premier mari ne réjouirait guère le second ! C'est un jouisseur, qui vit autant de son talent que des belles qu'il culbute, mais en m'épousant il est assuré de pouvoir rester lui-même tout en y gagnant. Avec la renommée que nous offre le roi, ni lui ni moi n'avons besoin de la fortune de Jean.

— Et puis tu l'aimes...

— Comme je n'ai jamais aimé. Et je me crois payée de retour même si sa nature est volage. Je lui fais confiance, Annie. Et je suis certaine qu'en revenant avec la réponse du pape concernant la nature du trésor, il sera aussi malheureux que je le suis en cet instant.

Elle réprima ce chagrin qui lui remontait en gorge et se signa sous l'œil dubitatif d'Annie Souche.

— Il me plaît de l'entendre, même si je l'avais lui aussi écarté de ma liste. Si Jean allait bien en arrivant à la foire et s'est écroulé au tournoi, cela signifie qu'il a touché cet or empoisonné entre temps. Ameline a dit qu'il avait rencontré son amant.

— Oui, sous le dais de la boulangerie de Gertrude. Mais je doute qu'Ameline ait parlé de Cassagne à Bertrand. Encore moins de la manière dont nous nous en sommes débarrassées.

Un trait de feu traversa Annie Souche, comme si la foudre était venue la frapper une nouvelle fois.

— Elle aurait pu le dire à Gertrude, non ?

— C'est possible. Mais elle est riche à foison ! Et semble vraiment dévouée au bonheur d'Ameline.

— Justement. Elle aurait pu rapporter l'information à Bertrand. Quelle meilleure raison de tuer un mari que d'épouser ensuite sa richissime veuve ?

Le souvenir du visage défait de Jean devant l'échoppe du tavernier frappa Marguerite. Elle bondit.

— Sacré bon sang, tu as raison ! Ameline a distribué l'or de Jean avec l'aide de Gertrude et de Bertrand. Il a fort bien pu en conserver de quoi remplir cette escarcelle et la donner à Jean en lui disant qu'il tenait ces pièces d'Ameline.

— Pour être certain qu'il en vérifierait la provenance et que son cœur brisé serait plus fragile encore. Je crois que l'on tient notre coupable.

Les yeux de Marguerite s'emplirent de larmes.

— Pauvre Jean qui n'y a vu fifrelin. Et qui sera mort de chagrin en plus du poison.

Annie Souche lui recouvrit l'épaule.

— Allez, va, je ne te laisse pas mariner plus longtemps. Il n'est pas bien brillant, cet homme, mais pas perdu pour autant.

Marguerite en tomba les bras.

— Mais alors... mais enfin... mais...

— Si je te l'avais annoncé plus tôt, tu n'aurais pas su garder ta langue en voyant la douleur de ta petite. Or, j'avais besoin de la sincérité de ses larmes pour confondre notre assassin. D'autant qu'en cet instant, il y a fort à parier que c'est dans ses bras ou dans ceux de Gertrude qu'elle s'épanche.

— Tu as raison. Mieux vaut qu'il ne se doute de rien pour l'instant. Elle serait en danger aussi. La priorité, c'est de sauver Jean. Parce que tu le peux, dis ?

— Je lui ai déjà donné l'antidote. Je le maintiens juste endormi, pour la cause, mais ça ne durera pas. Et il sera furieux en s'éveillant. Il faut agir vite. Es-tu prête à m'aider ?

Marguerite bondit du banc.

— Ah ça ! Plutôt deux fois qu'une ! Que veux-tu que je fasse ?

— Que tu récupères ta fille. Sans éveiller les soupçons de quiconque. Et en gardant les yeux et les oreilles bien ouverts.

## 48.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 14 août*

— Quel malheur ! s'époumona Gertrude sitôt que Marguerite Bonnot eut franchi la porte de la boulangerie.

Avachie sur un tabouret à quelques pas du comptoir, Ameline leva vers sa mère un regard éploré. Le chagrin l'abîmait de telle manière que Marguerite en fut poignardée. Elle s'avança pourtant et lui prit les bras pour la forcer à se lever. Elle n'obtint que de la voir s'accrocher aux siens.

— Je suis navrée ma chérie. Mais il faut que tu m'accompagnes.

— Pour quoi faire ? Il est mort. Je ne sers plus à rien, hoqueta Ameline, tordant le cœur de Bertrand, et plus encore celui de sa mère.

Marguerite Bonnot n'y céda pas. Savoir que le boulanger avait essayé de briser sa famille lui avait donné la force nécessaire. Celle de mentir. Quitte à percer encore un peu le cœur de sa fille.

— Un messenger vient d'arriver. Georges a été agressé avant même d'avoir quitté Marseille. On l'a retrouvé dans une ornière. Quant au pilon et à la bourse destinée au pape, ils ont disparu...

Bertrand sentit un frisson lui courir l'échine. Il aurait juré voir un éclat pervers traverser le regard faussement douloureux de Gertrude.

*Aurait-elle comploté cette attaque pour empêcher le pape de faire main basse sur le trésor ? Qui d'autre qu'elle y avait intérêt ?* lui hurla la voix désenchantée de la méfiance.

— Il nous faut céans nous rendre au palais, insista Marguerite en voyant que sa fille ne réagissait pas. Le roi doit apprendre de notre bouche ce double malheur qui nous frappe et qui fera le sien.

Cette fois Ameline entendit. Mais à l'inverse de ce que sa mère avait espéré, elle la repoussa. De nouveau une rage sourde, douloureuse, celle de l'injustice et de la culpabilité flamba dans ses yeux, achevant d'abîmer ses traits.

Elle recula jusqu'à buter contre le comptoir, cria presque.

— Allez-y seule, mère ! Cela ne changera rien de toute manière. Le roi sera bien obligé de s'y faire. Comme vous ! Comme moi ! On a volé le pilon ? Tant mieux ! Au moins personne ne s'en servira. Parce que le mortier et le pilon de Jean, sans Jean, ne sont rien ! Fini la pâtisserie Petit Bon ! Le diable la voulait ? Je la lui donne. Et avec tout ce qu'il y a dedans !

— Voyons, Ameline ! Tu ne peux pas dire une chose pareille. Il te faut penser à demain, tempéra Gertrude.

D'un revers de manche, Ameline essuya ses larmes qui ruisselaient.

— Demain ! Je me moque bien de demain ! Donne-moi une raison, une seule raison de me lever demain, Gertrude ?

— Moi. Moi, Ameline. Je pourrais être cette raison-là, plaida Bertrand, entre espoir et désillusion.

Ameline lâcha un rire nerveux.

— Toi ?

— Il te faudra du temps mais...

— Allez-vous donc comprendre ? Je ne veux pas de temps. Je ne veux pas de toi, Bertrand. Je ne veux pas de l'or. Je veux Jean. Juste Jean ! martela-t-elle dans un nouveau sanglot en revenant s'agripper au col de sa mère.

Quelques minutes durant, ils la laissèrent à sa détresse, sans bouger, sans parler, sans même se regarder les uns les autres, puis, voyant s'atténuer le flot de ses larmes, Gertrude prit une profonde inspiration.

— Cède-moi la rôtisserie.

Saisie par l'incongruité de la demande, Ameline pivota vers elle.

— Et en quoi cela me rendra-t-il Jean ?

Gertrude soupira, faussement compatissante.

— En rien. Mais un jour viendra où tu guériras. Ce jour-là je te rendrai ton affaire, prospère, et tu y seras heureuse. Avec Bertrand ou un autre. Peu importe.

— Et l'or de Jean ? demanda Marguerite Bonnot, surprise par tant de générosité quand bien même Gertrude en avait largement fait preuve jusque-là.

Gertrude haussa les épaules.

— J'ai assez de ma propre fortune. Mais tu auras besoin de la tienne, Ameline. Oublie le pape et confie-la-moi, devant notaire. Tu la retrouveras avec le reste, quand tu seras prête. Et si tu ne l'es jamais, nous en ferons don.

— Dès maintenant, même. Puisque tu voulais la distribuer. Je prendrai soin de toi, Ameline, même si tu n'as plus rien. Même si tu ne veux pas de mon mandrin, tenta de nouveau Bertrand.

La voix, le regard du boulanger trahissaient tant de sincérité que Marguerite s'en troubla. Avant même qu'elle n'ait pu se demander s'il était vraiment leur coupable, Gertrude aboyait.

— Ne sois pas stupide, Bertrand ! Cet or doit rester là où il est !

Ce ton. Virulent. Inapproprié. Les traits brusquement déformés de Gertrude.

Ce fut suffisant pour que l'esprit vif de Marguerite Bonnot fasse la part des choses. L'un voulait aimer. Et seulement aimer. L'autre...

*Seigneur Dieu, comprit Marguerite. C'est elle. C'est Gertrude, la meurtrière.*

Redevenue mielleuse, déjà la boulangère s'approchait d'Ameline.

— Aie confiance en moi. Tu guériras. Pas aujourd'hui, ni demain. Mais tu guériras. Et tu me remercieras d'avoir sauvé ton bien.

— Peut-être est-il prématuré... voulut s'interposer la Marguerite qui avait écarté Cassagne de sa fille.

— Non. C'est d'accord, Gertrude ! jeta Ameline, ébranlée, plus encore qu'elle ne l'était, par les paroles de Bertrand. Jean mis en terre, nous irons chez le notaire et je te donnerai son affaire. Mais l'or, cet or maudit, pas question !

— Que veux-tu en faire ? se tendit Gertrude qui, malgré l'intervention de Bertrand, voyait son affaire conclue.

Ameline n'avait-elle pas toujours fini par céder à ses conseils, à ses injonctions déguisées ?

Cette fois pourtant il n'en fut rien. Ameline bomba le buste et lâcha, comme si c'était la seule chose qui pouvait encore avoir du sens dans sa détresse :

— Saint Laurent a gardé l'or de Rome pendant des années avant de le répandre. Jean aurait dû aller jusqu'au bout de son exemple. Dieu m'en soit témoin. Je rachèterai son âme.



## 49.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 14 août*

Apaisée par cette certitude soudaine, Ameline ne voulut rien entendre d'autre. Elle repartit au bras de sa mère, soulagée, laissant Gertrude fulminer derrière la porte.

— Sale petite garce ! Si tu crois que je vais me laisser dépouiller si facilement !

— Alors quoi ? Tu vas l'éliminer, elle aussi ? s'indigna Bertrand que la mort brutale de Jean, l'agression de Trubert et les effusions surjouées de Gertrude devant Ameline avaient rendu lucide.

Il n'avait pas de preuve contre Gertrude, mais il n'oubliait pas la rumeur concernant l'accident de ses parents.

Elle pivota vers lui, amère.

— Qu'est-ce que ça changerait ? Tu n'existes pas pour elle.

Un instant, il avait espéré se tromper.

Il serra les poings, aigri.

— J'avais donc raison. Tu as assassiné Jean.

Gertrude le toisa, l'œil brûlant de haine.

— Comme tous ceux qui se sont dressés sur mon chemin.

Il avança vers elle, les poings fermés.

— Il sera le dernier, la défia-t-il.

Elle conserva son sourire suffisant.

— Parce que tu crois pouvoir m'empêcher de recommencer, peut-être.

— Oui.

Bien qu'il lui en coûtât, car ce n'était pas dans sa nature, il était prêt à la frapper, à reprendre l'ascendant sur elle, à l'obliger à rendre des comptes devant le roi.

— Tu ne veux pas savoir comment je m'y suis prise pour Jean, avant ?

— Non, répondit-il froidement.

— Alors tu mourras idiot.

Il tiqua. Elle ricana.

— Que croyais-tu donc ? Que je n'aurais pas le souci de mes arrières ? Le poison était sur l'or, cet or que tu as manié pour le mettre dans l'aumônière. Rappelle-toi comme il était poisseux, si poisseux du lait d'amande dont péguait<sup>15</sup> la table, que je t'ai suggéré de lécher tes doigts.

En une fraction de seconde, il revit la scène. Pourtant il se méfia.

— Tu mens ! Si Jean en est mort, je devrais l'être aussi.

Le rictus mauvais de Gertrude s'accentua.

— C'est vrai, mais j'avais encore besoin de toi pour consoler Ameline. Pour donner le change. Alors, j'ai pris mes précautions. J'ai retardé ton heure !

— Je ne te crois pas.

— Vraiment ? Cela m'a été facile pourtant. Je n'ai eu qu'à te proposer à boire.

La mémoire de Bertrand galopa. Le vin, ce vin coupé d'eau au goût de charbon, qu'elle lui avait donné pour soulager son discret mal de ventre. Combien de fois en avait-il avalé ? Dix, vingt ? Il n'avait pas calculé. Quand avait-il vidé le dernier hanap ?

Sa vue se troubla sous l'effort de sa concentration.

*En quittant la foire... Plus rien depuis... depuis que nous sommes rentrés. Deux heures. Cela fait au moins deux heures à présent.*

Si elle disait vrai, il n'allait pas tarder à s'écrouler.

— Le diable ! Tu es le diable ! rugit-il en fondant sur elle.

Il la plaqua contre le mur, bloqua sa défense et lui serra la gorge. Serra jusqu'à ce qu'elle hoquette. Jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'il ne pouvait pas. Il n'était pas un meurtrier. Il n'était pas comme elle.

La libérant brusquement, il recula, le front perlé de sueur, la gorge nouée, le cœur battant à tout rompre et l'estomac vrillé.

— Donne-moi l'antidote, gronda-t-il.

Penchée en avant, elle s'époumona, toussa, cracha, puis se redressa en se frottant la gorge.

— Ou quoi, imbécile ? Je savais que tu n'aurais pas le cran. Il en faut pour tuer quelqu'un. Chez moi, c'est de famille.

Il chancela.

— Qui es-tu donc ? Ce n'est pas l'or... Ce n'est pas l'or que tu veux. Alors quoi ?

— Oh si, je veux cet or. Et depuis bien longtemps ! Je veux reprendre ce dont ma mère a été spoliée par celle de Petit Bon. J'aurais pu y parvenir sans tuer Jean. Mais j'en avais assez d'attendre.

Il sentit ses jambes fléchir sous lui, une douleur sourde lui étreindre la poitrine. Son accès de colère aurait-il activé la propagation du poison ? Il voulut de nouveau s'élaner sur elle, l'empêcher de nuire. Passer par-dessus son tempérament. Sauver Ameline.

Il en fut incapable. La pièce tout entière sembla danser. Il chut, tenta de se raccrocher au mur, s'écroula.

Elle ne bougea pas.

*Trop tard.*

Il avait compris trop tard. Il n'y survivrait pas. Et Ameline non plus.

— Épargne-la, supplia-t-il dans un souffle.

Elle ne répondit pas.

Elle s'occuperait d'Ameline en son temps. Pour l'heure, elle avait mieux à faire : piller autant que possible la réserve de Jean pendant qu'Ameline, sa mère et probablement Annie Souche épancheraient leur douleur près du roi. Ensuite, elle enterrerait Bertrand, le prétendrait en fuite, coupable de tout, y compris de l'attaque de Trubert même si elle n'en était pas responsable et en donnerait pour preuve les marques de doigts sur son cou. Comme il serait facile de prétendre qu'elle avait réussi à lui échapper ! De paraître terrifiée en fondant demain matin chez Marguerite !

Dans leur état, les deux femmes n'y verraient rien. Quant à Annie Souche, si futée soit-elle, que pourrait-elle faire sans preuve ?

Gertrude Calipo n'avait jamais été inquiétée par le passé. Ni pour la mort de son horrible époux, ni pour celle de ses parents.

Elle se détourna du boulanger dont les traits peu à peu se grisaient, boucla sa porte, en fit autant de celle de derrière puis sortit par l'arrière-cour.

Sa mule, attachée sous le platane, portait encore ses sacoches vides.

Elle grimpa dessus et lui fit descendre la rue déserte.

Au loin montaient les clameurs de la fête célébrant les tournoyeurs. La nuit descendait sur la cité.

Gertrude détacha ses cheveux, les laissa flotter sous le mistral.

Son rire défia le silence.

Jamais elle ne s'était sentie plus légère.

Plus vivante.

## 50.

*Maison de Marguerite Bonnot*

*Le 14 août*

— Comment ça, pas mort ? Mais je l'ai vu ! De mes yeux vu ! s'étrangla Ameline dans la salle basse de la maison où sa mère l'avait ramenée, au prétexte de récupérer Annie Souche dans leur sillage.

Au cas où, face à si grande perte, le roi aussi aurait besoin de son talent.

Sitôt que la porte s'était refermée, Annie Souche l'avait prise dans ses bras pour s'excuser de l'avoir giflée. Puis tandis que Marguerite lui faisait comprendre que ce n'était pas Bertrand mais Gertrude leur coupable, la guérisseuse avait avoué le double mensonge : Trubert allait aussi bien qu'elles pouvaient l'espérer depuis qu'il avait pris la mer et Jean était vivant.

De ces mots, Ameline n'avait retenu que les derniers. En cet instant, elle oscillait encore entre espoir et doute et écarquillait des yeux comme des soucoupes.

— Tu n'as vu que ce que je t'ai donné à voir, appuya Annie Souche. Je n'avais pas le ch...

Elle n'eut pas le temps d'en expliquer davantage qu'Ameline la repoussa, fondit dans le couloir et grimpa quatre à quatre les escaliers en hurlant le nom de Jean.

— Je crois qu'il vaut mieux la rejoindre, suggéra Marguerite, avant que...

— Trop tard, la coupa Annie Souche.

Déjà, Ameline s'époumonait de désespoir.

Elles la trouvèrent effondrée sur ce corps qui n'avait pas bougé d'un pouce.

Annie Souche la releva.

— Laisse-lui donc un peu d'air : déjà qu'il n'en respire pas beaucoup.

— Je ne comprends pas ! Il est mort, il ne l'est pas... larmoya-t-elle.

— Il se répare ! Alors pour l'instant et surtout pour Gertrude, c'est comme s'il était mort.

— Pour Gertrude ?

— Allez, viens t'asseoir, intima Annie Souche, en l'entraînant vers un banc.

Ameline s'y laissa choir comme si le monde entier soudain pesait sur ses épaules. Elle ne savait plus si elle devait rire ou pleurer, vivre ou mourir. Et surtout pourquoi on lui parlait de Gertrude. Si bien qu'elle entendit à peine ce qu'expliquait Annie Souche.

— Oh, tu écoutes ce que je te raconte ou je t'en colle une autre ? la secoua la guérisseuse.

Tout se mélangea dans la tête d'Ameline. Elle bredouilla.

— Oui, oui. Gertrude... La resserre et la farine... Et aussi la bosse de Bertrand. Mais...

— Tais-toi, écoute, et réfléchis ! ordonna Annie Souche en la saisissant par les bras.

Sous la contrainte de ce regard de jais, Ameline se tut, écouta les arguments des deux femmes et réfléchit.

Durant de longues minutes, l'idée que Gertrude ait pu vouloir la perte de Jean lui fut inacceptable. Comme sa mère avant elle, elle argua que si quelqu'un y avait intérêt c'était plutôt Bertrand. Alors Marguerite lui rappela ce qui venait de se passer dans l'échoppe de Gertrude.

— Ce garçon t'aime sincèrement. Au point de t'avoir proposé de veiller sur toi quand tu te serais débarrassée de tous tes biens, quand tu n'aurais plus rien. Et comment a réagi Gertrude ? En lui faisant baisser le nez. Et en insistant pour que l'or de Jean reste à sa place. Dans la rôtisserie dont elle veut te dépouiller. Tu sais ce que je crois, ma fille ? Qu'en matière d'argent, Gertrude est pire que Jean !

Ameline se repassa la scène. Celle-là et aussi toutes les autres qui avaient précédé. Et brusquement les grimaces, les éclats sombres dans le regard de Gertrude, ses conseils, jusqu'au dernier destiné à anéantir Jean, la frappèrent au visage.

Gertrude ne l'avait-elle pas poussée littéralement dans les bras de Bertrand ? Ne lui avait-elle pas conseillé de dépouiller Jean ? De le quitter ?

Qu'aurait-elle fait ensuite ?

Aurait-elle convaincu Jean de la choisir à sa place ? De l'épouser en lui promettant qu'il doublerait sa fortune ?

Soudain lui apparut quelque chose de plus monstrueux encore.

Une fois épousée, à quoi lui aurait servi Jean ?

Gertrude s'était bien assez souvent vantée d'avoir tué son vieil époux d'un coup de reins et ses parents, d'un coup de chance. Ameline, dans sa candeur pathétique n'y avait toujours vu qu'un humour mordant. Aujourd'hui, il prenait un autre sens.

Elle bondit, jura :

— Oh la carne !

Avant de retomber lourdement sur l'assise du banc.

— Je me suis accrochée à mon mariage, j'ai rejeté le bonheur qu'elle me promettait avec Bertrand et j'ai fait appel à vous, Annie. Voilà mon crime, ce crime qui l'a convaincue de commettre le sien plus vite. Mais que faire maintenant ? Sans preuves ? Et que se passera-t-il quand elle découvrira que Jean a survécu ?

Annie Souche se frotta le menton. Les nouveaux éléments rapportés par Marguerite n'étaient en effet pas suffisants pour incriminer Gertrude devant le roi. Au contraire. Que pouvait-on, en l'état, lui reprocher ? D'avoir proposé d'acquérir la pâtisserie pour éviter à Ameline de vendre à n'importe qui et de le regretter plus tard ? D'y conserver le trésor de Jean à l'abri jusqu'à ce que, son chagrin rabattu, Ameline, décide, de pleine raison, ce qu'elle voulait réellement en faire ? On n'y verrait qu'une amitié désintéressée et le fruit d'une belle générosité. L'inverse, exactement, de la réalité.

Gertrude était maligne.

Mais Annie Souche l'était tout autant. Et à bon escient.

— Si ce que tu dis est vrai et je le pense, elle a dû prévoir ce détail. N'avons-nous pas pensé toutes trois que Bertrand formait le parfait coupable ?

— Il s'en défendra, assura Ameline avant de blêmir, oh Annie, croyez-vous qu'elle...

— Pourrait l'éliminer aussi ? Ce serait même sa seule chance. Le faire disparaître avec une partie de l'or pour effacer tous soupçons, puis te convaincre de lui léguer le reste. Encore faudrait-il qu'elle puisse accéder au trésor de Jean.

Ameline blêmit plus encore.

— C'est à elle que j'ai remis l'empreinte de la clé de la cave. Pour qu'elle m'en fasse une copie.

— Je suis prête à parier qu'elle en a fait deux.

— Alors, trancha Marguerite après un regard en direction de Jean toujours aussi inerte, il n'y a pas un instant à perdre. Il faut faire prévenir le roi et pendant qu'il s'active, retourner à la boulangerie pour tenter de sauver Bertrand. Car Gertrude n'aura que cette nuit pour exécuter son plan.



## 51.

*Boulangerie de Gertrude*

*Le 14 août*

La nuit était noire lorsqu'elles parvinrent, lanterne au poing, à la boulangerie. Et, comme de juste, la porte était bouclée et le rideau intérieur baissé.

Ameline ne s'embarassa pas plus de scrupules qu'elle n'en avait eu une poignée de jours plus tôt. Elle passa par-derrière.

— La mule n'est plus là, remarqua-t-elle.

Bertrand pouvait l'avoir ramenée sous l'abri qui jouxtait la bâtisse avant de rentrer chez lui, et Gertrude chez elle. La boulangère habitait dans une maison de maître à deux pas. Lui dans une rue voisine. Mais il était bien plus probable que Gertrude l'ait prise pour emporter l'or de Jean.

Ameline fonça vers la modeste écurie. Souleva le loquet.

— Vide, cria-t-elle.

Le temps qu'elle revienne devant les deux femmes, Annie Souche s'était approchée du battant de bois, la mine sombre.

— Il faut faire vite annonça-t-elle. Quelqu'un se meurt là-dedans. Je le sens.

Le cœur suspendu, Ameline se précipita sur la cache de la clé de secours, déverrouilla et traversa le couloir en courant.

Elle trouva Bertrand là où elle l'avait laissé, dans la boutique. Un gémissement d'effroi lui échappa devant son visage cireux, ses lèvres violacées.

Annie Souche s'agenouilla, lui passa les doigts sous le nez.

— Un peu plus et il était trop tard.

Elle tira l'antidote de sa besace et la lui versa dans la bouche en veillant à ce qu'il n'en perde pas une goutte.

— Et maintenant ? s'enquit Ameline, réfugiée dans les bras de sa mère.

Annie Souche se redressa.

— Maintenant, on attend. Car il n'est pas question de repartir d'ici sans lui. Le temps que les soldats du roi déboulent devant la rôtisserie, Gertrude pourrait bien revenir avec un premier chargement, trouver ce drôle vivant, sur ses deux jambes, bien que peu vaillant, saisir une pelle à four et finir le travail.

Les images ayant défilé devant ses yeux, Ameline se sentit coupable quand bien même Annie Souche était arrivée à temps. Si seulement elle s'était contentée de ce qu'elle avait au lieu d'entrer dans la farce ! Comme elle regrettait de l'avoir jouée à présent.

Elle s'assit par terre, près de Bertrand.

— J'ai faim, lança brusquement la guérisseuse.

Ameline la regarda passer derrière le comptoir, y rapporter une miche de la veille. Elle ne prit pas la peine de saisir un couteau. Elle en déchira un morceau et mordit dedans à pleines dents.

À cet instant, s'arrachant des limbes, Bertrand se mit à tousser violemment.

— Qu'est-ce que... commença-t-il en redressant la tête, l'œil encore vitreux posé sur Annie Souche.

La main d'Ameline se posa avec douceur sur son bras.

— Tout va bien, murmura-t-elle.

Bertrand avait l'impression d'avoir la nuque et la poitrine cerclées de fer.

— Ameline ? bredouilla-t-il, peinant à comprendre comment il était passé de l'état de moribond où l'avait laissé Gertrude à celui de vivant.

— Chut, imposa Ameline, en lui baisant la joue. Annie Souche t'a sauvé, comme Jean. Et si tu témoignes auprès du roi de ce que Gertrude vous a fait, elle ira en prison.

Bertrand leva les yeux, rencontra les visages soulagés, confiants, d'Annie Souche et de Marguerite Bonnot. Il ne parvenait pas encore vraiment à croire ce qu'il venait d'entendre.

— Jean est vivant ?

Deux hochements de tête.

— Il dort, ajouta Annie Souche.

Bertrand se tourna vers Ameline. Jean avait survécu et pourtant Ameline était là, près de lui. Il se sentit piteux. Il s'empara de ses mains, les embrassa doucement.

— Alors, va ! Va le rejoindre ! Malgré ses défauts, il te mérite plus que moi. Gertrude ne m'a pas forcé : j'ai intrigué contre lui pour t'avoir à moi. Mais je te le jure, je ne savais pas qu'elle...

— Je sais, Bertrand.

Ameline se pencha doucement sur ses lèvres. Elle voulut les embrasser pour lui prouver qu'elle ne lui en voulait pas. Mais il la repoussa, l'œil douloureux.

— Tu ne comprends pas, Ameline. J'ai fait quelque chose de terrible. Cet après-midi, j'ai donné à Jean une aumônière contenant des pièces d'or que tu nous avais remises. En lui laissant croire que tu l'avais trahi. Que tu les avais volées dans son trésor pour moi. Et quand il s'éveillera, ce sera en le croyant toujours.

Ameline blêmit, frappée par le souvenir de Jean, hagard, devant la taverne de toile. Sa douleur n'était pas de la jalousie. Mais quelque chose de plus violent, de plus sombre. Et elle l'avait appuyé par son jeu imbécile.

Elle bondit.

— Ramenez Bertrand ! Il n'y a que lui qui pourra guérir le cœur de Jean cette fois. Je vous précède !

Oubliant sa lanterne, elle s'élança, coupa par une rue transversale pour arriver plus vite, comme elles l'avaient fait tout à l'heure. Au loin, provenant du palais, des airs de fifre et de tambourins traversaient le silence qui empesait la cité. Un chat lui fila entre les jambes. Elle dérapa, frotta son coude contre un mur de pierre, sentit à peine l'égratignure. C'était à l'intérieur qu'elle avait mal. Du mal de Jean.

Elle devait tout lui dire, tout lui expliquer. Pourquoi elle avait puisé dans son trésor, pourquoi elle lui avait joué cette farce, pourquoi elle avait tant besoin qu'il lui pardonne.

Elle ouvrit la porte de la maison de sa mère à la volée. Grimpa quatre à quatre les escaliers.

S'immobilisa.

Le lit était vide.

Jean avait repris connaissance.

Et le cœur d'Ameline chavira de nouveau.

La souffrance de la trahison au cœur, il n'avait pu retourner qu'en un seul endroit.

Dans sa maison.

Là où Gertrude, penchée sur ce maudit trésor, achèverait de le lui prendre.



## 52.

### *Le conte*

Jean Petit Bon avait toujours été pingre.

À peine eut-il ouvert les yeux sur le monde qu'il s'emparait de la médaille en or que sa mère portait autour du cou et refusait de la lâcher. Pour apaiser ses pleurs de nourrisson, rien ne valait le tintement d'une pièce sur le comptoir de la rôtisserie.

C'était du moins ce que son père n'avait cessé de lui répéter.

— Comment aurait-il pu en être autrement, mon fils, ajoutait Auguste Bon, tu es tout le portrait de ta mère !

Elle avait été cupide ? Jean en avait hérité la malédiction.

Dès lors, quoi de plus naturel qu'il ait fait du trésor son unique raison d'être ?

Ce que Jean ignorait, c'était que sa mère n'avait pas épousé Auguste Bon par hasard, mais parce que son père était lui-même un rôtisseur. Le meilleur d'Avignon. Ses pâtés étaient de pures merveilles, mais le pauvre homme s'était tué en descendant d'une échelle et son épouse n'avait eu d'autre choix que de marier, au plus vite, ses filles.

Adélie, l'aînée, échut donc à Auguste Bon avec la recette des pâtés. La seconde, Yolande, épousa Robert Calipo, boulanger de son état, qui, ne songeant qu'à faire fortune, prit sa dot pour un commencement.

Si elles habitaient non loin l'une de l'autre, les deux sœurs se voyaient peu. Elles partageaient les mêmes aspirations, vivre dans l'opulence, mais pas les mêmes moyens pour y parvenir.

Car si Yolande et Robert s'entendaient à merveille pour travailler dur et se nantir d'autant, l'époux d'Adélie, lui, se moquait de gagner ou non sa pitance. Et, de fait, il lui suffisait de remonter de la cave pour déposer devant Adélie de quoi assurer leur entretien.

Cave dont il lui interdisait formellement l'accès.

La curiosité d'Adélie grandit tant, qu'elle finit par garnir les pâtés de son mari de viande avariée.

On se plaignit au roi René, et avant même qu'il eût pu se défendre, Auguste Bon se retrouvait au trou.

Adélie usa de tout ce temps pour chercher sa cachette. Elle la trouva et fut si abasourdie par ce trésor qu'elle courut aussitôt chez sa sœur.

Yolande fut formelle : avec autant d'or, elles pouvaient se passer de maris et vivre comme des princesses.

Mais Adélie refusa. Ces richesses étaient à elle.

Elle voulait bien les partager un peu avec sa sœur, pour qu'elle ne manquât de rien, mais la rôtisserie Bon offrait une cachette parfaite. Ce d'autant plus qu'elle aimait son vaurien.

Elles se fâchèrent.

Adélie s'en fut pleurer auprès du roi, réclamer grâce pour Auguste, puis lorsque ce dernier fut libéré, lui rappela la recette de son père pour sauver sa tête. Ne se doutant pas qu'elle avait manigancé sa chute et qu'elle s'était offerte au roi, Auguste regagna confiance et fut heureux. Jusqu'à ce que, pour justifier une grossesse dont il ne pouvait être responsable, elle prétende que René d'Anjou l'avait forcée en échange de sa libération.

Abattu, Auguste Bon se demanda que faire pour ne perdre ni son honneur ni sa nouvelle réputation. Adélie Savoie lui suggéra de passer pour un imbécile. Et comme il était amoureux, il s'y employa. Il assura le roi de sa gratitude, sur un tel ton pourtant, que ce dernier resta pantois.

Les mois passèrent.

Adélie accoucha de Jean, Auguste vit prospérer son affaire.

Tout était au mieux pour le bonheur des deux.

Yolande et Robert, eux, se contentaient de miettes.

Si bien que, profitant d'un jour où Auguste était sorti livrer au palais, ils fondirent dans la pâtisserie pour exiger leur part.

Adélie n'ayant pas changé d'avis au fil du temps, Robert s'empara de Jean et menaça de le jeter par le trou de la cave. Adélie prit peur. Elle s'élança pour reprendre son fils, trébucha et se fracassa au pied des escaliers.

La voyant morte, les deux coquins l'enjambèrent, cherchèrent le mécanisme mais, Adélie ayant eu soin de le cacher à sa sœur la première fois, ils repartirent bredouilles.

De retour au logis, Auguste trouva son fils en haut, par terre, pleurant dans ses langes, sa femme en bas, le crâne fendu et sa cave sens dessus dessous.

Il en déduisit ce qu'il avait à en déduire. Et éleva cet enfant qui n'était pas le sien dans le culte de l'or et la haine de la trahison.

De leur côté, deux ans plus tard, Yolande et Robert, qui n'avaient plus de contact avec Auguste, donnèrent naissance à Gertrude.

Gertrude, qu'ils éduquèrent à coup de ceinturon pour lui forger du tempérament et surtout, la valeur de l'obéissance.

Elle l'assimila si bien qu'elle forma peu à peu sa vengeance.

La nuit de ses noces, refusant d'être forcée, elle étouffa son époux entre ses cuisses. Deux mois plus tard, elle sciait un essieu et ses parents finissaient contre un arbre.

Ce fut le notaire chargé de lui remettre son héritage qui lui signifia sa parentèle avec Adélie Savoie. Elle chercha, fouilla dans les affaires de sa mère et finit par trouver une lettre de sa tante qui évoquait le trésor d'Auguste.

L'idée de récupérer cette fortune que leur avait soustraite Adélie obséda tant Gertrude qu'elle vint la réclamer à Auguste.

Il la chassa méchamment.

Alors, une nouvelle fois, Gertrude se vengea.

Elle engagea des mercenaires et Auguste Bon fut découvert mort au détour d'une ruelle.

Jean se retrouvant seul et ignorant que Gertrude était sa cousine, il la laissa devenir son amie. Lorsqu'il comprit qu'elle espérait se faire épouser, il la repoussa comme il avait repoussé toutes les autres avant elle.

Sauf une, deux semaines plus tard : Ameline.

Et Gertrude se dit que le châtement le plus grand, celui qui sauverait l'honneur de sa famille, c'était de les tuer tous les deux, puis de récupérer, simplement, leur héritage.

Il suffisait d'attendre, un an, deux ans, le temps qu'il faudrait pour que nul ne pût, alentour, soupçonner sa culpabilité ou sa mainmise.

Elle en était à la concrétisation de cette idée fixe lorsqu'elle s'était couchée sous Bertrand.

Mais, la farce avançant, elle avait finalement trouvé plus jouissif encore : qu'Ameline, égarée de désespoir autant que soumise, lui donnât tout, de son plein gré. Ensuite, ma foi, elle l'aurait conduite à la perversion, à la folie, à tout ce que lui dicterait sa soif de cruauté.

Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'était l'intervention d'Annie Souche, cette intervention qui conduirait Ameline à vouloir se débarrasser de l'or.

Et que la guérisseuse ressusciterait Jean.



## 53.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 14 août*

Jean Petit Bon s'était arraché à son sommeil morbide avec la même douleur au cœur qu'à l'instant d'y sombrer. Il était resté quelques instants encore les yeux clos, respirant lourdement, le visage réjoui de Bertrand devant les paupières, le rire moqueur d'Ameline dans les tympans. Alors que quelques minutes plus tôt, il lui avait semblé entendre des lamentations et des gémissements.

Se découvrant vivant quand il eût préféré être mort, il s'était finalement assis sur le lit et avait fouillé dans ses poches.

Rien.

L'aumônière avait disparu.

Sa douleur était montée d'un cran. Ainsi donc, Ameline n'avait pas attendu qu'il fût porté en terre pour récupérer l'or. Et retourner avec sa mère au banquet du roi.

Aigri, ne croyant plus en personne, il avait pris une profonde inspiration et s'était levé.

Il n'avait plus rien à faire dans cette maison. Que le diable l'emporte s'il le voulait. Mais dans la sienne.

Qu'Annie Souche y soit encore ou non.

Dès le lendemain sinon, il se rendrait chez le notaire, passerait pour ce qu'il avait toujours été : un endeuillé des chausses, puis porterait son mariage devant l'église pour le faire casser. Ainsi Ameline pourrait épouser

Bertrand et, à part lui qui ruminerait son frein en veillant sur son trésor, tout le monde serait content.

Il était sorti, un peu hagard encore, avait cheminé doucement en s'appuyant de temps en temps aux façades, la bouche sèche et les jambes mal assurées. Indifférent à tout, sinon à ce désespoir qui lui collait au mantel.

Parvenu devant sa porte, il lui sembla entendre râcler du sabot, mais la ruelle étant aussi sombre que son cœur, il déverrouilla et entra.

Puis, parce que son trésor était la seule chose qui existât encore et ne le trahirait pas, il descendit à la cave.

En entendant le bruit du mécanisme d'ouverture de la caverne, Gertrude sursauta.

Elle releva sa lanterne, vit Jean et hurla.

Par Dieu, il était si blafard encore qu'elle crut à son fantôme. Elle recula, terrorisée pour la première fois de son existence.

— J'avoue ! J'avoue tout ! C'est moi qui ai versé le poison sur ton or ! C'est moi qui ai demandé à Bertrand de te le remettre. C'est moi qui ai berné Ameline, qui l'ai jetée dans ses bras ! Je me repens ! Je me repens de tout, mais disparaïs !

Jean resta branlant, abasourdi, tandis que la caverne lui renvoyait en écho la confession de Gertrude. Il distinguait mal la boulangère dans le halo de sa lampe, mais il connaissait sa voix.

Un instant il se dit que le diable avait choisi une bien curieuse manière de le punir cette fois. Car vraiment, non, il ne s'attendait pas à cela.

Devant lui la silhouette se signait, agitait des bras comme pour chasser une mouche, se signait à nouveau.

Il secoua la tête, espérant remettre ses idées à l'endroit. Il n'obtint pour tout résultat que de voir cette caricature de diable tomber à genoux et joindre les mains.

— Pitié ! Pitié ! Ne m'emporte pas ! Je te promets d'épargner Ameline ! Tiens, regarde ! Je te laisse même ton or ! Et pourtant je suis venue pour ça, Petit Bon ! Je ne voulais que ça ! Oh, pardon, pardon, pardon ! sanglotait Gertrude, terrifiée.

*Ah ça*, se dit Jean, perplexe.

À cet instant seulement, les rouages de son esprit se mirent en branle.

Il lui fallut quelques dizaines de secondes avant de comprendre qu'il était bien en face de Gertrude. Et autant encore pour assimiler ce qu'elle venait de révéler. D'une part parce qu'il ne s'attendait pas à la trouver ici, à ce qu'elle s'accusât de ce dont il croyait Ameline coupable ; d'autre part, parce qu'il ne se voyait pas, diaphane qu'il était de teint et d'allure, dans la lumière de la lampe et sa chemise blanche.

Quand l'évidence lui apparut, l'élan de colère qui le balaya acheva de le ressusciter.

— Mais sacrebleu, que t'ai-je donc fait ?

Croyant faire pénitence, échapper à l'enfer et, par là même, rendre ce spectre au bon Dieu, Gertrude raconta.

Tout.

Tout ce qu'elle avait découvert depuis la perte de ses parents et sa rencontre avec leur notaire.

Lorsqu'elle se tut, Jean était plus atterré qu'en arrivant. La chute de sa mère, l'agression de son père, tout ce qui en avait découlé n'avait été qu'un mensonge. Un mensonge qui l'avait conduit à devenir un monstre d'égoïsme et de faux-semblant. Puis, un autre, d'abnégation, de douleur et de ressentiment.

Il s'était cru maudit de naissance. Il ne l'avait été que par conditionnement. Cela remettait en perspective le sens même de ses croyances. Pardieu ! Si sa cupidité n'était pas une tare, il ne pouvait la transmettre.

Il eut l'impression que tout en lui s'allégeait brusquement.

Ameline n'étant coupable que du malheur dont il l'avait abreuvée, si elle acceptait de lui pardonner à son tour, il pourrait envisager de vivre autrement. Et même, oui, même, de lui faire un enfant.

Sa colère retomba et il considéra d'un autre œil cette femme qui, le prenant toujours pour un spectre, continuait de se lamenter en implorant sa pitié.

Se demandant comment, avec une intelligence si froide et un cœur si mauvais, elle pouvait se laisser abuser par une farce si grossière, il se laissa choir en souriant sur le couvercle d'une jarre.

— Ainsi, tu me crois mort.

Gertrude fronça les sourcils.

— Puisque je t'ai tué.

— Pas complètement, il faut croire. Encore que je m'interroge, face à si extravagante et démoniaque confession. Veux-tu que je te dise, Gertrude ? Je te pardonne. Parce que sans le vouloir, il se peut bien que tu n'aies été que mon purgatoire.

Soulagée autant que surprise, Gertrude fut prise d'un doute. Lui aurait-on menti ? Jean aurait-il pu survivre à son mélange ? Elle l'avait pourtant corsé.

Retrouvant un semblant de courage, elle se redressa, avança, le toucha.

Sa frayeur disparut sur le champ.

— Foutredieu ! Tu es bien vivant.

— Je te le dis.

Gertrude tourna sur elle-même, les sens aux abois. Si Annie Souche avait réussi à sauver Jean, c'était qu'elle avait découvert la nature de son empoisonnement. Et sa source. Elle devait déjà, grâce à Marguerite Bonnot et à Ameline, l'avoir reliée à Bertrand.

Une sueur froide lui colla à la peau.

Annie Souche avait-elle également sauvé le boulanger ?

Elle se planta devant Jean, gronda.

— Où sont Annie, Ameline et sa mère ?

Jean haussa les épaules.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je les croyais au banquet, célébrant l'idée de mes funérailles et l'or qui leur reviendrait. Mais puisqu'elles ne sont pas complices et coupables...

Gertrude passa une main sur son front moite.

Si Bertrand survivait, il témoignerait contre elle. Et Jean également puisqu'il était vivant, qu'il savait désormais tout. Le tuer ? Pour de bon, cette fois ?

Il n'y avait rien alentour d'assez lourd et de maniable pour l'assommer. Et puis, s'il semblait étonnamment calme, il ne le resterait pas en se voyant menacé.

L'espace d'un instant, elle demeura les bras ballants.

— Tu devrais filer, Gertrude. Ou te rendre, lâcha Jean, surpris lui-même d'accorder aux deux options la même importance.

Peut-être, songea-t-il en souriant, parce qu'il était face à son trésor et que pour la première fois de son existence, il y était indifférent.

Gertrude se ressaisit. Jean avait raison. Mais pas question pour elle de se livrer. Elle avait commis trop de crimes. Le roi la ferait pendre.

Il ne lui restait plus qu'à cravacher sa mule jusqu'à Marseille, sauter dans un bateau avec les sacs d'or qu'elle avait déjà remplis et disparaître.

Plantant Jean, elle ramassa le dernier ballot, courut vers la sortie et se retrouva dans la cave. À l'instant de gravir l'escalier, elle fut pourtant prise d'un regret.

Elle revint sur ses pas, fit jouer le mécanisme. Jean n'avait pas bougé. Il pouvait rouvrir depuis l'intérieur. Sauf si elle en décidait autrement. Mais il n'y pensait pas, tout entier qu'il était à son nouvel état.

Elle fouilla alentour, trouva un marteau. Et avec le sentiment d'avoir accompli au moins une part de sa vengeance, brisa le levier d'un coup sec.

Maintenant, se dit-elle, vraiment soulagée, elle pouvait partir.

Elle remonta l'escalier quatre à quatre, fonça dans la rue. Et se retrouva nez à nez avec les gardes du roi, arrivés par les ruelles attenantes.



## 54.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 14 août*

Revenue sur ses pas en courant, Ameline avait trouvé sa mère et Annie Souche soutenant Bertrand. Le boulanger s'était déclaré trop faible pour les aider à neutraliser Gertrude, mais assez solide pour atteindre l'enseigne de Marguerite seul.

— Allez ! Vite ! Ou Jean risque bien d'être mort deux fois, les avait-il encouragées à l'abandonner.

Elles étaient parties en sens inverse à toutes jambes.

Quand, le souffle court d'avoir dévalé la Grand-Rue, elles parvinrent enfin devant la rôtisserie, les gardes du roi procédaient à l'arrestation d'une Gertrude qui vociférait en se débattant.

Ameline se dressa devant elle.

— Où est Jean ?

— Dans sa tombe ! s'en repute Gertrude, affranchie désormais de faux-semblants.

Ameline la gifla à la volée avant, indifférente à son rire démoniaque, de courir à la cave, sa mère et Annie sur ses talons.

Las, il leur fallut se rendre à l'évidence. Le levier était en morceaux. L'une après l'autre, elles cherchèrent le moyen de libérer le passage autrement. Rien n'y fit.

— Y a pas. Si Jean n'a pas ouvert malgré notre raffut, c'est qu'il ne le peut pas non plus, en déduisit Annie Souche.

Un sanglot remonta dans la gorge d'Ameline.

— Ou qu'il ne le veuille pas. Pour protéger son maudit trésor. Pour m'empêcher de le lui prendre à mon tour. Je le crois capable de vouloir mourir, emmuré cette fois.

— Pfff ! répondit Annie Souche en levant les yeux au ciel tandis que Marguerite se précipitait dans les escaliers en appelant à l'aide.

Bientôt ce fut le branle-bas dans la cave. On poussa, s'arc-bouta, on fit levier dans la pierre.

Rien à faire.

— Est-on seulement sûr qu'il est derrière ? demanda l'un des soldats.

Ameline se planta devant lui, les poings serrés, un désespoir furibond dans les yeux.

— Vous avez entendu Gertrude comme moi, non ? Croyez-vous qu'elle se serait donné tout ce mal si ce n'était pour me le prendre ?

Ils y retournèrent.

Ameline les regarda piquer les joints de la pierre à coups de hallebarde. Le mortier était solide. Il se fragmentait à peine. Et Ameline imaginait le pire : que Jean amorphe, blessé par Gertrude, les écoutât peiner en la maudissant.

Si seulement il pouvait entendre à quel point elle l'aimait !

— Il faudrait un bélier pour défoncer ce mur, se lamenta l'un des soldats qui venait de briser le fer de sa lance.

— Ou une prière ! s'exclama Ameline, mue par une idée soudaine.

— À Saint Laurent, évidemment ! se mit à rire Annie Souche, achevant de dérouter leur entourage.

— Je sais comment entrer, expliqua Ameline, ragouillardie. La statue qui se trouve dans la crypte de la chapelle est à double face. Elle sera plus facile à déplacer que ce mur !

L'instant suivant, elle les entraînait tous derrière elle, faisant claquer sous ses semelles impatientes les dalles de terre cuite de la chapelle.

Les soldats royaux durent s'y reprendre à plusieurs fois, mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la statue de Saint Laurent chutait de l'avant dans la caverne de Jean.

Et qu'Ameline, dans un nuage de poussière, se glissait dans le passage en appelant Jean.

— Tu savais pour la statue. Alors pourquoi nous avoir laissés peiner dans la cave ? demanda Marguerite quand Annie Souche eut remercié puis renvoyé les soldats sur la promesse qu'elles sauraient s'occuper du reste.

Dans la lueur des cierges qui trouaient la modeste crypte, Annie Souche lui enroula les épaules de son bras, un sourire léger aux lèvres.

— C'était à elle de le sauver cette fois. Pas à moi...



## 55.

*Rôtisserie Petit Bon*

*Le 14 août*

Jean avait compris qu'il était emmuré en entendant les coups sourds des piques contre la paroi. Arraché enfin aux possibles que la révélation de Gertrude lui offrait, il s'était levé puis avait tenté d'actionner le mécanisme. Le levier lui était resté dans les doigts.

Alors il était retourné s'asseoir au pied de l'un de ses tas d'or. Que pouvait-il faire d'autre sinon attendre ?

C'est là que sa maladie l'avait rattrapé.

Car c'en était une. Qu'il le voulût ou non.

Le front soudain moite, le corps tremblant, il s'était imaginé une foule déferlant dans la caverne. Mais avec quelle intention ? Le sauver ? Ou le piller ?

Qui la mènerait ? Annie Souche ? Ou Ameline ?

Sa femme avait été abusée par Gertrude, mais c'était pour se venger de l'avoir vu se soulager dans un bocal qu'elle lui avait joué une farce, qu'elle l'avait volé et qu'elle s'était mise dans l'idée de distribuer son trésor. N'avait-elle pas cru qu'il usait de procédés alchimistes pour transformer en or sa propre semence ? Espérant son salut, Gertrude avait bien insisté là-dessus pendant qu'elle le croyait fantôme : elle avait été l'instrument, mais il avait lui-même forgé son malheur.

Il en avait toujours été conscient. Mais là, repris par la peur qu'on entre, qu'on mette au jour sa folie, qu'on reparte en riant, les poches pleines,

guidé par une Ameline vengeresse, il s'était mis à grelotter d'effroi.

Aussi, quand brusquement les coups avaient cessé, il s'était senti soulagé. Dans un sursaut, il s'était levé, et afin qu'il ne restât rien de son œuvre effroyable quand cette troupe reviendrait avec du matériel plus conséquent pour ébranler la muraille, il avait jeté à terre l'athanor, les cornues et les bocaux.

Il achevait de les piétiner quand un grondement avait ébranlé Saint Laurent. Tant et si bien qu'il avait cru, un instant, que le saint lui témoignait son mécontentement. Au lieu de cela, le saint patron des rôtisseurs avait piqué du nez dans un tas d'or et par le passage béant, un cri d'angoisse et d'espoir avait empli la caverne.

— Jean ! Jean, mon amour ! Vas-tu bien ?

Ameline venait de jaillir par le trou béant, écrasant du talon le dos de la statue, fouillant du regard la faible luminosité de la caverne.

Et Jean, qui avait craint tout et son contraire, sentit son cœur gonfler, gonfler tant, que les derniers sursauts de son carcan explosèrent.

L'instant suivant, il était devant elle, elle était devant lui.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en riant et en pleurant.

— Oh Jean ! Jean ! s'embrasa Ameline, surprise autant qu'émue par son étreinte. J'ai eu si peur de t'avoir perdu.

— Moi tout autant.

Elle s'écarta, des excuses plein les yeux.

— J'ai tant de choses à me faire pardonner.

— Bien moins que je n'en ai. Car je sais tout. Gertrude m'a raconté.

Elle se demanda un instant pourquoi la boulangère aurait fait cela, mais les lèvres de Jean cueillirent les siennes et brusquement cela n'eut plus d'importance. Elle lui rendit son baiser fougueusement puis appuya son front contre le sien.

— Je t'aimerai toujours et n'aimerai que toi, mon mari. Et sache-le, je ferai reboucher ce trou, t'aiderai à réparer le mécanisme de la cave et si tu acceptes de me faire confiance, je veillerai sur cet or. Avec toi.

— Non, dit Jean en la repoussant.

Elle blêmit, craignant d'avoir brisé la magie de l'instant, d'avoir été maladroite dans son propos, de lui avoir laissé croire que l'or était devenu plus important pour elle que lui.

Mais Jean avait bien compris. Ameline ne voulait plus distribuer son or, elle ne voulait plus l'en priver, elle voulait seulement lui prouver qu'elle acceptait le monstre qu'elle avait découvert en lui.

Alors il la fit pivoter pour qu'elle voie, dans le fracas à ses pieds, qu'il l'avait détruit.

Ensuite, il lui expliqua. La manière dont il avait été élevé, ce qu'il avait cru de sa mère, de lui ensuite avant que Gertrude ne lui apprenne la vérité. Il expliqua sa peur de lui faire un enfant qui naîtrait si cupide, si radin qu'il ne pourrait aimer autre chose que l'or, les pierres précieuses. Un enfant qui grandirait dans la servitude de sa maladie. Qui finirait comme lui, si malheureux qu'il préfèrerait donner la femme dont son cœur s'était épris malgré lui, à un autre. Qui tenterait, comme il l'avait fait, de mêler sa semence à de la myrrhe, de l'encens, du vif-argent, testant tout dans l'espoir d'un remède, d'une vie normale, d'un vrai foyer.

Et Ameline se mit à pleurer doucement contre lui.

Jean la serra plus fort, déposa un baiser dans ses cheveux. La voix éraillée, il murmura encore.

— Il va me falloir du temps, Ameline. Mais je sais désormais que je ne suis pas né ainsi, que notre petit ne naîtra pas ainsi. Et qu'élevé dans ton désintéressement et sans le poids de cette fortune, il deviendra un homme bon. Un homme que l'on regardera pour son mérite et pour son nom, si tu m'aides à regagner la noblesse du mien.

— Oui ! Oui, Jean ! Je ne demande rien d'autre ! se mit à rire Ameline au milieu de ses larmes.

— Eh bien voilà ! Voilà ce que je voulais entendre, éclata à cet instant la voix d'Annie Souche.

Tout à leur ferveur, ils ne l'avaient pas entendue entrer dans la caverne avec Marguerite. La mère d'Ameline, bouleversée, reniflait discrètement. Annie Souche souriait. Simplement.

Alors, Jean en fit autant.



## Épilogue.

Ah, jouir, de son plein cœur, de son plein ventre et surtout de son plein droit. Jouir de l'être que l'on aime, qui vous le rend par des caresses, des baisers, de la tendresse, jusqu'à faire de cet amour un nid détaché de tout le reste, un écrin pour la lumière.

Existe-t-il plus généreux que cet égoïsme-là ?

Nul besoin d'épicer la nuit qui suivit. Nul besoin non plus d'endormir la peur de Jean. Libéré de ses fers, il s'attela à sa belle ! Il s'y attela tant qu'il la tourna, la retourna et s'offrit sans réserve à tout ce qui lui passa par la tête. Et lorsqu'il n'y eut plus rien, il recommença. Le petit jour les cueillit qu'ils n'étaient pas encore rassasiés.

Ameline cria si fort son bonheur et sa plénitude que bientôt, il y eut un attroupement sous leur fenêtre.

— Tiens, on dirait que le four est réparé...

— Le tournebroche aussi.

— Il était temps !

— Parbleu, avec ce qui arrive à la Gertrude !

— Quoi donc ?

— Elle est en prison. Elle aurait tué son mari, ses parents... Et j'en passe. Une abomination.

— Je l'ai toujours dit : elle avait pas l'air franc.

— Oh toi, tu vois le mal chez tout le monde !

— Oui eh bien, il a pas tort.

— Moi c'est sa trogne au Petit Jean Bon, que j'aurais aimé voir, tiens, quand il a appris la nouvelle.

— Pourquoi, y en a une autre ?

— Oué ! Le roi lui a confisqué tous ses biens à la Gertrude ! Et vous savez quoi ? Il les a donnés à Bertrand. Ce matin ! Trois boulangeries quand même !

— Un beau parti qu’il devient.

— Et habile de ses mains ! La petiote là-haut, elle en sait quelque chose.

— Tu crois qu’elle va le quitter pour le Bertrand, son rôtiiseur ?

Un silence, meublé des gémissements de plaisir d’Ameline.

— Non, pas après un pareil tour de manivelle.

— Faut dire qu’il a de l’entraînement.

— Avec sa dextre, ça c’est sûr !

— Ben moi si j’étais marié à ta femme...

— Tu sais ce qu’elle te dit, ma femme ?

— Oh, vous allez pas vous la mettre sur la figure ? Pas un jour pareil quand même !

— Pfff !

— Bon, je sais pas vous, mais moi, je me rentre. C’est pas encore aujourd’hui qu’on goûtera du pâté.

— Oué.

Sous le cagnard de Provence, se moquer de tout et surtout du voisin n’était pas vraiment une farce.

C’était du pain bénit pour éloigner le malin.

Et, ma foi, il fallut bien le reconnaître.

Car en quelques heures, l’annonce de l’arrestation de Gertrude, de la confiscation de ses biens, de l’enrichissement de Bertrand — sur les conseils d’Annie Souche — avait fait le tour de la ville, celle du retour en couches des Petit Bon réjouit tout Aix et le couple royal plus encore.

Tant, que lorsque, enfin, après une semaine de régalade, ils déverrouillèrent leur porte, nombreux étaient ceux qui attendaient derrière

pour faire provision d'autant de pâtés que de potins. Ils eurent l'un. L'autre, ma foi, ils l'entendirent du souffle du cœur, comme on dit en Provence. Ces deux-là affichèrent une telle joie à travailler ensemble qu'elle se passa de commentaires.

Trois semaines plus tard, Georges Trubert revint du Vatican. Le pape avait examiné les pièces d'or de Jean et conclu que ce trésor devait être celui d'Urbain V dérobé, pendant son voyage, au moment de son retour à Rome. Bien entendu, il envoyait des émissaires pour s'en saisir.

Ils furent bien marris en pénétrant dans la caverne.

Jean les y avait précédés, d'un commun accord avec Ameline. Tous deux avaient chargé la statue de saint Laurent sur une civière et d'immenses coffres sur des mules. Tout au long de cette procession que suivit le roi René, Jean se délesta de sa fortune. Chaque fois qu'il en éprouvait un pincement au cœur ou une crispation à la main, il s'en guérissait au sourire joyeux et confiant d'Ameline. Ils n'avaient gardé que de quoi assurer le confort de deux générations. Les envoyés du pape durent se contenter des miettes et de cette explication :

— Laurent de Rome l'a gardé, Saint Laurent l'a donné !

Nul ne songea plus, dès lors, à médire de Jean. Au contraire. Tous ayant pu juger de sa générosité, on ôta le Petit de son nom et afin que rien ne subsistât des quolibets d'hier, on ajouta un « Le » entre Jean et Bon.

Ce fut donc Jean le Bon et son épouse Ameline qui, le 22 septembre de l'an de grâce 1476, assistèrent au mariage en grande pompe de Marguerite Bonnot, veuve Cassagne, et de Georges Trubert, en la présence du roi René, de son épouse Jeanne et de nombreux puissants de Provence.

Jean portait un habit neuf, des souliers neufs et un diamant à l'auriculaire, le même que celui de sa femme. Pour se souvenir que la véritable richesse n'était pas dans une pierre, mais dans la lumière qui s'y reflétait.

Cette lumière dont ils rayonnaient un peu plus chaque jour.

Ce 22 septembre, Bertrand fut de la fête. Il avait fait la paix avec Jean, promis de ne plus tourner autour d'Ameline et rebaptisé ses boulangeries : « Aux délices du Roy René ».

Quant à Annie Souche, elle siégeait à la table d'honneur, heureuse de sentir s'éveiller une petite fille dans le ventre d'Ameline.

Ses yeux, emplis d'amour, de confiance et d'espoir, passaient des uns aux autres, tant qu'il n'en fut pas un seul pour les oublier, pas plus que ses mains de guérisseuse, le jour où elle quitta ce monde.

Vous voulez savoir comment je le sais ?

Dans cette vie, elle fut ma mère...

Et c'est elle, peu avant de mourir un 16 février 2012, qui me conta ce conte.





## Mes bien chers vous,

Nous voici arrivés à la fin de cette histoire.

J'espère que vous aurez pris autant de plaisir à la découvrir que j'en ai eu à vous la chuchoter.

Je remercie ici tous ceux et celles qui m'ont accompagnée dans ce voyage, ma famille, mes amis, toi, ma fidèle Gwenaëlle, toi, Aurélie.

Avec une pensée douce, infiniment, pour toi, ma petite mère. Comme cette version de toi, si juste, si vivante entre ces pages, a sauvé la petite Ameline, tu m'as rendue à la vie plusieurs fois avant de t'en aller et de me laisser démunie.

Je ne serais pas là, ni ce que je suis, sans ce pouvoir de guérison qui émanait de tes mains vaillantes.

Tu resteras à jamais immense de générosité, d'altruisme, d'abnégation et de dévouement dans mon cœur. Et l'exemple que je continuerai de suivre jusqu'à ma dernière heure.

Tu me manques. Mais ainsi va la vie.

Je vous parle souvent d'elle dans mes newsletters, en vous livrant quelques-unes de ses miraculeuses recettes. Mais vous n'avez jamais vu son visage.

Alors, tandis que je vous embrasse, le voici. Puisse-t-elle, où qu'elle soit, veiller sur vous aussi.



*Annie Sautier*

GUÉRISSEUSE

19, Rue Philippe Jourde  
13500 MARTIGUES

Tél. 42 81 34 21

Du Lundi au Vendredi de 14 h. à 20 h.



# Bibliographie

## *Histoire de la Provence médiévale*

Aurell, Martin ; Boyer, Jean-Paul ; Coulet, Noël — La Provence au Moyen Âge, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005.

*Une grande synthèse consacrée à l'histoire politique, sociale et culturelle de la Provence médiévale.*

Aurell, Martin — La Provence des origines à l'an mil, Rennes, Éditions Ouest-France, 2005.

*Un ouvrage clair et accessible qui retrace la formation de la Provence avant le plein Moyen Âge.*

Coulet, Noël — Aix-en-Provence : espace et relations d'une capitale médiévale (milieu du XIVe – milieu du XVe siècle), Aix-en-Provence, Université de Provence, 1988.

*Une étude fondamentale consacrée à la ville d'Aix, capitale politique et administrative du comté de Provence à la fin du Moyen Âge.*

## *Le Roy René et la maison d'Anjou*

Favier, Jean — Le roi René, Paris, Fayard, 2008.

*Biographie majeure consacrée à René d'Anjou, prince de la maison d'Anjou, souverain de Provence et mécène.*

Heers, Jacques — Le roi René, Paris, Perrin, 2008.

*Un portrait vivant et accessible du célèbre prince angevin et de son époque.*

### *Vie quotidienne et culture médiévale*

Alexandre-Bidon, Danièle ; Lett, Didier — La vie au Moyen Âge, Rennes, Éditions Ouest-France, 2005.

*Une synthèse très vivante sur le quotidien médiéval : habitat, métiers, alimentation, croyances et fêtes.*

Lauriou, Bruno — Manger au Moyen Âge, Paris, Hachette Littératures, 2002.

*Un ouvrage incontournable pour comprendre l'alimentation, les produits et les usages de la table médiévale.*

### *Art et culture à la cour du Roy René*

Avril, François — Les manuscrits à peintures en France, 1440-1520, Paris, Flammarion / Bibliothèque nationale de France, 1993.

*Étude de référence sur l'enluminure française de la fin du Moyen Âge et sur les milieux artistiques proches de la cour de René d'Anjou.*

Reynaud, Nicole — Le roi René et les peintres de son temps, Paris, Réunion des musées nationaux, 1987.

*Un ouvrage consacré au mécénat artistique du souverain et aux artistes qui gravitaient autour de sa cour.*

### *Sources médiévales*

René d'Anjou — Le Livre du cœur d'amour épris, éd. Florence Bouchet, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2003.

*Roman allégorique composé au XV<sup>e</sup> siècle par René d'Anjou lui-même, témoignage précieux de la culture courtoise de son temps.*

René d'Anjou — Le Livre des tournois du roi René : de la Bibliothèque nationale, ms. français 2695, adaptation abrégée par Edmond Pognon, introduction de François Avril, Paris, Herscher, 1986.

*Traité illustré décrivant l'organisation et les règles des tournois chevaleresques sous le règne du Roy René.*

Chiama, Alain ; Pécout, Thierry — Les obituaires du chapitre cathédral Saint-Sauveur et de l'église Sainte-Marie-de-la-Seds d'Aix-en-Provence, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres / De Boccard, coll. « Recueil des historiens de la France. Obituaires », 2010.

*Source importante pour l'histoire religieuse et sociale d'Aix-en-Provence à la fin du Moyen Âge.*

Guérard, Benjamin, éd. — Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Paris, C. Lahure, 1857, 2 vol.

*Édition classique de chartes médiévales provenant de l'une des plus grandes abbayes de Provence.*

## Suites romanesques

### Aliénor

*Le Lit d'Aliénor*, 2002, XO Éditions, Pocket.

*Le Lit d'Aliénor*, édition illustrée et augmentée, 2021, XO Éditions.

*Aliénor*, 2011-2012

Tome 1 : *Le Règne des Lions*, XO Éditions, Pocket.

Tome 2 : *L'Alliance brisée*, XO Éditions, Pocket.

*Richard Cœur de Lion*, 2013-2014

Tome 1 : *L'Ombre de Saladin*, XO Éditions, Pocket.

Tome 2 : *Les Chevaliers du Graal*, XO Éditions, Pocket.

*Aliénor, un dernier baiser avant le silence*, 2015, XO Éditions, Pocket.

*La Rivière des âmes*, 2007, XO Éditions, Pocket.

Le Bal des louves, 2003

Tome 1 : *La Chambre maudite*, XO Éditions, Pocket.

Tome 2 : *La Vengeance d'Isabeau*, XO Éditions, Pocket.

*Le Bal des louves*, l'intégrale, éditions Cléa, 2021

Lady Pirate, 2005

Tome 1 : *Les Valets du roi*, XO Éditions, Pocket.

Tome 2 : *La Parade des ombres*, XO Éditions, Pocket.

### La saga des hautes Terres

Cycle 1 : Le Chant des sorcières

*Le Chant des sorcières*, tomes 1 à 3, 2008-2009, XO Éditions, Pocket.

Cycle 2 : *La Reine de lumière*, 2009-2010

Tome 1 : *Elora*, XO Éditions, Pocket.

Tome 2 : *Terra incognita*, XO Éditions, Pocket.

*Les Lionnes de Venise*, tomes 1 et 2, 2017, XO Éditions, Pocket.

*La Fille des Templiers*, tomes 1 et 2, 2018, XO Éditions, Pocket.

*La Louve cathare*, tomes 1 et 2, 2020-2021, XO Éditions, Pocket.

*Morgan des brumes*

Tome 1 : *L'Épée du pouvoir*, 2022, XO Éditions, Pocket.

*Morgan, reine des brumes*, 2025 (l'intégrale), XO Éditions, Pocket.

## Cycle Margaux de Dente

*Le Templier de l'ombre*, tome 1 et 2, 2023, XO Éditions, Pocket.

*Le Secret de Margaux*, KDP, 2024, sert de lien entre les deux séries.

*L'Or Maudit*, tome 1, mai 2024 ; T2, octobre 2024, XO Éditions, Pocket.

## Romans

*La Marquise de Sade*, 2014

*La Prisonnière du diable*, 2019

*D'écume et de sang*, 2022

*Le Masque et la Lame*, 2025

*Les Filles du Vent*, 2025

## Jeunesse

*Les Tréteaux de l'enfance*, Elytis, 2004

*Le Secret de Léonard*, illustrations de Romain Mennetrier, Belin/XO Éditions, 2020

Mystères au théâtre, illustrations de Sophie Leullier, Belin/ XO Éditions, 2021

Le voyage enchanté de messire chaton, histoire à colorier, KDP, 2024

Hannibal et Charlotte dans la vallée des crottes, avec Éléonore Train, illustrations de Mélanie Passoni, KDP, 2024

La Course de Champion le Lion, avec Éléonore Train, illustrations de Mélanie Passoni, KDP, 2024

Raoul le Volcan Maboul, avec Éléonore Train, illustrations de Mélanie Passoni, KDP, 2026

Chiffouille la Grenouille, illustrations de Mélanie Passoni, Des Mots dans une valise, 2024

Aliénor et le singe voleur, illustrations de Amandine Lebois, Belin/ XO Éditions, 2025

## Bande dessinée

Le Lit d'Aliénor, duchesse d'Aquitaine, tome 1, Mireille Calmel-Pierre Legein, Grrr... Art Éditions/XO Éditions, 2021

Le Lit d'Aliénor, duchesse d'Aquitaine, tome 2, Mireille Calmel-Pierre Legein, Grrr... Art Éditions/XO Éditions, 2023

Le Lit d'Aliénor, duchesse d'Aquitaine, tome 3, Mireille Calmel-Pierre Legein, Grrr... Art Éditions/XO Éditions, 2024

1. Terme provençal : se dit de volets que l'on ferme à demi pour empêcher le soleil d'entrer.
2. Expression provençale : Très forte chaleur.
3. En provençal, personne misérable ou à plaindre. Dans ce contexte on pourrait le traduire par « pauvrete ».
4. Expression provençale ancienne pour signifier que l'on rentre au logis.
5. Procédé alchimique utilisé pour créer des homoncules.
6. Appellation provençale de l'aristoloche des vignes, la seule des aristoloches qui soit hautement toxique.
7. Estrade.
8. Armure de chevalerie.
9. Expression provençale pour désigner le vertige.
10. Rien, en provençal.
11. Chapeau en provençal. Cela se prononce « capéou » avec l'accent.
12. En Provence, dròlle désigne un garçon ou un jeune homme. Le terme, passé dans un français populaire du Midi, sert souvent à apostropher quelqu'un avec une réprimande familière : « sacré garnement », « fichu garçon ».
13. En Provence, propos exagérés ou histoires inventées, racontées pour impressionner ou amuser. Par extension, balivernes ou sottises.
14. Interjection provençale exprimant la pitié ou la compassion. Littéralement « le pauvre », « le malheureux »
15. Terme provençal qui signifie poisser.

A woman in a brown historical dress with a lace-up back and a full skirt is walking away from the camera down a narrow, cobblestone street in a stone-walled town. She is carrying a wicker basket filled with a white cloth bundle. The scene is bathed in warm, golden light, suggesting late afternoon or early morning. The street is lined with stone buildings and arches, and a street lamp is visible on the left.

**MIREILLE  
CALMEL**

LES  
TRUCULENTES  
AVENTURES  
D'AMELINE PETIT BON

